

Thomas Brunner

Wilhelm von Humboldt



comme **précurseur** d'une
configuration sociale dignement humaine

Wilhelm von Humboldt
comme précurseur d'une
configuration sociale digne humaine

Thomas Brunner

Wilhelm von Humboldt

comme précurseur d'une
configuration sociale dignement humaine

Traduction Daniel Kmiecik

ÉDITION IMMANENTE

À ce stade, nous tenons à remercier Daniel Kmiecik pour son excellent travail de traduction !

Le titre original du livre allemand est : *Wilhelm von Humboldt als Wegbereiter einer menschenwürdigen Sozialgestaltung*
Première édition © 2024 Édition Immanente, Berlin
Tous droits réservés, y compris par extraits
Toute citation exige l'accord de l'auteur.

Cette traduction française (2025) est sous licence

CC BY-NC 4.0

Les termes de la licence Creative Commons s'appliquent uniquement au matériel original de la publication en libre accès, mais pas sur l'utilisation ultérieure de matériel tiers (par exemple, des illustrations, Diagrammes ou extraits de texte, chacun marqué par Sources). Cela peut nécessiter le consentement des parties concernées. Ayants droit.

Traduction: Daniel Kmiecik, avec la permission de autor Thomas Brunner et de Édition Immanente.

Couverture avec utilisation d'un portrait de Wilhelm von Humboldt, peint par Gottlieb Schick (environ de) Rome 1808/1809

ISBN (Print allemand): 978-3-942754-35-4 (22 €)

ISBN (Open Access français): 978-3-942754-37-8

Les deux versions disponibles ici :

www.edition-immanente.de

Sommaire

Préface	7
Conciliateur entre les « antipodes de l'esprit »	19
Le cheminement de la formation de Humboldt ...	23
En voyage	25
Les conclusions de Humboldt tirées de la Révolution Française	28
Son œuvre principale de science sociale	31
Humboldt comme directeur de la section des cultes et de l'instruction publique	37
L'autre œuvre politique de Humboldt / La « question allemande »	47
Le changement de son concept d'individualité	64
L'influence de Friedrich Schiller	66
Le surmontement des limites de la connaissance	72
L'authentique vie de l'âme	77
Changement de la vie de l'âme	82
L'investigateur linguistique	84
La Bhagavad-Gîtâ	93
Le Sage de Tegel	100
Testament / Legs	105

Appendice I :	
étatique ≠ public	113
Appendice II :	
Wilhelm von Humboldt et Rudolf Steiner	132
Appendice III :	
Les Droits de l'être humain sont des droits individuels	151
Appendice IV :	
Le néolibéralisme	155
Postface	161
Date de la vie de Wilhelm von Humboldt	179
Premières publications	186
Source des illustrations	186
Remerciements	187

Préface

« Je crois fermement que sans la défense du legs de Wilhelm von Humboldt nous ne pouvons pas maîtriser notre présent – et nous perdrons notre avenir. En lui vivaient et agissaient des impulsions d'avenir essentielles, qui n'ont été que partiellement saisies jusqu'à présent, mais qui peuvent encore être d'une importance directrice pour nous. Cela ne se rapporte pas seulement aux questions de formation. Humboldt était ouvert aux nouveautés et cela à un degré éminent – et aux arts techniques – et il avait l'œil et la vertu du jugement intuitif pour la structure économique d'une région. »

Kurt Herberts (1986)¹

Le nom Humboldt occupe encore au 21^{ème} siècle une partie de la vie de la société allemande. Depuis son changement de nom, le 8 février 1949², l'institution fondée par Wilhelm von Humboldt en 1809 – qui avait reçu entre temps, en 1828, le nom de FRIEDERICH-WILHELM-UNIVERSITÄT, à Berlin – se nomme désormais Université-Humboldt encore en mémoire de Wilhelm et de son frère, Alexandre

¹ Kurt Herberts, *Zurück zu Humboldt – Seine Renaissance als Zukunft des Abendlandes*, [Retour à Humboldt: sa renaissance comme avenir de l'Occident], Würzburg 1986, p. 32

² Paul Wandel, Président de l'administration centrale de l'éducation populaire dans la zone d'occupation soviétique de l'époque écrit au sujet de l'attribution du nom Humboldt-Universität: « Par le choix de ce nom, l'Université de Berlin s'oblige, dans l'esprit des frères Wilhelm et Alexander von Humboldt, de cultiver à la fois les sciences naturelles et humaines et d'y conserver l'unité de l'enseignement et de la recherche scientifiques. » – www.berlin-university-alliance.de/items/20190208-humboldt-universitaet-70.html [consulté le 8.7.2024]

De même le château d'état érigé à Berlin, honore les deux frères en tant que «Humboldt-Forum» et respandit dans sa nouvelle destination de presque toute son ancienne magnificence. Que Humboldt (lequel ?) ait quelque chose à faire avec le développement du lycée allemand repérente également encore un savoir général de base. C'est aussi un roman³ plein d'imaginations – qui n'est pas historiquement totalement plausible, il est vrai – sur le mathématiciens Johann Karl Gauß et le naturaliste Alexander von Humboldt ; ce roman, qui s'est très récemment avancé comme un Bestseller, a raconté quelques anecdotes nettes sur Wilhelm von Humboldt et d'autres moins nettes. «Le souvenir des frères Humboldt est resté lésé par un roman couronné de succès»⁴, écrit à ce propos le linguiste Jürgen Trabant. Pourtant celui qui voudrait aujourd'hui s'informer concrètement sur Wilhelm von Humboldt, trouve certes une quantité de littérature secondaire qu'on ne peut absolument pas embrasser du regard, mais bourrée en même temps de jugements relativisant la soi-disant importance de ce «classique» et pas mal de fausses estimations colportées. En de maintes œuvres de littérature secondaire de ce type, on remarque tout de suite qu'il est parfois difficile aux auteurs de mettre en relation la production de la vie de ce Wilhelm von Humboldt d'avec leurs propres réalités de vie à eux. Ainsi Peter Berglar, écrit de manière nettement ambivalente, par exemple, dans une rororo-biographie largement répandue dans les années 1970: «Ce n'était aucunement un buste de marbre de l'idéalisme allemand, tel que le vit le 19^{ème} siècle ; c'était

³ Daniel Kehlmann, *Die Vermessung der Welt*, [Mesurer le monde] Hamburg 2009

⁴ Jürgen Trabant, *Wilhelm von Humboldt, Menschen Sprachen Politik*, [Wilhelm von Humboldt, les gens, les langues, la politique], Würzburg 2021, p. 87

un homme de chair et de sang avec des contradictions et des côtés nocturnes, guidé par une volonté, il est vrai, admirablement digne, d'approcher une perfection idéaliste, comme il la comprenait à l'instar d'un mixtum Compositum de l'antiquité Winckelmannienne, de l'éthique kantienne et de l'amitié exemplaire chez Goethe et Schiller. Il est parvenu sur cette voie aussi loin que pouvait parvenir une personnalité aussi grandement dotée, à qui fit défaut une humilité finale palpitante d'amour humain. [...] Cet Humboldt-là [...] n'offre aucune « actualité », au sens de ce que nous pouvons en reprendre pour nous, mais le fait concret que quelqu'un ait repris sa vie consciemment et clairement en mains, devant nous et a tenté d'en faire, avec ses moyens, dans ses données, ses limites et contraintes et les opportunités de son époque, une réalité féconde remplie de sens qui continue d'opérer pourtant hors du temps, à l'instar d'une confiance et d'une incitation.»⁵

De nombreux malentendus qui se sont largement répandus dans la remise à neuf de l'œuvre de Humboldt, s'enracinent fréquemment eux-mêmes déjà dans les préjugés de littérature secondaire, lesquels ne sont pas seulement une méconnaissance de l'œuvre véritable, mais plus encore, ils sont incapables d'y appréhender ce qu'il y a de nouveau, simplement parce que justement, cela n'est guère dérivable des traditions du penser usuel et aussi parce que cela contredit de fait la réalité sociale fédérale allemande et celle de l'économie de marché et donc l'ordre existant et possiblement aussi en remettant en cause le positionnement des destinataires. Particulièrement net est ce malentendu dans la rude critique à laquelle se livre Theodor Litt

⁵ Peter Berglar, *Wilhelm von Humboldt*, 7^{ème} édition, 31–32^{ème} mille, Hamburg 1996, p. 48

(1880–1962) à l'égard de Humboldt. Le livre de Litt, *Das Bildungsideal der deutschen Klassik und die moderne Arbeitswelt* (première publication en 1961) a largement déterminé la réception de Humboldt après la seconde Guerre mondiale et il passait carrément pour une œuvre-standard chez de nombreux étudiants, ce qui devait déboucher sur une confusion durable. Litt – qui construisit lui-même en s'appuyant sur un jugement négatif antérieur de Siegfried Kaehler⁶ – déploie une image de conclusion anthropologique hâtive à la base de l'éducation humboldtienne. Comme point essentiel, Litt pense pouvoir démontrer que Wilhelm von Humboldt serait resté embourbé totalement à l'époque pré-industrielle et eût par conséquent défendu un « humanisme » anthropocentrique anachronique, qui n'eût aucune réponse réelle à donner au monde économique moderne se spécialisant et se crevassant profondément dans la haute technicité de la division du travail. Pour lui, cette incapacité s'enracinerait dans la « séparation claire » de « l'intérieur » sur « l'extérieur », telle qu'elle caractérise l'ensemble de la conception de l'éducation de Humboldt : « Mais tandis que l'idée d'humanité est façonnée par W. v. Humboldt vers cette unilatéralité qui repose sur l'inconditionnelle suprématie de « l'intérieur » sur « l'extérieur », elle devient une impression extrême de ce type de penser « anthropocentrique » par la culture duquel le mouvement d'humanité entre dans une opposition qui s'aggrave sans cesse au développement économique-sociétal, lequel, quant à lui, avance avec une in-

⁶ Voir : Siegfried Kaehler, *Wilhelm v. Humboldt und der Staat: Ein Beitrag zur Geschichte deutscher Lebensgestaltung um 1800*, [Guillaume V. Humboldt et l'État : une contribution à l'histoire de la configuration de la vie allemande vers 1800] Munich 1927, réimpression Berlin 2019 ; 2^{ème} édition Göttingen 1963

discutable cohérence dans la ligne concrète de sa «cause»⁷
À cela, il faut dire : certes, le monde de Humboldt n'est plus le nôtre, car celui-ci se trouvait seulement au début de la mécanisation et de l'industrialisation du monde du travail. Mais pour l'être humain qui se développe, la question se pose de savoir qu'elle voie de formation il a à choisir pour pouvoir développer une compréhension de soi afin de ne pas tomber lui-même dans les rouages de la mécanisation mais au contraire, pour acquérir la capacité de configurer sa vie (sociale) de manière dignement humaine. Or, cette exigence ne pourra désormais être maîtrisée de manière convenable que si son humanité qualitative n'est pas unilatéralement imprégnée de manière technologiquement causale. Ici se rattachent des questions fondamentales relevant de la théorie de la connaissance : est-ce que le penser est imprégné à l'image de la compréhension du « monde extérieur », ou bien le monde technique moderne ne jaillit-il pas beaucoup plus directement de l'externalisation des légités(*) (mathématiques) abstraitement conçues tout d'abord en conscience, et donc la première question du développement n'est pas du tout celle de savoir comment faire pour que l'être humain « s'approprie » le monde technique, mais celle de savoir quelle relation il conquiert et entretient, de lui-même à l'égard de son penser, afin de parvenir à sortir d'un simple penser abstrait-causal ? Litt aussi reconnaît très bien les dangers d'une technicisation unilatérale du monde, nonobstant cela, il pensait encore pouvoir empêcher ces dangers par « une clarification informatrice », tandis que « l'éducation fait si-

⁷ Theodor Litt, *Das Bildungsideal der deutschen Klassik und die moderne Arbeitswelt*, [L'idéal éducatif de la période classique allemande et le monde du travail moderne], Bochum 1965, p. 61

(*) [Le terme des légités désigne ici l'ensemble des lois mathématiques extérieures, et a été proposé par Geneviève Bideau, en France pour traduire : Gesetzmäßigkeiten en français, ndt]

enne en cela, de créer le discernement dans l'art et l'ampleur de cette mise en danger de soi dans une possession commune»⁸. Pourtant, ainsi «le chat se mord la queue», car cette «mise en danger de soi» ne peut être ensuite rencontrée au fond de manière authentique que si l'être humain a conçu tout d'abord consciemment en soi la qualité d'humanité.

Toujours est-il que l'important chercheur sur Humboldt, Clemens Menze (1928–2003), a contredit sous une forme décisive les thèses de Theodor Litt et mis en évidence leur conclusion hâtive. Il reconnaît certes la critique de Litt, d'une part, «dans la mesure où elle veuille rejeter les répercussions d'une réception trop courte de l'humanisme dans une époque»⁹, mais d'autre part, il montre qu'elle ne rend pas directement justice à Humboldt, car elle ne prend en compte du système éducatif que «l'aspect extériorisé de la forme d'éducation bourgeoise»¹⁰ et ne prend pas connaissance des véritables impulsions innovatrices de Humboldt, car pour celui-ci, il ne s'est jamais agi que d'une lointaine «harmonie» dans une «tour d'ivoire», car il avait foncièrement une conscience directe de «l'antinomie» (sic ! Th. Litt) entre «l'intériorité» subjective et la «force extérieure des choses» en tant que problème de développement et de configuration.

De manière analogue à celle de Menze, le chercheur en éducation et formation, Dietrich Benner, a aussi libéré Humboldt des interférences de la littérature secondaire, après qu'il a commencé à lire «Humboldt dans l'original

⁸ ebd., p. 144

⁹ Clemens Menze, *Theodor Litts Kritik am Humanismus*, in: *Sinn und Geschicklichkeit, Werk und Wirkungen Theodor Litts*, [Sens et habileté, œuvre et effets de Theodor Litt], édité par Josef Berborav, Clemens Menze, Friedhof Nicolin, Stuttgart 1980, p. 336

¹⁰ ebd., p. 334

et qu'il remarqua à cette occasion qu'il revenait aujourd'hui à ses travaux une signification saillante au point de vue de la théorie et de la politique de la formation.»¹¹ Entre autre, Benner montre les effets du concept d'éducation chez Humboldt qui intervient profondément dans la configuration de l'ensemble de la société: « Sous le combat [de liberté] à encourager par la formation, Humboldt comprend – non pas la concurrence d'égalité ou d'inégalité des chances des individus qui caractérisent jusqu'à aujourd'hui la société bourgeoise, dans le cours du développement des positions données ou bien dynamiques – mais au contraire, une modification de toutes les activités hiérarchiques d'ordre et d'obéissance aux ordres réglementées.»¹² Benner voit donc prédisposé chez Humboldt un processus de formation qui ne s'épuise pas simplement à l'instar d'un moyen au but de l'ascension sociétale, mais qui s'émancipe en formant pour une capacité de confrontation avec les structures du pouvoir existantes pour transformer de ce fait « de plus en plus des tâches relevant de l'état en une réelle pratique de société [civile] »¹³.

¹¹ Dietrich Benner, *Wilhelm von Humboldts Bildungstheorie, Eine problemgeschichtliche Studie zum Begründungszusammenhang neuzeitlicher Bildungsreform*, [La théorie pédagogique de Wilhelm von Humboldt. Une étude historique du problème du contexte de la réforme éducative moderne], Weinheim & Munich 1990, p. 5

¹² ebd. p. 72

¹³ Ebd., voir aussi Dietrich Brenner: *Wilhelm von Humboldt: Ein zivilgesellschaftlicher Bildungstheoretiker und Grundlagenforscher, kein erziehungswissenschaftlicher Bildungsforscher* [Dietrich Benner: *Wilhelm von Humboldt: un théoricien de l'éducation de la société civile et un chercheur fondamental, pas un scientifique de l'éducation*], dans: *Wilhelm von Humboldt: Kulturwissenschaftliche Forschung zwischen Praxis, Theorie und Empirie der Bildung* [Recherche en études culturelles entre pratique, théorie et empirisme de l'éducation], édité par Malte Brinkmann, Stefan Kipf, Ruprecht Mattig, Weinheim Bâle 2023, pp. 100 et suiv

De même l'avocat – qui a concentré ses recherches sur Humboldt –, Dieter Spitta (1926–2023), s'est consacré à la critique sur Humboldt dans ces diverses facettes. Et il récapitule son estimation sur la critique de Litt, de la manière suivante : « Sans doute qu'est justifié ce qui tient à cœur de Litt, à savoir que la pédagogie tienne compte des conditions de la vie moderne au travail. Mais il est nonobstant foncièrement possible de faire ceci dans le cadre d'une image « humaniste ». Son objectif de ranimer et de cultiver la fréquentation de l'être humain avec ses semblables, ne sera pas atteint par son postulat abstrait, mais au contraire seulement si les incitations concrètes à l'idéal de la formation classique humaniste seront reprises sous une forme correspondant à notre époque »¹⁴

Je suis personnellement redevable à Dietrich Spitta de nombreux entretiens et d'un échange épistolaire stimulant dans lequel il m'a rapproché particulièrement de l'action politique de Humboldt tout en mettant en exergue les germes d'une nouvelle forme sociétale articulée qui se distingue déjà chez lui, dans son action, mais ce n'est que 100 ans plus tard, par Rudolf Steiner, qu'elle en vint à s'épanouir pleinement. Il m'adressa aussi le manuscrit de son œuvre principale¹⁵ avant sa parution et il encouragea ainsi mon intérêt croissant. Par ailleurs, Dietrich Spitta n'était pas seulement un théoricien, il s'efforça bien plus, à la suite de Humboldt, à la réalisation de libres initiatives de formations et de soins. Ainsi à côté de

¹⁴ Dietrich Spitta, *Menschenbildung und Staat, Das Bildungsideal Wilhelm von Humboldts angesichts der Kritik des Humanismus [L'éducation de l'être humain et l'État. L'idéal éducatif de Wilhelm von Humboldt face à la critique de l'humanisme]*, Stuttgart/Berlin 2006, p. 124

¹⁵ Dietrich Spitta, *Die Staatsidee Wilhelm von Humboldts, [L'éducation de l'être humain et l'État. L'idéal éducatif de Wilhelm von Humboldt face à la critique de l'humanisme]*, Stuttgart/Berlin 2006, p. 124

son activité d'avocat, c'était un fondateur social et durant de longues années, il fut président de la FONDATION-MAHLE, cofondateur de l'association FILDERKLINIK E.V. Et il soutint activement d'autres projets.

C'est directement l'aspect incomplet, le caractère ouvert sur l'avenir de l'œuvre de la vie de Humboldt, qui le rend si stimulant pour le temps présent à de nombreux égards. Ce petit écrit qui se présente à présent est dans ce sens aussi, moins pensé à l'instar d'une remise à jour biographique simplement scientifique, il est beaucoup plus sensé stimuler l'imagination, de chaque lecteur afin d'explorer ses propres possibilités pour ne pas accepter simplement les tendances d'une centralisation croissante des champs sociétaux de responsabilité comme simplement «politiquement donnés», mais de surmonter ces tendances par la collaboration à l'édification d'une culture de liberté sociale dans la réciprocité humaine.

Thomas Brunner,
Avril 2024

Wilhelm von Humboldt

(1767–1835)



W. v. Humboldt

Page précédente :
Wilhelm von Humboldt à 29 ans
Relief de Gottlieb Martin Klauer, 1796

Conciliateur entre les « Antipodes spirituels »

Au moment où Wilhem von Humboldt entra en relation avec Goethe et Schiller, celle qui deviendra plus tard son épouse, Caroline von Dacheröden, avait déjà fait la connaissance des deux poètes. Celle-ci, par son amitié avec celle qui deviendra plus tard l'épouse de Schiller, Caroline von Lengefeld, avait déjà rencontré les deux poètes dans la maison de ses parents. Après le mariage, Humboldt fut accueilli dans le cercle de ces amitiés. Ainsi cet accommodement de la destinée lui ouvrit-il la possibilité de déployer sa capacité naturelle primordiale, à savoir, devenir un conciliateur entre des « antipodes de l'esprit »¹⁶ qu'étaient Goethe & Schiller et à cause de cela, favoriser la grande culmination du « classicisme de Weimar ». « Lui – et aucun autre à ce degré-là – », écrit le premier biographe de Humboldt, Gustav Schlesier, « jouissait à la fois de l'amitié de Schiller et de celle de Goethe ; il prit une part, la plus confiante et la plus efficace qui soit, à leur effort, précisément au premier temps de leur unification si riche de conséquences ; il encourageait leurs travaux en théorie et en critique et aida, par sa collaboration, à élever les principes de l'art à ces hauteurs, sur lesquelles, pour ce qui concerne la théorie, nous nous trouvons aujourd'hui

¹⁶ «Aucune unification n'était à envisager. Même les douces persuasions d'un Dalberg, qui savait honorer Schiller, restèrent vaines, et les raisons que j'opposais à toute unification étaient en effet difficiles à réfuter. Personne ne pouvait nier qu'il y avait plus d'un diamètre terrestre qui séparait ces deux-là, aux antipodes de l'esprit, puisqu'ils peuvent être considérés des deux côtés comme des pôles, mais justement pour cette raison même, ils ne peuvent guère s'effondrer en un seul.» Johann Wolfgang von Goethe, dans : *Goethes Werke* [*Œuvres de Goethe*], *Glückliches Ereignis* [*Un événement heureux*], éditées par Erich Trunz, Hambourg 1967, vol 10, p. 540

encore.»¹⁷ Et le biographe de Schiller, Karl Hoffmeister est même d'avis que «À l'école de Humboldt, il [Schiller] devint seulement mûr pour fréquenter Goethe.»¹⁸ Goethe, à son tour, connaissait les qualités particulières de Humboldt et savait les apprécier dans une lettre à Schiller : «C'est donc à vous que je dois la relation plus étroite avec Körner et Humboldt, qui m'est extrêmement réconfortante dans ma situation.»¹⁹ L'affection profonde de Goethe envers Humboldt se révèle aussi dans sa dernière lettre qu'il adressa à Humboldt – cinq jours avant sa mort – il écrivit à Humboldt : «en formulant les théorèmes devenus si renommés et si importants pour Humboldt : «Les animaux sont instruits par leurs organes, disaient les anciens ; j'ajoute même : les êtres humains pareillement, ils ont toutefois l'avantage, d'instruire en revanche leurs organes.»²⁰

Ce n'est pas un hasard si Goethe, dans son remerciement adressé à Schiller, désigne d'un trait Körner et Humboldt, car tous deux participaient de manière apparentée à la préparation du milieu classique idéaliste. Christian Gottfried Körner (1756–1831), le juge d'appel en chef consciencieux à Dresde et plus tard, le conseiller gouvernemental secret à Berlin – dont la maison était fréquentée par de grands esprits, comme Wolfgang Amadeus Mozart – Körner était

¹⁷ Gustav Schlesier, *Wilhelm von Humboldts Leben*, [Vie de Wilhelm von Humboldt], vol. 1, Stuttgart 1847, p. 265

¹⁸ Karl Hoffmeister, *Schillers Leben, Geistesentwicklung und Werke im Zusammenhang* [Vie de Schiller, évolution de l'esprit et œuvres dans le contexte] (Stuttgart 1838–42, 5 volumes), tiré de *Wilhelm von Humboldts Leben*, de Gustav Schlesier, vol. 1, Stuttgart 1847, p. 326

¹⁹ Goethe à Schiller, 12 novembre 1796

²⁰ Johann Wolfgang Goethe à Wilhelm von Humboldt, 17 mars 1932, cité de : *Johann Wolfgang Goethe — Leben und Welt in Briefen* [Vie et monde en lettres], Munich/Vienne 1996, pp. 795 et suiv

le genre d'individualité qui reconnut le premier en son for intérieur, chez Schiller, sa mission et son importance la plus intime et lui [Körner, ndt] – à l'instar d'un frère ésotérique – le soutint par son intérêt et son aide financière. Il donna à Schiller la coque (*Hülle*) de sorte qu'il pût totalement en arriver à lui-même. Wilhelm von Humboldt, plus jeune de 11 ans (1767–1835), rencontra ce poète en pleine floraison de son idéalisme. Il fut pour Schiller, d'une certaine manière ce que Schiller était pour Goethe: en lui Schiller trouva «l'interprète con-génial(*) de son soi.», l'interprète contemporain de son existence spirituelle historique»²¹. Tous les mots que Humboldt nota sur Schiller, témoignent d'une profonde vénération affectueuse, ainsi la tonalité de ceux qu'il adressa à son épouse, lorsque trois ans après la mort de Schiller, alors qu'il avait étudié de vieilles lettres – il est intéressant de savoir que c'était lors d'une visite rendue à Goethe –: «Avec les papiers laissés par ce malheureux Schiller, j'ai été occupé toute cette matinée avec Wilhelm baron Wolzogen(**). Il est extrêmement remarquable de voir comment, avec quelle diligence il [Schiller] a travaillé.

²¹ Benno von Wiese, *Friedrich Schiller*, Stuttgart 1959, p. 510

(*) [Den «Kongenialen Interpreten seiner selbst»: soit l'interprète d'un génie égal à soi. (Il n'y a rien de congénital là-dedans !) Ndt.]

(**) [Wilhelm baron von Wolzogen était le fils d'Henriette von Wolzogen. Il est né le 25 novembre 1762 à Bauerbach près de Meiningen et décédé le 17 décembre 1809 à Wiesbaden. Wilhelm était un ami et camarade de classe de Schiller. Après avoir suivi une formation en technique photographique à la Hohen Karlsschule, travaillé comme superviseur de construction au château de Hohenheim et avoir été nommé au conseil de la légation du Wurtemberg, il est finalement devenu conseiller privé aux côtés de Goethe au sein du Consilium secret de Weimar, la plus haute autorité de l'État de Saxe-Weimar-Eisenach. Wolzogen épousa Caroline von Beulwitz en 1794 après son divorce et devint ainsi le beau-frère de Schiller. Ndt, (source: https://www.friedrich-schiller-archiv.de/briefe/briefe-an-wilhelm-von-wolzogen/#google_vignette)]

[...] Il reste l'homme le plus grand et le plus bon que j'ai jamais connu ; si Goethe passe de vie à trépas, alors C'est un désert qui donne le frisson pour l'Allemagne.»²²

²² Wilhelm von Humboldt à Karoline von Humboldt, 28 décembre 1808, *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Röble avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, pp. 289 et suiv. [Cette phrase exprime le génie de clairvoyance naturelle de Humboldt pour ce qui est du « frisson » terrible de l'Allemagne à proximité d'Auschwitz, ndt]

Le cheminement de la formation de Humboldt

L'orientation universellement humaine et sa réceptivité particulière à l'idéal d'humanité de Schiller se trouvent à l'instar d'une prédisposition dans l'histoire de sa propre famille – englobant toutes les histoires familiales populaires. En 1572, le droit de cité fut accordé au pelletier Hans Hum-polt à Berlin. C'est pourtant seulement son grand-père, Jo-hann Paul Humboldt (1684–1740), qui obtint, deux ans avant sa mort, le titre héréditaire de noblesse. Son père, le chambellan royal, Alexander Georg von Humboldt, était originaire d'une famille poméranienne, sa mère, Marie-Elizabeth, veuve Colomb, était originaire d'une famille huguenote et apporta son fils aîné Heinrich et le château de Tegel avec elle, au mariage. Ainsi Humboldt grandit-il dans le cadre d'une famille « bourgeoise-aristocratique » tout en se sentant pourtant apparenté à tous les êtres humains. Lui-même était parfaitement conscient des données particulières de son destin : « Maintes conjectures se sont réunies et m'ont beaucoup donné, qui me distingueront éternellement des autres êtres humains. C'est véritablement le cas de tout être humain, car chacun est original en soi. L'élément individuel de mon individualité c'est d'être apparenté à ce jour d'aujourd'hui. »²³ Il n'a jamais fréquenté d'écoles, au lieu de cela les trois fils Heinrich et Wilhelm – et plus tard le célèbre investigateur de la nature – Alexandre, furent donc éduqués par des précepteurs à l'égard desquels des liens

²³ Wilhelm von Humboldt à Karl Gustav baron von Brinkmann, 8 février 1793, *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Rößle avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, p. 80. [Cette expression « au jour d'aujourd'hui » est particulièrement percutante ici ! Ndt]

d'amitiés durables naquirent et demeurèrent toutes leurs vies durant. Ainsi les premiers cours élémentaires lui furent donnés par Wilhelm von Johann Heinrich Campe et avec lui il apprit à lire et à écrire. À partir de sa dixième année, il fut introduit à la connaissance des langues anciennes et de sciences fondamentales par Christian Kunth, à peine âgé de 20 ans. En 1779, le père mourut et la mère remit à Kunth de plus en plus l'organisation ultérieure globale de l'enseignement de son fils, lequel compléta ses bases par d'autres conférences et cours choisis dans diverses capacités parmi les Lumières berlinoises. Ici Wilhelm von Humboldt fit la connaissance de la femme du médecin Marcus Herz, Henriette Herz, dans le salon de laquelle des artistes et scientifiques renommés se réunissaient régulièrement. Il connut une première expérience d'amour romanesque avec Henriette, à peine plus âgée que lui. Ainsi reconnut-il plus tard à son épouse, Caroline : « La plus grande part de la formation de mon cœur, j'en suis redevable à Jette. »²⁴

²⁴ Wilhelm von Humboldt à Caroline von Humboldt, 1^{er} septembre 1788, ebd, p. 19. [Jette est le diminutif de Henriette, ndt]

En voyages

Après cette époque berlinoise riche de sensibilité, s'ensuivirent des séjours à Francfort-sur-l'Oder et Göttingen où il se consacra, entre autres, à des études juridiques et de philologie classique. Il fréquenta aussi, en compagnie de son frère, un cours de physique expérimentale de Georg Christoph Lichtenberg (1742–1799) sur « Licht, Feuer und Elektrizität [*Lumière, feu et électricité*] ». Après la rencontre avec Lichtenberg, celui-ci écrivit à son neveu, au sujet de Wilhelm qui avait alors à peine 21 ans, que « Humboldt est une des meilleures têtes qui soit jamais venues à moi ? Tu ne peux pas croire quel genre d'esprit se fourre là-dedans ce visage quelque peu pâle. »²⁵ De manière analogue à son frère, il se met désormais à voyager durant une dizaine d'années, mais il n'ira pas dans des contrées aussi lointaine que celui-là (lequel explora, entre autres, le continent sud-américain), mais il se familiarisa avec toute l'Europe. « C'est mon plan de n'avoir jamais un lieu d'habitation définitive mais de maintenir le milieu entre, entre ce dernier et le voyage véritable. »²⁶ Car il avait l'intuition certaine qu'il ne pouvait réellement connaître les gens, qu'en les rencontrant dans le monde réel de leur vie.

²⁵ Georg Christoph Lichtenberg à Friedrich August Lichtenberg, 16 septembre 1788, dans : *Georg Christoph Lichtenberg, Vermischte Schriften [Georg Christoph Lichtenberg écrits en mélanges]*, Göttingen 1847, p. 31

²⁶ Wilhelm von Humboldt à Friedrich Schiller, 23 octobre 1795, dans : *Der Briefwechsel zwischen Friedrich Schiller und Wilhelm von Humboldt, [La correspondance entre Friedrich Schiller et Wilhelm von Humboldt]*, vol. 1, Berlin 1962, p. 195

Dans son *Tagebuch der Reise nach dem Reich 1788* [*Journal du voyage au Reich 1788*] Humboldt donne un aperçu des thèmes qui le préoccupaient. Ce qui l'intéressa profondément fut la discussion autour de ce qu'on a appelé « L'édit de la religion » (*Religionsedikt*²⁷) du ministre prussien de la justice et de la culture, Johann Christoph von Woellner (1732–1800), lequel, de manière totalement absolutiste, voulut soumettre toute la vie spirituelle au contrôle de l'État, lequel protégeait le « véritable » enseignement chrétien. Or, pour Humboldt et ses amis, ceci était un acte contraire aux Lumières. Dans de nombreux entretiens, il s'agit alors des conditions d'une authentique liberté de l'esprit. Ainsi rencontra-t-il de nouveau son ancien professeur d'économie politique et de doctrine de l'état de droit, Christian Konrad Wilhelm Dohm (1751–1820), avec lequel il mena une discussion intense au sujet de cet édit de religion. À cette occasion Dohm lui ouvrit une toute nouvelle conception de l'état qui enthousiasma immédiatement Humboldt, qui ne deviendra que très lentement une conviction personnelle pour lui :

« Mais je me suis vite rendu compte que je n'avais pas tout d'abord bien compris Dohm, que ses idées n'étaient pas du tout ordinaires, mais plutôt complètement nouvelles et excellentes – du moins extrêmement intéressantes. Son idée principale c'était que tous les moyens qu'emploient les êtres humains pour atteindre leur bien-être physique, intellectuel et moral, prospèrent mieux sans ingérence de l'état ; ainsi l'agriculture, les usines, le commerce, l'information, les bonnes mœurs. Pour vraiment inculquer ceci, il fait simplement de la sécurité le

²⁷ *Edikt, die Religionsverfassung in den preußischen Staaten betreffend*, [Édit concernant la constitution religieuse dans les États prussiens], 9 juillet 1788

but propre relevant de l'état. Et donc, chez lui, autant que chez moi, la plus haute considération a toujours été le bien-être des personnes et à cet égard, la liberté intacte de toutes les actions.»²⁸

²⁸ Wilhelm von Humboldt, Entrée de journal du 24 juillet 1789, dans: *Wilhelm von Humboldts Tagebücher*, [Les Journaux de Wilhelm von Humboldt], édités par Albert Leitzmann, Berlin 1916, p. 90

Conclusions de Humboldt tirées de la Révolution française

En 1789 (à 22 ans pile), Humboldt accompagna son ancien professeur Campe, enthousiasmé par la Révolution, à Paris, où il devint un témoin direct de la chute de l'absolutisme. Ce voyage de Humboldt fut fondamental pour le discernement qu'il en retira quant au changement radical de la mission de l'état. Tout d'abord, il voyage encore totalement sous l'image du monde du rationaliste allemand Christian Wolff (1679–1754), dont les enseignants berlinois lui avait communiqué la doctrine d'un encouragement de l'état en vue d'un bonheur suprême. Ainsi, après une visite de l'orphelinat parisien, l'HÔPITAL DES ENFANTS-TROUVÉS il écrit dans son journal, encore totalement « dans l'ambiance d'un état socialiste » : « Tous les vices proviennent presque d'une incompréhension entre pauvreté et richesse. Dans un pays où règne une prospérité générale, il y aurait peu ou pas de criminalité. Cela signifie qu'aucune partie de l'administration de l'État n'est aussi importante que celle qui pourvoit aux besoins physiques de ses sujets. »²⁹

Pourtant, après un acquiescement initial, il reconnaît – aussi par les idées nouvelles au sujet de ce qu'il en a entendu chez von Dohm – , l'ambivalence des aspirations révolutionnaires et ce qui devrait être établi à partir des trois idéaux de Liberté, Egalité, Fraternité, dans le système politique de l'État unitaire démocratique. De retour en Allemagne, il répond immédiatement aux événements avec la publication d'une lettre à son ami Friedrich von Gentz dans la BERLINISCHEN MONATSSCHRIFT de Johann

²⁹ Wilhelm von Humboldt, Entrée du journal du 11 août 1789, dans : *Gesammelte Schriften XIV, Tagebücher I, [Écrits complètes XIV, Les Journaux I]* p. 129

Erich Biester, sous le titre : *Ideen über die Staatsverfassung, durch die neue französische Konstitution veranlasst*. [*Idées sur la constitution de l'État, suscitées par la nouvelle constitution française*]. Au fond, il en analyse qu'une constitution d'état peut tout aussi peu rendre justice à l'être humain, qu'il suive unilatéralement les « forces » absolutistes ou qu'il suive les « principes fondamentaux », tels que ceux que l'on voit entrepris par « l'Assemblée nationale constituante en France. Car ce qui « doit naître, si cette assemblée doit travailler d'un coup, selon le plan de la simple raison, d'après l'idéal, si elle ne suit pas plutôt une excellence ; s'il lui faut encore lutter dans le même temps et combattre dans toutes les directions. Laisser-aller et désœuvrement. Tout ce que nous embrassons chaleureusement avec enthousiasme, c'est une sorte d'amour. Mais si à présent Un idéal ne remplit pas l'âme, alors c'est la froideur qui le remplace, là où jadis il y avait de la ferveur. Jamais celui qui opère avec énergie ne provoque ce qu'il doit produire avec toutes les forces d'un coup de manière égale. Avec l'énergie s'évanouit tout autre vertu. Sans celle-ci l'être humain devient une machine. On admire ce qu'il fait, mais on discrédite, ce qu'il est. »³⁰ Particulièrement impressionnants, voire carrément brisants, sont les développements de Humboldt au sujet du contexte de la levée d'impôts et de l'état social : « La noblesse s'est alliée au régent pour opprimer le peuple, et de là le caractère pernicieux de la noblesse s'accroît, qui n'a toujours été qu'un mal nécessaire et qui est maintenant devenu un mal superflu. Depuis, tout a servi les intentions du régent. Pourtant, la liberté a gagné. Parce que le peuple était plus soumis au

³⁰ Wilhelm von Humboldt, *Sämtliche Werke, [Recueil des œuvres]*, Stuttgart 1999, Vol. 1, p. 186

souverain qu'à la noblesse ; Plus on s'éloigne de cette personne, plus on a d'air. [...] Tous les efforts allaient désormais jusqu'à collecter autant d'argent que possible auprès de la nation. Mais cette possibilité reposait sur deux choses: la nation devait avoir de l'argent et cet argent devait lui être ouvert de toutes sortes de sources de l'industrie [...] C'est là-dessus que s'est véritablement fondé notre système politique actuel.» Pourtant « des gens de bon caractère, écrivains insignes, retournent la chose et désignent ce bien-être comme étant l'objectif de l'état, la levée des impôts n'étant que le moyen nécessaire pour cela. Ici et là cette idée vint bien aussi à l'esprit d'un prince et ainsi naquit le principe que l'état dût veiller au bonheur et au bien-être, au physique et au moral de la nation.» Or, c'est là le pire despotisme et ce qu'il y a de plus opprimant. Car, parce que les moyens de l'oppression étaient aussi dissimulés qu'ils étaient compliqués ; ainsi les êtres humains se crurent-ils libres et ils en furent paralysés dans les plus nobles de leurs vertus.»³¹ La question centrale pour lui, c'est de savoir comment il peut faire entrer ce qui s'est passé au cours du temps en successions d'unilatéralités dans les constitutions d'états par les « sages législateurs » et qui entraîna des guerres et autres choses analogues pour le compenser et corriger, cela même dans l'actuelle constitution de l'état. Ainsi Humboldt se rapproche-t-il du discernement d'articuler fonctionnellement les domaines de responsabilité sociétale, c'est-à-dire de limiter l'état dans son influence et de laisser les sphères de la culture et de l'économie en venir d'elle-même à leur efficacité propre.

³¹ ebd., pp. 187 et suiv

Son œuvre de science sociale principale

Déjà incité par ses conversations avec Schiller, Humboldt rédigea en 1792 son écrit de science sociale le plus important : *Ideen zu einem Versuch, die Grenzen der Wirksamkeit des Staates zu bestimmen* [*Les idées d'une tentative de détermination des limites de l'efficacité de l'État*], dont l'histoire de leur publication elle-même raconte déjà quelque chose quant à leur brisance : étant donné que la publication échoua à Berlin à cause de la censure, Humboldt se tourna vers Schiller qui l'entremet auprès de l'éditeur Göschen³². Schiller accepta lui-même l'écrit et le publia dans sa revue NEUE THALIA , à vrai dire seulement un extrait sous le titre : *Wie weit darf sich der Staat um das Wohl seiner Bürger erstrecken ?* [*Dans quelle ampleur l'état peut-il s'étendre pour le bien-être de ses citoyens*]. Cela restera la seule et unique publication de cet écrit dans le temps de la vie de Humboldt, et ce n'est qu'en 1851, qu'il paraîtra plus tard dans son intégralité. Quand on réfléchit qu'en même temps de l'écrit de Humboldt (en 1792), le code civil général de l'état de Prusse déclara l'école comme « un institution relevant de l'état » (ce qui jusqu'alors ne valait que pour les casernes et prisons), dès lors l'importance de l'écrit de Humboldt en devient pleinement visible :

« L'éducation doit seulement former des êtres humains, sans prendre en considération de formes bourgeoises déterminées à leur inculquer ; on n'a donc pas besoin de l'état pour cela. C'est au sein d'êtres humains libres

³² Ainsi Schiller écrivit-il à Göschen, le 16 novembre 1792, au sujet de l'écrit de Humboldt : « Des écrits de ces contenus et dans l'esprit qui les a rédigés sont une nécessité pour notre époque. »

que tous les corps de métiers progressent au mieux, que s'épanouissent tous les beaux arts et que s'élargissent toutes les sciences. C'est parmi eux que tous les liens familiaux sont plus étroits, que les parents s'emploient avec plus d'empressement à veiller sur leurs enfants et dans un bien-être plus élevé, où ils sont au plus capables de suivre ici leurs souhaits. L'émulation prend naissance parmi des êtres humains libres et c'est là aussi que s'y éduquent ainsi les meilleurs enseignants, où leur destinée dépend de la réussite de leurs travaux, plutôt que d'une promotion qu'ils ont à attendre de l'état. C'est pourquoi cela ne fera défaut ni à une éducation familiale plus diligente, ni à une éducation communautaire aux institutions plus utiles et plus nécessaires.»³³

La totalité de l'écrit de Humboldt est portée par la certitude de l'individualité spirituelle de l'être humain et de la confiance qui en est acquise, dans sa capacité de formation et de sa faculté sociale qui en résultent. Ainsi cet écrit est-il un premier grand appel lancé à la libération de la vie de l'esprit, hors de toute tutelle étatique. Avec cela l'exigence d'y amener la liberté au domaine qui est conforme à son essence. Il ne s'agit nonobstant pas pour Humboldt d'une élite traditionnelle survivante de la liberté spirituelle, mais au contraire d'une libération de la vie de l'esprit qui, pour lui, est la nécessité même pour l'individu de permettre «la formation la plus haute et proportionnée à une totalité»³⁴, directement

³³ Wilhelm von Humboldt, *Ideen zu einem Versuch, die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen*, [Les idées d'une tentative de détermination des limites de l'efficacité de l'État] dans: *Sämtliche Werke [Recueil des œuvres]*, Stuttgart 1999, Vol. 1, pp. 225 et suiv

³⁴ ebd., p. 195

pour que l'être humain puisse s'éveiller à sa propre responsabilité, jusque dans l'économique.³⁵ Car: «Comme chacun s'en remet à l'aide de l'état, ainsi lui défère-t-il et plus amplement encore, le destin, de son concitoyen. Mais ceci affaiblit la participation et en fait des porteurs d'aides opposés.»³⁶ Wilhelm von Humboldt développe déjà un «concept d'art», lequel englobe toute activité humaine: «Ainsi peut-être, tous les paysans et artisans se laisseraient-ils former en artistes à savoir des personnes qui pratiquant leur industrie pour l'amour de la pratique et l'améliorant en étant guidés par leur propre vertu d'inventivité, cultivent de ce fait leurs forces intellectuelles en ennoblissant leur caractère et en élevant leurs jouissances.»³⁷ Ce n'est pas l'état ou l'Église qui est censé(e) être le guide de la vie éducative-formatrice, mais aussi de libres associations, «lesquelles jaillissent à partir de l'intériorité même de leur nature et doivent faire que la richesse de l'un fasse aussi la richesse d'autrui qui se l'approprie [et réciproquement, ndt]. [...] L'utilité formatrice de telles associations repose au fond toujours sur le degré auquel l'autonomie des associés renferme en même temps la ferveur du lien.»³⁸ Dans les mots du scientifique de la formation Clemens Menze: «Le système éducatif-formatif n'est pas à organiser en suivant un but quelconque que l'on escompte obtenir, mais doit être

³⁵ Dietrich Spitta a expressément montré dans divers écrits, la manière dont des amorces claires d'une Dreigliederung de l'organisme social sont déjà prédisposées dans l'œuvre de Humboldt, telle qu'elle fut pleinement déployée, cent ans plus tard, par Rudolf Steiner. Voir, par exemple, Dietrich Spitta, *Die Staatsidee Wilhelm von Humboldts*, [L'idée de l'état de Wilhelm von Humboldt], Berlin 2004

³⁶ Voir la note ³³, p. 203

³⁷ ebd., p. 204

³⁸ ebd., p. 196

appliqué dans son organisation comme la formation même s'amorce à l'être humain tandis que celui-ci fait sienne une idée.»³⁹ Mais au moyen d'une autorité centrale étatique, planifiant son économie, au travers de laquelle la vie sociale est conduite jusque dans ses moindres détails, cela aliénerait l'être humain de son soi et le paralyserait directement alors dans sa propre activité individuelle intérieure, « car l'être humain isolé a aussi peu de capacité pour se former que celui qui en est empêché de force dans sa liberté.»⁴⁰ Par la mise au pas et la mise en tutelle de l'état, Humboldt voit une mécanisation de la vie sociale qui ne rend pas justice à l'individu prédisposé à une activité créatrice propre et à exercer une faculté de responsabilité :

« Plus l'état collabore donc, plus pareillement, davantage tout ce qui opère, mais bel et bien aussi tout ce qui est opéré. Et c'est là aussi précisément le projet des états. Ils veulent prospérité et calme. Or, les deux sont toujours faciles à réaliser dans la mesure où les individus entrent moins en conflit les uns avec les autres. Rien que ce que l'être humain projette et doit projeter, c'est tout autre chose, c'est une diversité et une activité. Seules celles-ci lui confèrent des caractères multiples et vigoureux et il est certain qu'aucun être humain n'est encore tombé assez bas pour se donner la préférence lui-même au

³⁹ Clemens Menze, *Anspruch, Wirklichkeit und Schicksal der Bildungsreform Wilhelm von Humboldts*, [Revendications, réalité et sort de la réforme éducative de Wilhelm von Humboldt] Dans: *Wilhelm von Humboldt, Vortragszyklus zum 150. Todestag*, [Wilhelm von Humboldt, cycle de conférences sur le 150^{ème} anniversaire de sa mort], édité par Bernfried Schlerath, Berlin & New York 1986, p. 62

⁴⁰ Wilhelm von Humboldt à Georg Forster, Erfurt, le 1^{er} juin 1792, dans: *W.v. Humboldt – Briefe [Lettres]*, Munich 1952, p. 69

bien-être et au bonheur de la grandeur. Mais celui qui raisonne ainsi pour d'autres, on doit le soupçonner – et cela non à tort – qu'il méconnaît l'humanité et qu'il veut donc faire des machines des êtres humains.»⁴¹

Dans cet esprit, il ne s'agissait pas pour Humboldt d'éduquer à soi des citoyens obéissants, mais inversement c'était que l'être humain librement formé «entrât ensuite dans l'état et se mît pour ainsi dire à l'épreuve lui-même de la constitution de l'état».⁴² Une constitution qui se forme à partir d'un libre développement de l'individualité ne suivra plus guère de tendances unilatéralement nationalistes ou racistes, etc., car «il y a déjà en soi quelque chose d'avilissant l'humanité dans l'idée de dénier à n'importe quel être humain le droit d'être un être humain.»⁴³ C'est-à-dire que celui qui appréhende le concept d'individualité, celui-là ne s'en tirera plus jamais sans le concept de l'humanité :

«Si nous voulons caractériser une idée, qui est toujours de plus en plus visible au travers de toute l'histoire dans une validité qui ne cesse de s'élargir ; S'il y a quelque chose qui prouve la perfection contestée de multiples façons mais encore plus incomprise de façons multiples de l'humanité tout entière: c'est l'Idée d'humanité, l'effort visant à abolir les frontières que les préjugés hostiles et les opinions unilatérales de toutes sortes ont placées entre les hommes ; et l'ensemble de l'humanité, sans considération de religion, nation et couleur, à l'instar d'une grande souche, à traiter telle une vertu intérieure d'un

⁴¹ Voir la note ³³, pp. 200 et suiv

⁴² ebd., p. 224

⁴³ ebd., p. 239

grand tout existentiel qui vise à atteindre un but. C'est là l'ultime but extérieur de la sociabilité et en même temps, par l'orientation de l'être humain posée dans sa nature même sur un élargissement indéterminé de son existence.»⁴⁴

Après ses études, Wilhelm entre en 1790 au département de la justice de Berlin au poste de référendaire. Bien qu'il rencontrât bientôt une reconnaissance dans son travail, il écrivit déjà le 11 novembre 1790, à Caroline : «Je ne pourrai jamais vraiment apprécier cette carrière, c'est ce que je ressens. Les affaires resteront toujours étrangères à mes inclinations intérieures, et les avantages extérieurs ne me séduiront jamais.» Après que son beau-père ait également accepté son licenciement, Humboldt quitta donc le service d'État en mai 1791 et épousa Caroline le 29 juillet chez ses beaux-parents, à Erfurt. Le jeune couple vit les deux années suivantes à Burgörner, un bien de la famille Dacheröder. Pour être très proche de Schiller, ils déménagent pour deux ans à Iéna. S'ensuit un retour à Paris et des voyages circonstanciés en Espagne. Toujours est-il qu'il est redevable de son bref séjour au service de l'état de son titre de conseiller de légation qui lui ouvre le chemin du service diplomatique suivant à Rome.

⁴⁴ Wilhelm v. Humboldt, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues*, [À propos de la diversité de la structure du langage humain] *Sämtliche Werke* [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, Vol. 4, pp. 112 et suiv

Humboldt comme administrateur de la section du culte et de l'instruction publique

Cette période de six ans de „Geheimer Legationsrat und Preußischer Resident beim Päpstlichen Stuhl“ [*Conseiller privé de Légation et résident prussien au Siège papal*] à Rome (1802–1808) Humboldt la vécut comme heureuse à de nombreux points de vue mais en étant recouverte pourtant d'un voile de deuil par la mort en 1803 déjà, du fils aîné Wilhelm. Comme à son habitude, Humboldt se consacre à ses affaires officielles et rédige des rapports méticuleux pour les autorités prussiennes. Mais avant tout, dans la maison des Humboldt se rassemblent, artistes, voyageurs du monde et érudits et la proximité des grands monuments de l'Antiquité, de sorte qu'il y a toutes sortes de stimulations esthétiques immédiates à vivre. Il se consacre aussi aux questions d'éducation au moment où, par exemple, il recherche un précepteur pour ses enfants et prie le philologue de l'antiquité, Schweighäuser, avec qui il est en amitié, de lui trouver un candidat: «Je dois avoir à présent une personne qui puisse éduquer des petits enfants et qui veuille s'y consacrer pleinement. Theodor a maintenant 6 ans, c'est un enfant sage et bon, mais il sait à peine lire et écrire et veut être traité avec une grande application et compréhension. Celui qui l'instruira devra avoir du plaisir à le faire, s'occuper de beaucoup de sortes de choses avec lui, devenir son ami, se mettre à jouer avec lui pour voir ce qui lui plaît.»⁴⁵

⁴⁵ Wilhelm von Humboldt à Johann Gottfried Schweighäuser, 24 août 1803, dans: Albert Leitzmann, *Wilhelm v. Humboldts Briefe an Johann Gottfried Schweighäuser*, [*Lettres de Wilhelm von Humboldt à Johann Gottfried Schweighäuser*], Léna 1934, p. 23

À la fin de l'automne 1808, revenu à Berlin, précisément pour une période de convalescence, un appel le surprend pour reprendre la direction de la section pour le culte et l'instruction publique au ministère de l'intérieur. Étant donné qu'il redoute de ne pas avoir assez les mains libres, il décline et prie le roi de l'autoriser à demeurer plus longtemps au service diplomatique à Rome. Après que cela lui fut refusé, il s'adapte, et le 20 février 1809, il est nommé conseiller privé d'état et directeur de la section du culte et de l'enseignement au ministère de l'intérieur. Toujours est-il que ce fut Friedrich Ferdinand Alexander comte de Dohna-Schlobitten (1771–1831), à recevoir alors, – en tant que successeur au baron Heinrich Friedrich Karl von et zum Stein (1757–1831) – à la fonction de ministre de l'intérieur, une vieille connaissance de Humboldt, qui devait mener une collaboration fructueuse pour une fois productrice. «Humboldt veut en effet saisir l'opportunité,» – écrit le connaisseur important de Humboldt et pédagogue universitaire, Clemens Menze – «en accord avec et sur le nouvel ordre éstatique initié par von Stein, un système éducatif à créer à partir d'un changement important et une nouvelle institution durable de la chose publique. Le système éducatif doit résolument contribuer à placer les gens dans l'état de saisir en tant que sujets, la réforme et à se réguler et librement s'administrer eux-mêmes en fonction de ce qui leur tient à cœur.»⁴⁶ En un peu plus d'une année, Humboldt se consacre à la tâche d'une nouvelle orientation fondamentale du sys-

⁴⁶ Clemens Menze, *Anspruch, Wirklichkeit und Schicksal der Bildungsreform Wilhelm von Humboldts*, dans: *Wilhelm von Humboldt, Vortragszyklus zum 150. Todestag [Wilhelm von Humboldt, cycle de conférences sur le 150^{ème} anniversaire de sa mort]*, édité par Bernfried Schlerath, Berlin & New York 1986, p. 56

tème éducati, tout en ayant déposé un germe dont l'effet se poursuit jusqu'à présent.

L'exemple le plus intéressant de beaucoup de son action c'est la fondation de l'université de Berlin en 1809. Pour Humboldt cette fondation de l'université de Berlin c'est la tentative de prendre au sérieux son discernement de la nécessité d'un système éducatif conforme à l'époque. Dans une lettre à Friedrich Wilhelm III, il adopte une orientation étonnamment courageuse pour son temps: «Les coûts de l'établissement d'une université sont à Berlin largement moins importants qu'en un autre lieu. Sauf que nous ne devons pas pourtant penser de manière modique. En dessous de 60 000 Thaler par an, de revenus, je n'oserais entreprendre rien d'important. [...] Je suis bien éloigné, Votre Majesté royale, de vous prier d'affecter une telle somme de la caisse royale. Ce sera beaucoup plus pour moi un principe de base lors de la gestion de la fonction qui m'a été confiée: de m'efforcer peu à peu (parce qu'en une fois, cela est impossible) d'amener à ce que l'ensemble du système scolaire et universitaire ne tombe plus, Votre Majesté royale, à la charge de la caisse royale, mais qu'au contraire soient financé par des fonds propres ainsi que par des contributions de la nation. Les avantages en cela sont multiples. Éducation et formation sont également nécessaires en des époques troubles ou calmes, elles deviennent plus indépendantes du changement que les comptes de l'état qui connaissent facilement des circonstances aléatoires par la situation politique. Même un ennemi injuste protège plus facilement la propriété des institutions publiques. Enfin, la nation s'intéresse davantage au système scolaire, même s'il s'agit de son œuvre et de sa propriété au point de vue pécuniaire, et elle devient elle-même plus éclairée et civilisée si elle le sert pour justifier la philosophie du progrès et la moralité dans le monde, la jeu-

ne génération y participe activement.»⁴⁷ À sa femme il écrit : «J'ai un grand projet visant à ce que les écoles soient financées par la nation [.. ;] Je trouverai beaucoup d'opposition»⁴⁸. Et à son collaborateur, Nicolovius, il argumente d'une manière analogue à celle destinée au roi : «L'éducation est une cause de la Nation, et si nous nous préparons (ce qui ne doit advenir qu'avec le plus grand soin) de manière à pouvoir réduire le financement des forces de l'État et à impliquer davantage la nation dans nos intérêts, alors nous pourrions préserver ce qui nous a été confié, même face à de nombreuses tempêtes de difficultés [...]»⁴⁹.

Tout financièrement automatique de l'état recelait pour lui le danger d'un fonctionnariat improductif et ce qui accompagne cela, un système de formation qui se paralyse au plan spirituel et de la vie de l'âme, c'est pourquoi il s'efforça d'entretenir la vie de l'université par des fondations, provisions, bourses et dons directs.

Ce qui est décisif, dans l'intention de Humboldt, c'est la séparation claire des compétences et ressorts relevant des

⁴⁷ Wilhelm von Humboldt, *Sämtliche Werke*, [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, Vol. 6, pp. 31 et suiv

⁴⁸ Wilhelm von Humboldt à Caroline, 4 mars 1809, dans : *Wilhelm von Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit* [Wilhelm von Humboldt – une vie et une œuvre, présentées dans des lettres, journaux intimes et documents de son époque], exposées et compilées par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 591

⁴⁹ Wilhelm von Humboldt à Georg Heinrich Ludwig Nicolovius, 25 mars 1809, dans : *Wilhelm von Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit*, [Wilhelm von Humboldt – une vie et une œuvre, présentées dans des lettres, journaux intimes et documents de son époque], exposées et compilées par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 595

tâches de l'état et de celles de la communauté des citoyens-sujets. (Voir à ce propos aussi l'appendice I, «état ≠public», nda) C'est à dire que l'état ne doit pas administrer l'éducation/formation, c'est à la Nation qu'il revient de le faire (Nous dirions aujourd'hui : la population ou bien la société civile) à savoir en définitive ceux qui sont directement responsables par leurs activités – par exemple, ceux qui sont justifiés à enseigner dans le système éducatif). De même pour un déploiement conforme à la nature de la vie économique, Humboldt propose la formation «d'établissements nationaux» qui se font face à des «institutions d'état». Il s'efforce donc à ce que les mêmes gens, qui d'une part, forment l'état, se réunissent en étant agissant, là à côté, dans la vie économique dans des institutions nationales et donc, en étant indépendants de l'état, prennent une connaissance directe des nécessités économiques par des discussions et contrats conçus et organisés de manière appropriée à la vie économique. On peut ranger les «institutions nationales» sur le domaine de la vie économique avec les associations désignées sans plus par Rudolf Steiner. Humboldt utilisa plus tard lui-même ce terme lors de son vote concernant la MAGEDEBURG ELBE SHIPPING ASSURANCE ASSOCIATION [*Association d'assurance maritime de Magdebourg et de l'Elbe*] le 30 août 1819.»⁵⁰

Mais ce ne sont pas seulement ses idées innovantes qui ont rapidement suscité la méfiance des fonctionnaires de l'État, mais surtout le nouveau style administratif très réussi et le nouveau type de coopération qui en découlaient, qu'il avait introduits au ministère en tant que chef de section : «Il doit régner une unité dans les efforts et un bon esprit ;

⁵⁰ Dietrich Spitta, *Die Staatsidee Wilhelm von Humboldts*, [*L'idée de l'état de Wilhelm von Humboldt*], Berlin 2004, p. 83

des principes doivent être fixés, exécutés et justifiés de nouveau par leur menée à terme même et c'est pourquoi il est étonnamment important de ne pas mettre au premier plan les opinions tordues et partiales d'un seul individu, mais plutôt la réflexion collective de plusieurs personnes. C'est pourquoi, chaque jour qui passe, je traite bien plus la section comme des espaces, en privilégiant, sans le dire, l'opinion collective sur les opinions individuelles, même la mienne, et j'interdis, autant que je peux, l'ancien système ministériel fatal, où seul l'individu était considéré comme tout-puissant pour un sujet et considère tout au plus ses conseillers comme des personnes ayant le droit de parler dans le vent.» Et Humboldt ajoute : « Chez nous cela était d'autant plus indispensable que beaucoup d'entre nous possèdent encore et toujours la présomption de se trouver devant un seul et unique chef que parmi un collège en ordre et solidement organisé.» Et il insiste sur le fait que « cela eût continué s'il n'avait mis fin d'un coup à ces conseils d'administration insensés.»⁵¹ Au lieu de concevoir des dispositions écrites de manière abstraite dans son bureau, Humboldt envoya – en étant le premier, à le faire – ses collaborateurs dans les villages afin qu'ils soient directement aux prises de la vie des gens, afin qu'ils sachent comment ils organisent leur éducation, quelles nécessités les oppressent, etc. Lui aussi passait parfois des matinées entières dans de simples écoles élémentaires. Jusqu'à ce moment, « aucun ministre n'avait jamais fait cela et les causes leur demeuraient abstraites et étrangères. Moi, je viens sans que personne ne le sache.»⁵²

⁵¹ Wilhelm von Humboldt à Friedrich August Wolf, 31 juillet 1809, *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Röble avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, p. 306

⁵² Wilhelm von Humboldt à Karoline, le 2 juin 1809, ebd., p. 300

Pour la nouvelle orientation de l'enseignement à l'école primaire en Prusse, il se rattacha à Johann Heinrich Pestalozzi (1746–1827) et il fit venir à lui, Carl August Zeller (1774–1846), un élève de Pestalozzi et un orphelinat existant basé sur les principes de la nouvelle méthode sera construit au titre d'établissement modèle. Humboldt porta un grand intérêt pour la méthode nouvelle, en particulier « sur le principe que les enfant découvrent eux-mêmes d'abord et après cela on leur enseigne »⁵³.

Originellement, Pestalozzi avait recherché une « méthode rationnelle » pour communiquer, à un enfant qui lui était confié, des contenus les plus simples possibles. Mais il reconnut toujours plus que dans le processus de formation, de manière primaire, il ne s'agissait pas d'exercices intellectuels, mais avant tout il importait que cela reposât sur la formation de l'âme de cœur (*Gemüt*) [à savoir de la zone de vie de l'âme qui va du sommet du crâne jusqu'au diaphragme, ndt] et aussi sur l'habileté corporelle. Ainsi devint-il le premier découvreur d'une psychologie du développement de l'enfant et d'un « art de l'éducation »⁵⁴ qui en résulte, afin de configurer le processus d'enseignement d'une manière conforme à chaque fois à l'âge de l'enfant :

⁵³ Gustav Schlesier, *Wilhelm von Humboldts Leben*, [La vie de Wilhelm von Humboldt], vol. 2, Stuttgart 1847, p. 168

⁵⁴ « La connaissance la plus profonde de la nature humaine et qui doit être édifiée sur celle-ci. Je suis franchement très éloigné de la connaissance de cette science, c'est à peine si j'en ai un pressentiment parfait de cette science. Mais un tel pressentiment a pris vie en moi au point de remplir toute mon âme et comme si c'était une vérité parfaite reposait en moi-même. » Johann Heinrich Pestalozzi, *Rede an mein Haus* [Discours en mon foyer], 12 janvier 1818

Bienveillance / Formation – C œ u r

(Point fort dans la prime enfance)

Confiance dans le Monde / Formation – M a i n

(Point fort dans l'enfance)

Amour de la Vérité / Formation – T ê t e

(Point fort dans l'adolescence)

Humboldt incitait aussi dans ce sens la «disposition des objets d'enseignement selon la possibilité de déterminer la complexion de l'âme de cœur (*Gemüt*) à chaque époque du développement»⁵⁵. De cette façon il articula le système de l'instruction publique (*Schulwesen*) en écoles élémentaires, écoles savantes (*gelehrte Schulen*) et universités. Dans le même temps, il songeait à: «ce que la division des classes ne se fasse pas de manière cohérente, mais selon les principales branches du savoir, et que les professeurs permettent et encouragent l'élève, selon que son individualité le pousse, à se consacrer principalement à une et moins à l'autre, pour autant qu'il n'en néglige complètement aucune.»⁵⁶

On a beaucoup écrit sur les impulsions de Humboldt pour une réorganisation de la vie universitaire – mais le plus souvent, on en a oublié l'essentiel: il voulait de fait créer une institution autonome, indépendante de l'état, portée directement par la société (y compris financièrement). Le principe de «l'Unité de Formation et de Recherche» (UFR), qui reste aujourd'hui encore associée au nom de Humboldt n'est plus au fond que l'ombre de ce que lui entendait mettre en

⁵⁵ Wilhelm von Humboldt, *Königsberger und litauischer Schulplan* [Projets scolaires de Königsberg et lituaniens] [1809], dans: *Sämtliche Werke* [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, vol.6, p. 148

⁵⁶ ebd., p. 137

place en son temps. Il s'agissait pour lui, au meilleur sens, de créer un milieu de libres rencontres et incitations humaines, dans lequel on ne soit pas censé déterminer des programmes abstraits d'enseignements, mais où enseignants et étudiants vivent eux-mêmes entre individualités s'inspirant mutuellement. Le parcours d'études n'y est pas soumis à un pouvoir extérieur, mais il repose sur la confiance et le lien qui devrait jaillir d'une responsabilité communément partagée, accompagnant et guidant le parcours des études.

Le collègue des collaborateurs de Humboldt fut florissant, ils faisaient volontiers des heures supplémentaires et étincelaient d'idées – et il engendra donc l'envie. Ainsi bientôt, écrivit-il à son épouse : « Il est certain et je le sais historiquement, qu'on voulût bientôt me pousser dehors. »⁵⁷ Quoiqu'il n'en vînt qu'à une fondation réussie de l'université, Humboldt fut de plus en plus restreint dans son champ d'action et ainsi il parvint de moins en moins à imposer se qui lui tenait à cœur. Quelques années plus tard, il écrit à son collaborateur d'autrefois Georg Heinrich Ludwig Nicolovius : « Je vois, comme vous, que l'Université de Berlin est plus que simplement en train de sombrer [car] il faut qu'il y ait un esprit, une sollicitude pour le moins une bonne volonté qui prenne soin, protège et rehausse. [Nonobstant cela] l'esprit est ôté du tout. On retombe dans une monstrueuse et banale quotidienneté et cela sous un homme⁵⁸, qui n'est absolument pas celui qui a l'aspect pertinent avec lequel il ne pourrait pas encore faire simplement beaucoup mais au

⁵⁷ Wilhelm von Humboldt an Karoline, 28 novembre 1809, *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Rößle avec une introduction de Heinz Gollwitzer, München 1952, p. 313

⁵⁸ Kaspar Friedrich von Schuckmann (1755–1834), Conseiller d'État privé en Prusse, chef du département du commerce et (en tant que successeur de Humboldt) du culte et de l'instruction publique.

contraire ne s'enflammerait guère pour ce qu'il y a de mieux, mais il peut seulement poursuivre ce qui est déjà un coup manqué, de sorte qu'il ne peut guère y trouver sa véritable place, qu'il intervient beaucoup mais ne domine pas assez.»⁵⁹ D.h., es sind keine selbstverantwortlichen Individualitäten mehr in der Organisation der Universität tätig, sondern ncela signifiait qu'il n'y avait plus d'individualité responsable active dans l'organisation de l'université, mais seulement encore des hommes de peine aux prérogatives d'autorité. «Son tragique repose», écrit le chercheur sur Humboldt, Dietrich Spitta, : « dans le fait que son époque n'avait encore aucune compréhension pour un grand projet de fondation d'un système scolaire et universitaire libre et que son successeur bureaucratique, Schuckmann⁶⁰ emprunta exactement la route opposée et mit à profit l'administration édifiée par Humboldt pour renforcer le pouvoir de l'état dans ce domaine.⁶¹ Ainsi l'historien Wolfgang Neubauer récapitule-t-il : « L'intensification de la mainmise de l'état n'est apparue qu'après Humboldt, seulement après le temps de la réforme et avant la révolution de 1848 (vormärzlich), l'école devint une partie constitutive essentielle de la politique sociétale de l'état et de la gouvernance sociétale.»⁶²

⁵⁹ Wilhelm von Humboldt à Georg Heinrich Ludwig Nicolovius, 18 juin 1816, *Wilhelm von Humboldt – Briefe, [Lettres]*, sélection de Wilhelm Röble avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, pp. 376 et suiv

⁶⁰ Voir la note ⁵⁸

⁶¹ Dietrich Spitta, *Die Staatsidee Wilhelm von Humboldts, [L'idée de l'état de Wilhelm von Humboldt]*, Berlin 2004, p. 61

⁶² Wolfgang Neugebauer, *Bildung, Erziehung und Schule im Alten Preußen, [Éducation, éducation et écoles dans la vieille Prusse]*, dans : Karl Ernst Jeismann (éditeur), *Bildung, Staat, Gesellschaft im 19. Jahrhundert, [Éducation, État, société au 19^{ème} siècle]*, Stuttgart 1989, p. 39

Une autre action politique de Humboldt / La « question allemande »

Lorsque le travail de Humboldt en tant que chef de section fut de plus en plus restreint et patronné par son supérieur, le ministre conservateur de l'intérieur, Dohna-Schlobitten (1771–1831), il soumit une demande de destitution au roi Friedrich Wilhelm III, le 29 avril 1810. Le roi accorda à Humboldt sa démission de la section de l'éducation et publia un arrêté ministériel par lequel Wilhelm von Humboldt fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Vienne avec le caractère de ministre d'État secret. Avec cela débuta pour Humboldt une huitaine d'années d'activités dans le grand contexte de la politique européenne: dans les négociations sur le TRAITÉ DE VIENNE (1814/15) où il s'engagea contre les prétentions de la grande puissance française et pour l'égalité des droits pour les Juifs, ou bien, au travers d'écrits, par exemple: *Über die Deutsche Verfassung [À propos de la constitution allemande]* (1813) ou bien *Über die Behandlung der Angelegenheiten des Deutschen Bundes durch Preussen [Sur la gestion des affaires de la Confédération germanique par la Prusse]* (1816). mme partenaire incorruptible de négociation, dont la « vivacité de répartie, la ténacité et la perspicacité, dans les joutes oratoires »⁶³ furent redoutées. Néanmoins tout son engagement lui valut aussi, dans les grandes questions du nouvel ordre des « conditions allemandes accablées » par l'oppression de Napoléon, d'exprimer son principe fondamental de la vie sociale donnée de fait et de lui permettre seulement de découvrir une politique sous une forme appropriée. « Ce qui doit prospérer

⁶³ *Wilhelm von Humboldt – Briefe, [Lettres]*, sélection de Wilhelm Rößle avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, p. 483

chez l'être humain doit jaillir de son for intérieur et ne pas lui être donné [ou imposé, ndt] de l'extérieur, [...] Des constitutions d'état ne se laissent guère greffer à l'instar de scions sur des arbres porte-greffé. Là où le temps et la nature n'ont pas été préparés, c'est comme attacher des fleurs avec des fils. Le premier Soleil de midi les grillent.»⁶⁴ Dans ce geste fondamental d'une politique qui fait valoir les besoins réels des citoyens, il s'entend avec le baron von Stein, quoiqu'il n'en partageât point l'aspiration au renouvellement de l'empire allemand. Une éducation-formation demeurait pour lui largement la condition essentielle d'un renouvellement beaucoup plus vaste de la vie sociale. Au moment où Stein dut fuir hors d'Allemagne, à cause d'une lettre rédigée par lui, dans laquelle il en appelait à se révolter contre Napoléon et fut de ce fait emprisonné par les Français, Humboldt lui garda sa confiance et lui rendit visite dans son pays d'accueil à Prague. Une belle citation, fréquemment attribuée au baron von Stein provient il est vrai, non pas de Stein, mais de son ami et donneur d'asile à Königsberg, le conseiller privé de la guerre et directeur de la police, Johann Gottfried Frey (1762–1831) : « La confiance ennoblit l'être humain, une tutelle éternelle entrave sa maturation ; une participation aux affaires publiques donne de l'importance politique et plus celle-ci gagne en ampleur, plus l'intérêt grandit pour le bien public, ainsi que l'attrait de l'activité publique lequel relève l'esprit de la nation, vers l'acquisition de connaissances d'utilité publique, oui, en enflammant même un appel intègre refrénant l'égoïsme et la frivolité.»⁶⁵

⁶⁴ Wilhelm von Humboldt, *Sämtliche Werke*, [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, Vol. 1, p. 185

⁶⁵ Tiré de Johanna Gottfried Frey: *Vorschläge zur Organisation der Munizpalverfassungen* [Propositions pour l'organisation des constitutions municipales], Denkschrift des geheimen Kriegsrats und

Par les défaites de 1806/07, lors des batailles de Iéna, Auerstedt et Friedland, contre les armées napoléoniennes, la Prusse s'était réveillée de ses « rêves de neutralité » et après la paix de Tilsit, en juillet 1807, (par laquelle les domaines territoriaux de la Prusse furent réduits de moitié et des contributions importantes devaient être versées à la France), elle se vit existentiellement menacée. Infatigablement, Humboldt lutta désormais pour une réorientation fondamentale des structures internes à la Prusse, l'organisation des relations dans l'ensemble de l'espace germanophone ainsi que dans les négociations de politique extérieure afin de surmonter l'occupation napoléonienne. Que l'Autriche se détacha progressivement de sa solidarité à l'égard de la France et entra finalement dans une coalition avec la Prusse, la Russie et la Suède, par laquelle la victoire définitive contre l'armée française, en 1813 devint possible(*) Humboldt vit dans les négociations en vue de réaliser cette coalition son plus grand service rendu dans ce haut fait. Le rôle particulier de Hum-

Polizeidirektors Frey [*Mémoire du Conseil de guerre secret et du directeur de la police Frey*], non daté (avant le 17 juillet 1808) : Imprimé dans : Heinrich Scheel (éditeur) / Doris Schmidt (rédacteur), *Das Reformministerium Stein [Le ministère Stein de la réforme], Akten zur Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte aus den Jahren 1807/8 [Documents sur l'histoire constitutionnelle et administrative des années 1807/8]*, cité dans : Theodor Winkler : *Johann Gottfried Frey und die Entstehung der preußischen Selbstverwaltung [Johann Gottfried Frey et l'émergence de l'autonomie prussienne]* (chapitre 5 : *Die Städteordnung [L'ordre des villes]*), Stuttgart 1936

(*) « La « bataille des Nations » (16 au 19 octobre 1813) sonna le glas de la présence française en Allemagne » (Henry Bogdan : *Histoire de l'Allemagne de la Germanie à nos jours* – Édition Perrin, collection Tempus 1999 & 2003 – ISBN 978-2-262-02103-1 – p. 271, ndt) [Le seul pays qui « profita » largement de cette guerre fut l'Angleterre, laquelle racheta les os des combattants que les habitants ramassaient en grande quantité, pour en faire de l'engrais agricole, ndt]

boldt dans ces négociations en vue d'une coalition fut déjà jugé de son temps comme relevant de sa compétence, dans les CORRESPONDENZBLÄTTERN :

« Le jugement officiel a déjà reconnu depuis longtemps la mesure du grand service rendu par cet Homme d'état dans la connaissance insigne de son esprit supérieur et de son activité fervente. Avant l'éclatement de la guerre, les relations de la Prusse avec l'Autriche furent plus heureusement disposées que jamais autrefois par Monsieur de Humboldt et cette préparation rendit seulement ensuite possible, au travers des négociations à Prague, ces grands résultats qui liguèrent l'Autriche avec la Russie dans une guerre contre la France. »⁶⁶

Dans le même temps, la politique intérieure de la Prusse « était tiraillée entre réforme et réaction. Dans cette lutte intérieure, la défaite existentielle de 1806/07 amena la victoire temporaire du Parti de la Réforme ; mais la guerre salvatrice de libération amena simultanément le triomphe de la réaction »⁶⁷, écrit Sebastien Haffner. Les représentants du mouvement réformateur s'efforçaient d'obtenir l'unité des petits États allemands encore fragmentés et des droits largement démocratiques pour l'ensemble de la population. Les conservateurs, de l'autre côté aspiraient au fond à restaurer l'ordre féodal qui régnait avant 1789. Qu'il fût foncièrement possible, d'une part, d'aspirer aux reformes et, d'autre part,

⁶⁶ *Staats- und Gelehrte Zeitung des Hamburgischen unparteyischen Correspondenten / Correspondant non partisan du Staats- und Gelehrte Zeitung de Hambourg* [Lequel journal fut aussi un certain temps durant à l'époque: Le Journal des Bouches de l'Elbe (département français n° 130) ndt], Anno 1814 (lundi 27 décembre.) No. 128

⁶⁷ Sebastian Haffner, *Preußen ohne Legende* [La Prusse sans légende], Hambourg 1981, p. 168

Staats- und Gelehrte
Zeitung



des Hamburgischen unpartheyischen
CORRESPONDENTEN.

Anno 1814.

(Am Dienstag, den 27 December.)

No. 128.

Durch gelehrte Arbeiten und geistreiche Schriften zuerst in der litterarischen Welt vortheilhaft bekannt, wurde Herr von Humboldt aus dieser Ephäre, die in neuern Zeiten wieder aufsteigende Stufe zu höhern Staatsämtern zu werden, in die Diplomatie berufen, und gieng als Preussischer Gesandter nach Rom, wo er viele Jahre einen dem Alterthumsforscher doppelt willkommenen Aufenthalt fand.

Zeit den Spanischen Kriegen, deren ausführlicher Zusammenhang zuerst durch seinen Forschungsgeist und sein scharfsinniges Urtheil für Preussen eine hoffnungsvolle Nachricht wurde, trat er in eine höhere, mit jedem Schritt an Bedeutung und Ansehen wachsende Thätigkeit, indem er bald im Vaterlande an der Spitze der wissenschaftlichen Anstalten stand, bald im Auslande die entscheidendsten Verhandlungen in den schwierigsten Augenblicken leitete und durchführte.

Welch ein Antheil demselben an dem glücklichen Fortgange der Sache der Verbündeten überhaupt und Preussens insbesondere gebührt, läßt sich der Natur der Sache nach nicht überall im Einzelnen abge sondert darstellen; aber das öffentliche Urtheil hat in der Kenntniß des ausgezeichneten Geistes und der eifrigen Thätigkeit dieses Staatsmannes schon längst den Maaßstab seines großen Verdienstes. Schon vor dem Ausbruche des Kriegs waren die Verhältnisse Preussens mit Oesterreich durch den Herrn von Humboldt glücklicher als jemals vorher gestekt worden, und nur diese Vorbereitung machte späterhin in den Verhandlungen zu Prag die großen Resultate möglich, welche Oesterreich mit Rußland und Preussen zum Kriege gegen Frankreich verbanden. Die vorsorgende Wachsamkeit, die gemüthvolle Theilnahme, der rege Eifer und die rücksichtslose Ausstrengung, mit welcher er unausgesetzt allen abwechselnden Ereignissen thätig vorstand, fanden in den Erfolgen des alle Haltung und alle Kraft in Anspruch nehmenden Sieges-Ansenthalts zu Paris ihren höchsten Punct und ihre Belohnung.

de placer dans le même temps des aspirations du pouvoir étatique sous les exigences effectives de l'époque, cela semblait aux yeux du contradicteur de Humboldt, Karl August baron von Hardenberg (1750–1822), lequel, d'un côté, avait clairement déclaré son soutien aux idéaux de la Révolution française, mais en tant que chancelier d'État prussien, après 1816, il s'opposa, d'un autre côté, de plus en plus à toutes les véritables réformes et favorisa ainsi indirectement la restauration menée par Metternich⁶⁸ Dans son *Rigaer Denkschrift* (1807) Hardenberg avait écrit : « L'illusion selon laquelle la révolution peut être évitée de la manière la plus sûre en s'accrochant aux anciennes méthodes et en suivant strictement les principes que celles-ci affirment a grandement contribué à promouvoir celle-là et à lui donner une portée toujours croissante. La puissance de ces principes est si grande, ils sont si généralement reconnus et répandus, que l'État qui les adopte doit, soit faire face à leur destruction, soit à leur acceptation forcée. [...] Une révolution, au bon sens du terme, mène donc directement au grand objectif de l'ennoblissement de l'humanité, par la sagesse du gouvernement et non pas au moyen d'impulsions violentes de l'intérieur ou de l'extérieur, c'est là notre but, notre principe directeur. Des fondements démocratiques dans un gouvernement monarchique : celui-ci me semble la forme convenable pour l'esprit du temps actuel. »⁶⁹

⁶⁸ Klemens Wenzel Lothar Fürst von [comte de] Metternich (1773–1859, diplomate autrichien, politicien et homme d'état

⁶⁹ Karl August Freiherr von Hardenberg, *Über die Reorganisation des Preußischen Staats* [Sur la réorganisation de l'État prussien] (12 septembre 1807) [Pour la sensibilité anthroposophique, il importe de remarquer ici que nous nous situons bien avant 1872, date à partir de laquelle, ce qui est avancé ici ne tient plus, car le « sujet » d'une monarchie, développe depuis cette date la conscience de responsabilité de sa Jé-ité sous l'impulsion michaélique imminente depuis. ndt]

D'une telle confession abstraite au sujet de la Révolution française, Humboldt quant à lui en était bien éloigné et jusqu'à aujourd'hui, les historiens sont foncièrement désunis dans leurs jugements sur l'attitude de Humboldt dans le processus des réformes. Ainsi Roberta Pasquarè, par exemple, évoque le « tournant conservateur de Humboldt »⁷⁰ dans son traité qui mérite d'être lu, au sujet de l'action politique de celui-ci ; Pour Werner Knopp, Humboldt ne s'inscrit « ni dans les modèles conservateurs ni dans les modèles progressistes »⁷¹, ce qui caractérise bien plutôt son caractère unique.

Le plus souvent, on fait par trop peu attention au fait que, certes, Humboldt agissait en partisan de la *Realpolitik* et analysait les circonstances données foncièrement sans ménagements et tentait de diriger le processus de réforme parfois aussi en usant du pouvoir politique et de l'autorité de censure (1809)⁷², mais ses objectifs n'ont cependant jamais été motivés par des idées rétrogrades, il a toujours cherché – dans le cadre de ce qui était possible – à déposer de véritables graines d'avenir. En 1816, il dissuada le Chancelier de toute censure d'état sur la presse, pour poser beaucoup plus « la responsabilité devant le tribunal en lieu et place de

⁷⁰ Roberta Pasquarè, *Vernunft und Vertrag – Die konservative Wende des Wilhelm von Humboldt* [Raison et contrat – Le tournant conservateur de Wilhelm von Humboldt], Würzburg 2012

⁷¹ Werner Knopp, *Wilhelm von Humboldt – Ein Staatsmann in Preußen* [Wilhelm von Humboldt – un homme d'État en Prusse], dans : *Wilhelm von Humboldt. Vortragszyklus zum 150. Todestag* [Wilhelm von Humboldt. Cycle de conférences à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de sa mort], édité par Bernfried Schlerath, Berlin & New York 1986, p. 51

⁷² À titre d'exemple au moyen de son *Entwurf zu einer Verordnung, die Veränderung und Vereinfachung der Zensurbehörden betreffend* (1809) [Projet d'ordonnance concernant la modification et la simplification des autorités de censure] (1809)

la censure. Car elle est la seule et unique vertu défendable et porte par ailleurs en elle-même une force morale empêchant un mauvais usage de la liberté de la presse.»⁷³. En substance, il était un opposant résolu à la restauration, en même temps il refusait aussi les aspirations des démocrates (libéraux), parce qu'il voyait leurs aspirations à l'unité déboucher dans un étatisme qui mettrait au pas toute vie sociale effective. Il voyait très nettement le danger que même des aspirations démocratiques, si leurs ressorts véritables n'étaient pas clarifiés, pouvaient évoluer en «despotisme opprimant», au point que même un Parlement élu démocratiquement ne garantissait pas une authentique démocratisation de la société. Le réalisme de Humboldt prévoyait dans une certaine mesure, le dilemme que formula, en 1964, le philosophe du droit, élève proche du juge constitutionnel Carl Schmidt – et plus tard, membre du Tribunal constitutionnel fédéral – Ernst-Wolfgang Böckenförde, qu'on désigne aujourd'hui comme le „Böckenförde-Diktum“: « L'état de liberté sécularisé vit de postulats qu'il ne peut guère garantir lui-même. C'est le grand coup d'audace auquel il a consenti pour l'amour de la liberté. En tant qu'état de liberté, il ne peut exister, d'une part, que si la liberté – qu'il garantit à ses citoyens de l'intérieur – se régle à partir de la substance morale des individus et de l'homogénéité de la société. D'autre part, il ne peut pas chercher à garantir de lui-même cette liberté par des forces de régulation internes, c'est-à-dire avec les moyens coercitifs du droit et des commandements autoritaires, sans renoncer lui-même à sa propre qualité de liberté et – au niveau de celle sécularisée – retomber dans cette revendication tota-

⁷³ Wilhelm von Humboldt, *Über Pressfreiheit [Sur la liberté de la presse]*, dans: *Sämtliche Werke [Recueil des œuvres]*, Stuttgart 1999, Vol. 7, p. 35

litaire, à partir de laquelle il a amené à lui les guerres civiles confessionnelles.»⁷⁴

Tout rationalisme de planification de l'état et despotisme qui en résulte, c'est égal que ce soit sous une forme absolutiste-paternaliste ou représentative-démocratique, semblait pour Humboldt empêcher la vie juridique édifiante, véritablement nécessaire et affaiblir les forces autonomes propres à la vie culturelle et à celle économique. C'est aussi la raison pour laquelle il était au fond un opposant à la bureaucratie bourgeoise qui se niche et noyauté les institutions étatiques qui fut figurée en particulier par Hardenberg et Hegel comme une couche dirigeante de la société. Cette bourgeoisie-là, Humboldt en était convaincu, mésuserait de sa position pour créer des privilèges égoïstes. Ainsi écrit-il à Caroline, sans qu'on puisse s'y méprendre : « Crois-moi, chère Li, il n'existe que deux bonnes potentialités pleinement actives au monde : Dieu et le peuple. Ce qui est au milieu ne sert à rien, et nous-mêmes ne sommes utiles que dans la mesure où nous sommes proches des gens.»⁷⁵ Et dans une autre lettre quelques mois plus tard, une fois encore : « Les classes inférieures ont beaucoup moins besoin des classes supérieures pour leur éducation ; elles sont en réalité indépendantes, tout comme la nature n'a pas besoin de l'homme, bien que l'homme, lui,

⁷⁴ Ernst-Wolfgang Böckenförde, *Recht, Staat, Freiheit. Studien zu Rechtsphilosophie, Staatstheorie und Verfassungsgeschichte [Loi, État, Liberté. Études en philosophie du droit, théorie de l'État et histoire constitutionnelle]*, Berlin 2006, pp. 112 et suiv. (Le soulignement en caractères gras dans la citation est celui de Herr E.-W. Böckenförde lui-même.)

⁷⁵ Wilhelm von Humboldt à Karoline, 13 décembre 1813, cité à partir de : *Wilhelm von Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit [Wilhelm von Humboldt – une vie et une œuvre, présentées dans des lettres, journaux intimes et documents de son époque]*, exposées et compilées par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 721

en ait besoin.»⁷⁶ De fait, il ne s'agissait pas pour lui d'une «révolution bourgeoise», mais d'une organisation sociale qui puisse servir l'être humain. De même la réforme du système éducatif ne lui tenait pas à cœur, pour lui, dans ce sens rien que pour une action heureuse sur les «états inférieurs», mais au contraire avant tout directement aux «états supérieurs», pour créer ainsi une «base commune», pour être capable d'édifier une relation pleinement vivante avec la société. Dans une certaine mesure, Humboldt se sentait politiquement le plus proche du baron von Stein, qui détestait également tous les fonctionnaires présomptueux. Mais d'un autre côté, Stein était nostalgique et il s'efforçait en fait à ranimer l'empire qui avait sombré. Pour Humboldt, le passé était à honorer au sens des «maximes vieilles et sages», de sorte que «de nouvelles réglementation de masse et institutions de l'état dussent ce rattacher à celles existantes afin que celles-ci, en tant que relevant du pays et nationales, pussent s'enraciner dans un terrain bien retravaillé»⁷⁷, quant à lui, il ne s'agissait justement et effectivement pas de la réorganisation des états médiévaux car il était bien trop conscient de la décadence de la noblesse. Pour lui, il s'agissait beaucoup plus de configurer les domaines sociétaux de la culture et de l'économie – d'une manière concrète, c'est-à-dire à partir de leurs propres nécessités respectives. En tant que tâche étatique, il ne comprenait, de manière primaire, seulement la sécurité intérieure et celle extérieure, au sens d'une forma-

⁷⁶ Wilhelm von Humboldt à Karoline, 20 août 1814, ebd. p. 735

⁷⁷ Wilhelm von Humboldt, *Über die Einrichtung landständischer Verfassungen in den preussischen Staaten* [1819] [*De l'établissement des constitutions d'États qui donnent des représentants à un pays dans l'État prussien*] (1819), dans: *Sämtliche Werke [Recueil des œuvres]*, Stuttgart 1999, Vol. 7, p. 112

tion juridiquement encadrée pour la protection des tâches véritablement sociétales.

Et au moment où les États allemands, après la victoire sur Napoléon, négocièrent de nouvelles formes d'une Fédération allemande, Humboldt insista sur le caractère particulier de la vie spirituelle allemande, laquelle, selon lui, ne se laissât pas du tout récapitulée, ni représentée au sens d'un ordre d'unité fédérale étatique nationale, raison pour laquelle dans un mémorandum de 1813, il proposa une « association d'état » :

L'Allemagne, plus que tout autre puissance en Europe, a manifestement adopté une double situation. Non pas aussi importante qu'une situation de puissance politique, elle est devenue ce qu'elle est par l'influence pleinement opérante de ses langues, littératures et mœurs ; et l'on ne doit pas sacrifier maintenant ceux-ci, mais au contraire s'associer avec la première, ne serait-ce encore en surmontant quelques difficultés en plus. Mais aujourd'hui, nous sommes tout particulièrement redevables à sa diversité d'éducation née de sa grande fragmentation, qui serait en grande partie perdue si elle prenait fin complètement. L'Allemand n'est conscient qu'il est un Allemand, en se sentant l'habitant d'un pays particulier dans le pays natal commun, et sa vertu et son aspiration sont paralysées si, avec un sacrifice de son autonomie provinciale, on le place dans un tout correspondant étranger qui ne lui est adjoint en rien. Cela influe aussi sur le patriotisme, et même la sécurité des États, dont l'esprit des citoyens est la meilleure garantie, bénéficierait le plus du principe de permettre à chacun de conserver ses anciens sujets. Les nations, comme les individus, ont leurs propres orientations qui ne peuvent être modifiées par

aucune politique. L'objectif de l'Allemagne est de devenir une union d'États. [...] »⁷⁸

Toute culture, à laquelle Humboldt compte aussi la nationalité, Humboldt la pense donc indépendante des limites des *Länder* comme un contenu de société civile : « Si la constitution d'état donne aux citoyens un comportement déterminé, soit par maîtrise et pouvoir ou bien par habitude et loi, ainsi en existe-t-il par ailleurs un autre, de bonne volonté, librement choisi par eux multiple et souvent changeant. Et ce dernier, cette action libre des nations, les unes avec les autres, c'est véritablement ce qui préserve tous les biens, l'ardente aspiration desquels conduit les êtres humains à faire société. »⁷⁹ Humboldt prônait également une liberté religieuse et académique complète, ce qui permettrait à tous les étudiants d'étudier dans d'autres pays.

Humboldt connut certainement les distiques tirés de la série des *Xenien* que Goethe avait rédigés en compagnie de Schiller et qui se trouvent aujourd'hui dans l'édition complète des deux poètes :

Deutscher Nationalcharakter

Zur Nation euch zu bilden, ihr hoffet es, Deutsche, vergebens;
Bildet, ihr könnt es, dafür freier zu Menschen euch aus.

⁷⁸ Wilhelm von Humboldt, *Denkschrift über die Deutsche Verfassung an den Freiherrn vom Stein* [1813] [*Mémoire sur la Constitution adressé au baron von Stein* (1813)], dans : *Sämtliche Werke [Recueil des œuvres]* Stuttgart 1999, Vol. 7, pp. 11 et suiv

⁷⁹ Wilhelm von Humboldt, *Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen* [*Idées pour tenter d'explorer les limites de l'efficacité de l'État*], dans : *Sämtliche Werke [Recueil des œuvres]*, Stuttgart 1999, Vol. 1, p. 298

Caractère national allemand

Vous espérez former une nation, Allemands, en vain ;

Vous pouvez l'édifier en étant de plus libres humains.

Humboldt se sentait totalement consciemment dans l'esprit de ce distique quant à sa responsabilité particulière dans la formation de l'état allemand, c'est pourquoi tout nationalisme étroit lui était précisément éloigné, à l'instar d'un dogmatisme religieux, ce qui se révéla dans son engagement pour l'égalité fondamentale des Juifs – laquelle, à son époque, tout comme on le sait durant tout le 20^{ème} et encore au 21^{ème} siècle – n'allait toujours pas de soi :

«L'état ne doit pas non plus enseigner à bannir les Juifs [parce qu'il n'a pas à agir en «éducateur»], mais il doit faire cesser la manière de penser inhumaine et pleine de préjugés qui juge un être humain, non pas selon ses qualités propres, mais selon son origine et une religion, non pas comme un individu, mais selon la race à laquelle il appartient ou selon certaines propriétés qu'il considère nécessairement comme faisant partie de lui. Mais l'état ne peut faire ceci qu'en déclarant hautement et nettement qu'il ne reconnaît plus aucune distinction entre Juifs et Chrétiens.»⁸⁰

L'engagement de Humboldt fut fondamental car il ne s'agissait principalement pas pour lui d'un groupe quelconque mais de chaque être humain individuel en tant qu'une individualité. En même temps, il s'efforçait toujours de trai-

⁸⁰ Wilhelm von Humboldt, *Über den Entwurf zu einer neuen Konstitution für die Juden* [Sur le projet d'une nouvelle constitution concernant les Juifs], dans: *Sämtliche Werke*, [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, Vol. 6, p. 79

ter ce qu'il est possible d'atteindre en Realpolitik. Ainsi, en 1816, il insista une fois encore qu'on devait partir non pas d'une unité (utopique) d'état fabriquée, mais des circonstances concrètes :

« Pour déterminer les relations dans lesquelles la Prusse doit se placer par rapport à la Confédération allemande, il conviendra de considérer la Confédération non pas exactement comme elle devrait être, et comme ceux qui pensent à l'union de l'Allemagne en un grand tout en nourrissant de grandes espérances, mais de la dépouiller de ces choses, et de la prendre simplement telle qu'elle est réellement, et telle qu'il est devenue, non par dessein, mais par hasard. »⁸¹

Et il mettait expressément en garde contre les ambitions de grande puissance de la part de l'Allemagne : « On ne doit d'aucune manière oublier le vrai et véritable objectif de la Fédération, pour autant qu'il a à faire avec la politique européenne. Cet objectif c'est à coup sûr d'assurer la paix ; toute l'existence de la Fédération est donc calculée pour maintenir l'équilibre par la gravité inhérente ; ce phénomène serait maintenant complètement contrecarré si, dans les rangs des états européens, outre les grands états allemands, pris individuellement, un nouvel état collectif fût introduit, dont l'activité ne serait pas stimulée par un équilibre perturbé, mais plutôt arbitrairement, et qu'il agît alors pour lui-même, ou bientôt pour l'une ou l'autre puissance plus grande, en

⁸¹ Wilhelm von Humboldt, *Über die Behandlung der Angelegenheiten des deutschen Bundes durch Preussen* [1816] [*Sur le traitement des affaires de la Confédération allemande par la Prusse*] (1816), dans : *Sämtliche Werke*, [*Recueil des œuvres*], Stuttgart 1999, Vol. 7, p. 44

appelant à l'aide ou en se servant de prétextes. On ne pourrait jamais empêcher ensuite que non pas l'Allemagne, comme Allemagne, devînt un état conquérant ce qu'aucun Allemand authentique ne peut vouloir ; étant donné que l'on sait bien à présent quel avantage dans la formation spirituelle et scientifique, la nation allemande a atteint, aussi longtemps qu'elle n'eut aucune direction politique vers l'extérieur, mais on ne sait guère encore clairement comment une telle orientation fonctionnerait à cet égard.»⁸²

Cette attitude circonspecte de Humboldt, un Hardenberg, orienté sur la politique de force, ne la partageait en aucun cas, ce par quoi la relation déjà plutôt tendue avec Humboldt connut alors une culmination conflictuelle. L'histoire de l'Allemagne des décennies suivantes devait donner raison à Humboldt ; et ce n'est qu'à partir de la vision actuelle que se révèle la grande importance de la circonspection politique de Humboldt, quant à la question allemande, dans la perspective de l'histoire mondiale d'une question allemande qui n'est toujours pas correctement résolue.

Tandis qu'en 1819, il entra dans sa dernière fonction politique comme ministre des affaires sociales du *Land* (*ständische Angelegenheiten*), l'Allemagne fut secouée par l'attentat du membre de l'association estudiantine (*Burschenschafter*), Karl Ludwig Sand, sur le poète russophile August Friedrich Ferdinand Kotzebue (1761–1819) et auquel Metternich répondit par les résolutions rigides de Carlsbad. Une fois encore Humboldt s'adressa au roi par un mémorandum, dans lequel il exposait que la restriction de la liberté d'opinion, fondée sur la poursuite juridique de la démagogie, n'était qu'un prétexte qui servait l'imposition de tout autres intérêts de pouvoir et une fois que les gouver-

⁸² ebd., pp. 61 et suiv

nements partout en Allemagne auront fait ce qui dépend d'eux, en pratiquant une justice cohérente, en mettant un grand ordre et une grande cohérence dans l'administration, en appliquant une stricte austérité, en ouvrant la possibilité au peuple de participer par des moyens légaux et de prendre part à la chose publique, pour réduire les fardeaux des sujets, prévenir les plaintes et accroître le contentement de toutes les classes, l'esprit de la manie de l'innovation punissable et de résistance secrète disparaîtra de lui-même.»⁸³ Pourtant l'engagement de Humboldt pour un nouvel ordre social dans les états est fréquemment moqué ou diffamé même dans la recherche académique actuelle. De telles estimations se fondent, il est vrai le plus souvent sur un orgueil intellectuel et une méconnaissance. C'est sûr que Humboldt se trouvait seulement au début de l'industrialisation, le système des états et des corporations appartenaient à une époque révolue. Toutefois dans le champ de l'économie – et il s'agissait de corporations de divers corps de métiers ici en particulier, il s'agissait moins pour lui de la tradition des formes extérieures, que de créer plutôt des structures concrètes. C'est-à-dire que Humboldt était parfaitement conscient que dans la vie économique, il ne pouvait pas encore s'agir de manière primaire de questions de pouvoir et d'aspects abstraits de planification (se basant sur des analyses statistiques) ou de réglementation ou intervention de l'état, mais de transmettre l'évaluation des besoins concrets avec les compétences réelles et les ressources naturelles. Une organisation concrète de la vie économique repose de manière primaire sur une relation digne de confiance d'entrepreneurs, d'ouvriers, d'artisans et de commerçants etc., avec les consommateurs,

⁸³ Wilhelm von Humboldt, *Über die Karlsbader Beschlüsse* [1819], [À propos des résolutions de Carlsbad] (1819), dans: *Sämtliche Werke* [Recueil d'œuvres] Stuttgart 1999, vol. 7, pp. 166 et suiv

et cette relation n'est justement pas substituable par une réglementation générale (c'est égal qu'elle soit légitimée démocratiquement ou de manière paternaliste) émanant d'une instance centrale. L'actuelle science économique pourrait au contraire foncièrement apprendre beaucoup de choses de Humboldt, pourtant les grandes écoles et universités étatisées du présent enseignent, au lieu de concepts vivants pleins de vie, de besoins – travail – capital, le plus souvent encore des systèmes d'attentes de gains, creux (dérivés de la physique ou des mathématiques) rationnels-abstraits. La configuration sociale de Humboldt, partant purement de sa conception de l'être humain, portait des germes d'avenir, et il a fallu cent ans encore, par l'intervention de Rudolf Steiner, pour l'amener à son plein épanouissement en une nouvelle science sociale, de la Dreigliedrung sociale de la vie spirituelle et de la vie économique (voir l'appendice II).

Le changement de son concept d'individualité

Nombre des biographes de Humboldt⁸⁴ ont interprété le soi-disant échec de son idée de liberté pour le système éducatif à l'instar d'une conséquence de l'unilatéralité du concept d'individualité chez le Humboldt précoce et son réalisme tardif, comme un surmontement de cette unilatéralité. Ce qui est juste là-dedans, c'est que Humboldt a effectivement modifié son concept d'individualité au cours de sa vie, pourtant il n'y a jamais renoncé, au contraire, il l'a approfondi d'une manière conséquente. Il existe certes des traités utiles⁸⁵, qui se consacrent explicitement à l'évolution spirituelle de Wilhelm von Humboldt, pourtant ces écrits ne conçoivent aussi le cheminement véritablement nouveau du connaître chez Humboldt comme insuffisant, seulement parce qu'ils restent prisonniers de leur bourgeoisie ou bien de leur confession religieuse. Pourtant, comme tous les grands « classiques », Humboldt était étranger à tout christianisme clérical et son penser n'était pas non plus simple-

⁸⁴ Voir, par exemple : Paul Binswanger, *Wilhelm von Humboldt*, Leipzig 1937 ; Eduard Spranger, *Wilhelm von Humboldt und die Reform des Bildungswesens [Wilhelm von Humboldt et la réforme du système éducatif]*, Tübingen 1960 ; Herbert Scuria, *Wilhelm von Humboldt – Werden und Wirken [Wilhelm von Humboldt – Développement et travail]*, Düsseldorf 1970, Michael Maurer, *Wilhelm von Humboldt – Ein Leben als Werk [Une vie comme une œuvre]*, Köln/Weimar/Wien 2016

⁸⁵ Voir, par exemple : Werner Schultz, *Die Religion Wilhelm von Humboldts [La religion de Wilhelm von Humboldt]*, Léna 1932 ; ou bien : Johann Albrecht von Rantzau, *Wilhelm von Humboldt – Der Weg seiner geistigen Entwicklung [Wilhelm von Humboldt – Le chemin de son développement intellectuel]*, München 1939 ; Robert Stupperich, *Wilhelm von Humboldt und die Religion [Wilhelm von Humboldt et la religion]*, Westfälische Zeitschrift 142, 1992

ment « kantien », au contraire – en y regardant de plus près – il était étonnamment intuitif et processuel. Nombre de ses discussions sont d'un tel niveau élevé et maints de ses pressentiments étaient si en avance, qu'aujourd'hui encore elles et ils apparaîtraient encore énigmatiques – s'il n'y avait pas eu, entre temps la théorie cognitive et la science spirituelle de Rudolf Steiner.

Incité par les enseignants de sa jeunesse, Humboldt considérait la raison comme la force essentielle de l'esprit pour s'approprier le monde et de ce fait, provoquer un propre perfectionnement de soi. Par *La critique de la raison pure*, il était conscient de la subjectivité des conclusions (abstraites) de la raison. Mais seulement au travers de l'expérience de la vertu imaginative intégrative de Goethe et avant tout au travers de ses discussions avec Schiller, une voie s'est ouverte à lui pour surmonter les limites cognitives mises en place par le raisonnement de Kant et concevoir sa propre individualité comme contenu d'un développement et d'un approfondissement de soi qui est capable de lui ouvrir un expérience de soi élargie. Ainsi Humboldt devint-il un organisateur d'une réalité sociale à partir de la dimension psycho-spirituelle du monde social lui-même.

L'influence de Friedrich Schiller

« Les deux affectionnaient cela : traiter les idées abstraites comme un brillant, dont ils savaient polir au plus finement toutes les facettes »⁸⁶, rapporte l'ami de Goethe, le chancelier Müller, sur Schiller et Humboldt en conversation. Pour Schiller, l'abstraction n'était, il est vrai, que le passage au travers de ce qu'il créait véritablement – car « ce n'est qu'en abandonnant tout empirisme que la raison peut s'extérioriser », écrivait-il à Humboldt, le 25 décembre 1795, pour préciser aussitôt qu'il ne s'agissait là que de l'abstraction de certaines expériences, et non de toutes », ce à quoi il renvoyait à l'expérience du penser lui-même. Dans cet esprit, il conseillait à Humboldt de ne pas aliéner la participation intérieure au moyen d'un jugement hâtif : « Votre sujet vous devient trop tôt un objet et pourtant tout doit être exercé par l'action subjective. » Ainsi élucidait-il à Humboldt aussi sa propre composition : « Les nouveaux poètes seraient-ils censés, en un mot, faire mieux qu'élaborer l'idéal comme la réalité ? »⁸⁷ Goethe aussi devint seulement et pleinement conscient – par Schiller – de la sorte de son esprit. Dans son *Auto-description* de 1795, il écrit sur lui-même à la troisième personne : « Depuis qu'il a compris que dans les sciences, la formation de l'esprit qui la manie importe bien plus que les objets eux-mêmes, depuis il n'a guère renier cette activité spirituelle, ce qui n'était sinon qu'un effort indéterminé et fortuit, mais au contraire, il n'a fait que la réguler et la conquérir plus chère-

⁸⁶ Friedrich von Müller, cité d'après : *La vie de Wilhelm von Humboldt de Gustav Schlesier*, vol. 1, Stuttgart 1847, p. 287

⁸⁷ Friedrich Schiller à Wilhelm von Humboldt, le 26 octobre 1795, *Friedrich Schiller – Briefe (Lettres)*, édité par Reinhardt Buchwald, Leipzig (sans indication de date)

ment.»⁸⁸ Humboldt eut, par Schiller, devant les yeux, le sentiment de la possibilité d'une purification spirituelle par la méditation sur des concepts purs, comme Rudolf Steiner le formulera, près de cent ans plus tard, dans sa *Philosophie de la Liberté*: formulieren wird: «L'occident n'exige plus d'exercices pieux ni d'ascèse, pour la science, mais il requiert la bonne volonté pour cela de s'échapper brièvement des impressions immédiates de la vie et de s'adonner au domaine du monde des idées pures.»⁸⁹ En Schiller, Humboldt croyait pouvoir faire l'expérience que des idées, pensées, non seulement comme des contenus représentatifs, mais encore – renforcées jusqu'aux idéaux purs – peuvent devenir des forces qui transforment la vie et peuvent aussi offrir une orientation au développement moral: «parce que sa vie habituelle du moment de l'éveil jusqu'au soir était telle que tout ce qui relevait de l'ordinaire, ce dont il s'occupait au mieux, beaucoup et bien volontiers et avec empressement, à l'instar de poussières sous soi, et certes non pas comme s'il en eût refusé un agrément quelconque, lorsque cela se présentait à lui, mais toujours seulement du fait qu'il traitait chaque chose autrement. Ce que pour d'autres, et aussi parmi eux les plus éminents, qui rencontraient des lacunes, du fait qu'entre les meilleurs moment, ils succombaient aux occupations hétérogènes, mécaniques ; eh bien cela était totalement étranger à Schiller. Au sens littéral du terme, aucun moment ne fut jamais perdu pour son activité spirituelle.»⁹⁰ «Schiller était,

⁸⁸ Johann Wolfgang von Goethe, *Selbstschilderung (1)*, ans: Édition de Hambourg en 14 volumes, vol. 10, Munich 1989, pp. 529 et suiv

⁸⁹ Rudolf Steiner, *La philosophie de la liberté – Grandes lignes d'une conception moderne du monde – Résultats d'une observation de la vie de l'âme selon une méthode de science naturelle*, Dornach 1992, (GA 4) p. 269 [ISBN 3-7274-6271-x]

⁹⁰ Wilhelm von Humboldt à Christian Gottfried Körner, 26 juin

justement, cette tendance authentiquement christique incarnée, ...» avait écrit Goethe à son vieil ami Zelter au sujet de Schiller, «... il ne touchait rien de commun sans l'ennoblir. Sa préoccupation intérieure allait jusque -là.»⁹¹ Pour Humboldt, l'expérience directe de la personnalité de Schiller en tant qu'être humain, lui donna la certitude de rester fidèle au chemin de développement intérieur qu'il avait choisi.

L'amour de la Grèce antique partagé par les grands classiques allemands, Goethe, Schiller et Humboldt a été fréquemment raillé, parce qu'on prenait cela pour de l'idéalisme sans réserve. Or, ils n'ont pas été reconnus sur ce point, ainsi par exemple, l'auteur de la biographie de Wilhelm von Humboldt qui se trouve être la plus répandue, Peter Berglar, se représentait qu'une Grèce aussi idéalisée «n'a jamais existé comme telle», et d'autre part, il restait aveugle «à tout ce qui aurait pu briser la folie.»⁹² Mais cette vision de Goethe, de Schiller ou même de Humboldt sur les Grecs, n'a jamais été aussi plate, car Humboldt en particulier était beaucoup trop étroitement lié à la véritable essence de la culture grecque par sa profonde compréhension de la langue grecque ancienne et il était pleinement conscient des limites d'une interprétation moderne de ce genre :

«Aucune époque connue de nous n'a fait comme la nôtre, l'expérience de la contradiction formatrice d'une autre époque antérieure, complètement historique, mais parce

1811, *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Rößle avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, p. 329

⁹¹ Johann Wolfgang Goethe à Karl Friedrich Zelter, 9 novembre 1830, *Briefwechsel zwischen Goethe und Zelter [Lettres de Goethe et Zelter]*, vol. III Francfort-sur-le-Main 1987, p. 379

⁹² Peter Berglar, *Wilhelm von Humboldt*, Hamburg 1970, p. 45

que, d'une part, nous ne connaissons pas tant de points rattachements à la réalité et que, d'autre part nous ne voyons pas de manière intentionnelle qu'une essence de l'imagination se tient là devant nous. Car nous voyons l'Antiquité plus idéalisée qu'elle fut de fait, et cela nous le devons au fait, qu'en effet, par sa forme et sa position vis-à-vis de nous, nous sommes poussés à y rechercher des idées et une action qui vont bien au-delà aussi de la vie qui nous entoure.»⁹³

C'est tout à fait dans cet esprit que Schiller lui a donné une indication qui est riche et qui va loin. Humboldt, qui, durant son adolescence s'était fait une représentation intime de l'idéal de l'intégrité de la Grèce antique, adressa à Schiller un essai, *Über das Studium des Altertums, und des Griechischen insbesondere* [Sur l'étude de l'Antiquité et du grec en particulier], dans lequel il avait incité à étudier tout particulièrement chez les Grecs : « L'unité de l'objectif le plus noble de la formation la plus haute et la plus proportionnée de l'être humain ». Schiller lui renvoya l'essai avec, en marge, la note suivante :

« Ne doit-on pas avoir l'occasion de faire valoir le progrès de la culture humaine, justement au travers de ce que nous remarquons fortuitement lors de chaque expérience ?

Ici, on remarque ainsi trois moments :

1. L'objet se trouve totalement devant nous, mais inextricable et se confondant.
2. Nous séparons quelques critères isolés et différencions.

⁹³ Wilhelm von Humboldt, *Rezension von Goethes Zweitem römischen Aufenthalt* [Compte rendu du deuxième séjour romain de Goethe] 1830, dans : *Sämtliche Werke* [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, vol.3, p. 369

Notre connaissance est alors nette, mais séparée et bornée.

3. Nous relient ce qui est ainsi séparé, le tout se trouve une fois encore devant nous, mais à présent non plus confusément, mais au contraire, éclairé de tous les côtés.

Eh bien, dans la première période se trouvaient les Grecs. Nous nous trouvons, nous, dans la deuxième. La troisième est donc encore à espérer, et ensuite on ne souhaitera plus non plus les Grecs»⁹⁴

Avec cela, Humboldt reçut ainsi un choc rafraîchissant de la part de Schiller pour se libérer de son individualisme «antiquisant» et l'élargir en le consolidant par l'étude de Kant. Dans son estime importante de Schiller, qu'il mit en avant plus tard, par son échange épistolaire avec lui, il prit nettement conscience à quel point il s'était relié à la perspective de Schiller: «Cette foi en une vertu invisible inhérente à l'être humain et ce profond discernement si vrai qu'il doit y avoir entre elle et tout ce qui ordonne et régit tout l'univers, étant donné que toute vérité n'est qu'un reflet originel de l'être primordial éternel, cela était un trait caractéristique dans le système idéal de Schiller.»⁹⁵ Et encore, dans les années de sa vieillesse, il écrit à Caroline Wollzogen, «com-

⁹⁴ Friedrich Schiller, 1793, Notes en marge de l'essai de Wilhelm von Humboldt: *Aufsatz Über das Studium des Altertums, und des Griechischen insbesondere* [Sur l'étude de l'Antiquité et des Grecs en particulier], cité d'après: *Der Briefwechsel zwischen Friedrich Schiller und Wilhelm von Humboldt* [La correspondance entre Friedrich Schiller et Wilhelm von Humboldt], vol. 1 ; Berlin 1962, p. XXXI

⁹⁵ Wilhelm von Humboldt, *Über Schiller und den Gang seiner Geistesentwicklung* [Sur Schiller et le cours de son développement spirituel], dans: *Sämtliche Werke* [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, vol.3, p. 333

bien Schiller fut une apparition totalement unique dans son siècle»⁹⁶.

Après le décès de Friedrich Schiller, le 9 mai 1805, Wilhelm von Humboldt écrivit à Goethe, le 12 avril 1806, «Pour moi aussi sa mort, c'est quelque chose qui me fait l'effet de m'arracher plus de la vie, en me plaçant pour le moins en aliénation au regard de tout le reste du monde. Son enseignement – car c'était une originalité de son esprit à donner et à exprimer – se trouvait véritablement en opposition au monde, il fut tantôt omis, tantôt méconnu. Mais aussi longtemps qu'il vécut, il fut au moins pour nous, ses amis, véritablement prévalant. À présent qu'il est parti, les autres ont l'hégémonie». ⁹⁷ Les « autres », c'étaient justement ceux qui, dans l'ivresse de la croyance au progrès, considéraient déjà le projet scientifique, débutant sous ses formes empiriques-rationalistes, comme «plié» et qui pensaient ainsi pouvoir renoncer à un élargissement du penser scientifique créé par Goethe & Schiller. Or, c'est toute l'histoire allemande qui devait montrer à quel développement tragique cette superficialité présomptueuse devait mener.

⁹⁶ Wilhelm von Humboldt à Karoline von Wollzogen, 8 mai 1830 [la veille de l'anniversaire des 25 ans de la mort de Schiller, ndt], dans : *Wilhelm von Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit* [Wilhelm von Humboldt – une vie et une œuvre, présentées dans des lettres, journaux intimes et documents de son époque], exposées et compilées par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 92

⁹⁷ Wilhelm von Humboldt à Johann Wolfgang Goethe, le 12 avril 1806, ebd., p. 555

Le surmontement des limites cognitives

Dès ses vingt premières années, Humboldt avait profondément pénétré déjà dans les œuvres d'Immanuel Kant. « Mon frère étudiera jusqu'à la mort », écrit Alexander von Humboldt, « Il a déjà lu toute l'œuvre de Kant et il vit et se meut dans son système. »⁹⁸ C'est en particulier la mise en évidence de la position du sujet pensant, dans l'acte du connaître, qui enthousiasma Wilhelm von Humboldt dans le système kantien ; dans le même temps, il reconnut cependant très tôt la nécessité de surmonter les limites de la connaissance que Kant avait dressées par ailleurs :

« Rien que – comme vous le savez très bien – du fait, aussi que moi-même, je ne connaisse aucune autre connaissance de la vérité et que je me retirerais donc bien volontiers dans les limites modestes que Kant nous fixe, je ne vois pourtant pas l'impossibilité de saisir une connaissance immédiate, non pas à partir du développement de la raison, mais comme jaillissante à partir de la conscience contemplative, et donc les génies directement sont seuls capables de mettre en évidence la possibilité, ou bien la réalité d'une telle connaissance, l'avantage le plus important pour la philosophie. [...] Je sens bien que la validité générale des principes philosophiques serait perdue dans toutes sorte de connaissances, mais il est aus-

⁹⁸ Alexander von Humboldt à Wilhelm Gabriel Wegener, 27 février 1789, dans : *Jugendbriefe von Alexander von Humboldt an Wilhelm Gabriel Wegener [Lettres de jeunesse d'Alexander von Humboldt à Wilhelm Gabriel Wegener]*, éditées par Albert Leitzmann, Leipzig 1896, p. 49

si très douteux pour moi de savoir si une telle validité universelle est principalement un critère de distinction juste et nécessaire à la vérité, quoiqu'il ne se laisse pas déterminer quelque chose de certain ici là-dessus, quant à savoir si cette sorte-là de connaissance ne s'y trouve point sous une lumière plus claire.»⁹⁹

Humboldt distingue nettement, dans ces réflexions précoces, la « validité générale » (l'universel) de ce qu'on éprouve dans la contemplation intuitive immédiate (le particulier). Ce passage d'un seuil devient de plus en plus un idéal pour lui :

« L'appréhension immédiate de l'idée dans le réel, cet aperçu vrai de l'esprit dans le corps, est suffisamment général dans certains cas aisés, mais si rare, dans toute son ampleur et dans son essence profonde, de sorte qu'elle se présente chez la plupart des gens sous une forme mystique et ridicule ; et pourtant, la compréhension active du monde, qui consistait dans ces deux aspects autrefois, n'est possible que par ce sens.»¹⁰⁰

La création artistique lui semble être – totalement dans l'esprit des développements de Rudolf Steiner, par exemple

⁹⁹ Wilhelm von Humboldt à Friedrich Heinrich Jacobi, 20. juin 1790, *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Röbke avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, p. 48

¹⁰⁰ Wilhelm von Humboldt à Karoline von Humboldt, 21. avril 1809, dans: *Wilhelm von Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit [Wilhelm von Humboldt – une vie et une œuvre, présentées dans des lettres, journaux intimes et documents de son époque]*, exposées et compilées par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 595 et suiv

dans l'essai de ce dernier : *Goethe als Vater einer neuen Ästhetik* [*Goethe père d'une esthétique nouvelle*]¹⁰¹ – :

« Car la plus grande prérogative de l'œuvre d'art c'est de rendre manifeste la vérité intérieure de la forme obscure dans l'apparition réelle. »¹⁰²

Mais Kant n'avait-il pas clairement exposé que la « chose en soi » (l'essence de l'objet observé) était éternellement inaccessible derrière le voile du processus subjectif de la perception ? La compréhension intellectuelle (*Verstand*) en tant que telle – en cela Humboldt resta en conformité avec Kant, durant toute sa vie – n'est pas capable de pénétrer dans la réalité essentielle, c'est pourquoi il tira au clair de manière prégnante :

« La compréhension intellectuelle (*Verstand*) recherche une totalité dans le monde et ne connaît aucunes autres limites, que celles qui sont aussi les siennes ; La volonté trouve les siennes dans l'individu et ne va jamais au-dessus du même. »¹⁰³

¹⁰¹ Siehe: Rudolf Steiner, *Methodische Grundlagen der Anthroposophie, Gesammelte Aufsätze 1884–1901* [*Fondements méthodologiques de l'anthroposophie, recueil d'essais 1884–1901*], Dornach 1961, GA 30, pp. 23 et suiv [Traduit aux Éditions Triades en 1990: *L'art sa nature – sa mission* – ISBN 2-85248-141-3, ndt]

¹⁰² Wilhelm von Humboldt, *Über die Aufgabe des Geschichtsschreibers* [*À propos de la tâche de l'historien*], dans: *Sämtliche Werke* [*Recueil des œuvres*], Stuttgart 1999, vol. 1, p. 335

¹⁰³ Wilhelm von Humboldt, *Über den Geist der Menschheit* [*À propos de l'esprit de l'humanité*], dans: *Sämtliche Werke* [*Recueil des œuvres*], Stuttgart 1999, vol. 1, p. 90

Comment former un pont ? Dans sa 37^{ème} année, Humboldt eut la capacité de faire un pas cognitif décisif supplémentaire. Dans l'importante lettre, qu'il adressa de Rome, le 22 octobre 1803, à l'ambassadeur de la Suède, Karl Gustav baron de Brinkmann, il parla du pas qu'il avait fait dans le but d'un «élargissement de la vraie métaphysique». Tout d'abord, il insiste: «Je suis [...] complètement mort à la métaphysique allemande. [...] Sinon, j'avais l'habitude de me tisser dans une seule individualité et d'y absorber en quelque sorte le monde entier ; maintenant, il me semble que tous se perdent dans l'ensemble de l'humanité, et la seule chose qui me manque ici, c'est le concept déterminé de ce dernier des derniers»¹⁰⁴ Pour former ensuite encore ce terme «manquant»:

«Je sens maintenant, et cela sur mille manières différentes, l'insuffisance d'un être intellectuel (humain) et sur autant de manières, l'appartenance de tous, que je suis poussé par cela, non pas, car c'est encore une notion erronée, vers un Tout-Un, mais vers une unité, dans laquelle toute notion de nombre, toute opposition d'unité, et de multiplicité disparaît. Je trouve absurde de nommer celle-ci, divinité, parce qu'elle est rejetée hors d'elle-même tout à fait inutilement. L'expression monde, univers, mène à des forces aveugles et à une existence physique. L'âme du monde c'est encore plus inconvenant. Je préfère au mieux m'en tenir à ce qui vient. Cette unité c'est l'humanité, et celle-ci n'est rien d'autre que moi-même.»¹⁰⁵

¹⁰⁴ Wilhelm von Humboldt à Karl Gustav Freiherr von Brinkmann, 22 octobre 1803, dans: *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Röble avec une introduction de Heinz Gollwitzer], Munich 1952, p. 243

¹⁰⁵ ebd., p. 244

Qu'il ne s'agisse pas ici uniquement que de ce « moi-même », ce « je inférieur » [l'ego, ndt], c'est évident, car Humboldt parle d'une instance qui dans le même temps, englobe – tous – les Je-individuels.

Dans une déclaration de Steiner, au sujet du « conte » (*Märchen*) de Goethe, nous rencontrons, exprimé un discernement apparenté : « Car, même si quelqu'un voulût objecter : cette assistance mutuelle des forces se réfère aux forces de divers ins, ce qui vaut par contre, c'est la vérité foncièrement courante pour Goethe, que les forces de l'âme, qui sont unilatéralement partagées par diverses entités humaines, ne sont pourtant rien d'autre que l'entité déployée de l'ensemble de l'âme du cœur humaine. Et si une vie commune de diverses natures humaines collaborant, ainsi ce n'est dans cet action réciproque qu'une image de ces forces multiples, lesquelles dans leurs actions opposées constituent une essence commune individuellement humaine.»¹⁰⁶ Au sens de cette « entité séparée », Humboldt continue de développer son image : « C'est comme si chaque facette d'un miroir taillé artificiellement se considérait comme un miroir séparé. Un changement viendra lorsque cette erreur disparaîtra et que les écailles tomberont des yeux.»¹⁰⁷

¹⁰⁶ Rudolf Steiner, *Goethes Geistesart in ihrer Offenbarung durch sein Märchen von der grünen Schlange und der Lilie*, [L'esprit de Goethe révélé à travers son conte du serpent vert et du lys] Essai de 1918, dans *Goethes Geistesart [L'art esprit de Goethe]* GA 22, Dornach 1956, pp. 83f

¹⁰⁷ wie ¹⁰⁵

La vie authentique de l'âme

Que Johann Gottlieb Fichte, avec son «Je absolu», n'eût pas encore accompli réellement ce «changement», Humboldt en était aussi conscient, car le concept-Je de Fichte restait encore par trop relié au concept universel de la raison, ce qui explique pourquoi Fichte – par exemple dans son écrit utopique *Der geschlossene Handelsstaat [L'État commercial fermé]* (1800) – assujettissait encore la vie sociale aux concepts généraux qui, au fond, ligaturaient tout développement d'individualité. Un simple «sur-Je (*Über-Ich*)» abstraitement conçu, ne pouvait satisfaire Humboldt, tant il affectionnait l'être humain individuel totalement singulier. L'individualité n'était justement pas, pour lui, un produit d'héritage génétique, au contraire, elle s'organise en même temps à partir d'un futur qui est intérieurement appréhendé dans la vie de l'âme. De la même façon, la langue n'a, pour lui, rien d'une convention ou d'un reflet et d'un autre côté ne n'est pas non plus rien que de l'information, au contraire, il l'interprète comme la réunion et l'intensification créatrice d'une intelligibilité de réalité polaire scindée, liée au corps vivant. Avec cela Humboldt, en tant qu'investigateur du langage, est un visionnaire précoce de la réunion d'une perception et d'un concept, réalisée par l'activité créatrice du penser, telle qu'elle sera expliquée dans *La philosophie de la liberté*, de Rudolf Steiner ; cela signifie que pour Humboldt le langage est la manifestation d'un processus d'éducation essentiellement individuel et vivant: «La substance réelle conçue doit être idéellement assimilée et maîtrisée et parce qu'objectivité et subjectivité – en soi une seule et même – ne sont différentes du fait que l'action auto-opérante de la réflexion les oppose l'une l'autre, étant donné aussi que

l'appréhension réelle n'est autrement qu'une auto-activité modifiée, ainsi donc ces deux actions sont au plus possibles exactement reliées en une.»¹⁰⁸

Ainsi «l'étude de la connaissance humaine» se transforma pour lui de plus en plus en une capacité de rencontre authentique. De plus en plus, son idéal de rencontre humaine, tel qu'il l'avait écrit à 23 ans au globe-trotter Georg Forster, put connaître un plein développement: «Cela signifie pour moi agir dans le grand et le tout, sur le caractère de l'humanité, et chacun y contribue aussitôt qu'il agit sur lui et simplement sur lui. S'il était propre à tous les êtres humains de ne vouloir développer que leur individualité, il n'y aurait rien de si sacré à honorer que l'individualité d'autrui; Personne ne voudrait transférer davantage aux autres et ne jamais prendre aux autres davantage, que ce qui passe automatiquement de lui-même aux autres, et des autres à lui-même; «La plus haute moralité, la théorie la plus cohérente du droit naturel, de l'éducation et de la législation seraient ancrées dans le cœur des hommes.»¹⁰⁹ Rudolf Steiner sur le phénomène de la «conscience réfléchie» trouvassent leurs descriptions convenables: «Je souhaiterais ajouter ici pour une remarque certainement superflue – qu'à partir de la qualité d'essence de la cause – dans ma comparaison de la conscience avec l'image d'un miroir, je n'avais pas en vu ce que l'on fait ordinairement, à savoir d'appeler le monde représentatif, à l'instar d'une image miroir du monde extérieur, mais que je caractérise ce que l'âme éprouve dans la consci-

¹⁰⁸ Wilhelm von Humboldt, *Latium und Hellas [idem]*, dans: *Sämtliche Werke [Recueil des œuvres]*, Stuttgart 1999, vol. 2, p. 58

¹⁰⁹ Wilhelm von Humboldt à Georg Forster le 8 février 1790, *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Rößle avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, p. 43

ence habituelle comme une image-miroir de l'authentique vie de l'âme.»¹¹⁰

Le pressentiment de cet «authentique vie d'âme» conduisit Humboldt, dans les années qui suivirent de plus en plus profondément dans des réalités de la vie psycho-spirituelle et il abandonna derrière lui de plus en plus les «fantômes»¹¹¹ retirés d'une spéculation abstraite, «pour transformer tout ce qui est dans une humanité authentique»¹¹². Dans ses jeunes années, lorsqu'il vagabondait solitaire dans les forêts autour de Tegel(*), qu'il admirait le ciel étoilé ou bien «l'exubérance inhérente à l'abondance, l'obscurité et le mystère dans les profondeurs, le spirituel dans la luminosité scintillante et le mouvement éternel»¹¹³ de l'océan qui le plongeaient dans l'étonnement admiratif, ce qui éveillait en lui toute la nostalgie de se montrer digne de tous l'Être qui englobait tout ces phénomènes. En 1804, il écrit à sa Caroline : «Je comprends seulement à présent combien on ne peut rien comprendre de l'être humain, de la vie et du monde, de ce que l'on puise profondément à sa propre existence ou beaucoup plus encore dans ce qu'on y perçoit. Humanité et nature ne se laissent guère appréhender et comprendre de la manière dont on les dénomme ; on ne peut guère s'approcher

¹¹⁰ Rudolf Steiner, *Von Seelenrätseln [Des énigmes de l'âme]*, Dornach 1960, GA 21, [première note en bas de page, ndt] p. 91

¹¹¹ Voir note ¹⁰⁴, p. 245

¹¹² ebd.

(*) Le château de Tegel (également appelé château de Humboldt) est situé à Berlin dans le quartier de Tegel. Le château est aujourd'hui habité par des descendants indirects des Humboldt. (https://fr.wikipedia.org/wiki/Ch%C3%A2teau_de_Tegel) ndt.

¹¹³ Wilhelm von Humboldt, à Caroline von Humboldt, 1816, *Das inwendige Leben [La vie intérieure, extrait des lettres à Caroline von Humboldt et Charlotte Diede]*, Munich 1949, p. 168

d'elles qu'en les vivant et qu'en se les assimilant.»¹¹⁴ Et dans un sonnet de ses années tardives il produira la formule: «Car ce que l'être humain et la Terre renferment en eux, ne provient pourtant que d'une seule sorte de nature.»¹¹⁵ Cette certitude de l'interdépendance de tous les êtres, conféra à sa vie une note paisible. Pour beaucoup de ses semblables, il apparaissait froid dans la rencontre, parfois carrément sévère et dédaigneux. Il fut appelé Dezebersonne «Soleil de décembre»¹¹⁶, car son penser apparaissait si lumineux et sa vie d'âme dissimulée comme derrière une œillère. Il est aussi question d'une «Blague légère, acérée et pourtant rarement blessante», d'une personnalité qui a été d'une remarquable «singularité personnelle»¹¹⁷. Comme trait de caractère essentiel, on mit en exergue chez lui son énorme force de concentration et de capacité de domination personnelle et lui-même mentionna, dans son *Autobiographie (Selbstbiographie)* – laquelle est restée fragmentaire – une «parfaite maîtrise de sa volonté sur lui-même»¹¹⁸ comme étant l'une des facettes les plus saillantes de son être. Mais sous cette enveloppe extérieure composée, les choses peuvent bouillonner violemment, comme il les a

¹¹⁴ Wilhelm von Humboldt à Caroline von Humboldt, 24 juillet 1804, ebd., p. 125

¹¹⁵ Wilhelm von Humboldt, *Wilhelm von Humboldts Werke [Les œuvres de Wilhelm von Humboldt]*, édité par Albert Leizmann, vol. 9, poèmes, Sonnet 324, Berlin 1912, p. 318

¹¹⁶ Ernst Howald, *Wilhelm von Humboldt*, Zürich 1944, p. 15 ; [En fait et d'une manière «éclatante» l'opposé direct au Soleil d'Austerlitz, ndt]

¹¹⁷ ebd., p. 16

¹¹⁸ Wilhelm von Humboldt, *Bruchstück einer Selbstbiographie [Fragment d'une autobiographie]* dans: *Gesammelte Schriften [Recueil d'écrits]* vol. II, Berlin 1918, p. 455

décrites en images dans un sonnet¹¹⁹ tardif, par exemple :

Wie innerlich Vulkane sich entzünden,
braust der Gefühle Glühen, schwer zu stillen,
bis sie, gebändiget durch starken Willen,
sich durch der Pflichten Gleise mühevoll winden.

*Comme intérieurement un volcan s'enflamme,
l'ardeur des sentiments, difficilement se calme,
jusqu'à ce que domptée par forte volonté,
sur le rail du devoir péniblement se remet.*

¹¹⁹ Wilhelm von Humboldt, *Wilhelm von Humboldts Werke [Les œuvres de Wilhelm von Humboldt]*, édité par Albert Leitzmann, vol. 9, poèmes, Sonnet 324, Berlin 1912, p. 317

Changement de la vie d'âme

D'accomplissement du devoir n'était cependant que l'aspect extérieur de l'évolution intérieure et du changement de la vie de l'âme. Il se souciait d'un équilibre intérieur qui surmontait les extrêmes et pesait toute vie dans le cœur, comme il l'écrivit à Johanna Motherby après leur rencontre, qui le bouleversa également profondément : « Pensez souvent qu'il n'y a que deux états qui sont en réalité digne de l'être humain : La gaieté et la mélancolie, et efforcez-vous d'atteindre ces deux états. »¹²⁰ Cependant, Humboldt a trouvé que la mort de ses proches représentait les épreuves les plus difficiles du destin, comme lorsque son fils aîné, Wilhelm, tomba soudainement malade pendant leur séjour à Rome en 1803 et mourut à l'âge de neuf ans seulement, ou lorsque Schiller mourut en 1805, qu'il n'avait pas vu en personne depuis des années. À chaque fois une souffrance totalement intériorisée provoqua une poussée évolutive qui lui octroya « une aménité et une douceur particulières », une atmosphère teintée de tendresse cordiale, laquelle se réitéra, 25 ans plus tard, à la mort de Caroline, en 1829, laquelle ne le quitta plus jusqu'à sa mort.¹²¹ Sa Caroline avait été son soutien constant dans toutes les situations de sa vie, elle ne fut pas seulement sa tendre épouse, elle fut surtout en même temps aussi sa collaboratrice hautement cultivée (comme Hum-

¹²⁰ Wilhelm von Humboldt à Johanna Motherby, le 17 décembre 1809, dans : *Wilhelm von Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit* [*Wilhelm von Humboldt – une vie et une œuvre, présentées dans des lettres, journaux intimes et documents de son époque*], exposées et compilées par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 631

¹²¹ Ernst Howald, *Wilhelm von Humboldt*, Zürich 1944, p. 34



Caroline von Humboldt (1766–1829)
Peinture de Gottlieb Schick, vers 1808

boldt, elle parlait couramment de nombreuses langues). Elle lui a ouvert les sens sur les beaux-arts et lui fut une conseillère avisée (En politique il se fiait à son jugement) et sa bonté enveloppa sa vie d'âme dans tous les processus de son évolution. *Wahlverwandt und ebenbürtig* [*Affinité élective et d'égale naissance*]¹²², ainsi Hazel Rosenstrauch intitule-t-il leur double biographie fusionnelle. « Personne ne fut marié avec une aussi grande grâce, conférant et disposant d'une pleine liberté. »¹²³ Après la mort de Caroline, il se retira définitivement de la vie publique et ne se consacra plus qu'aux études des langues et à ses interrogations intérieures.

¹²² Hazel Rosenstrauch, *Wahlverwandt und ebenbürtig, Caroline und Wilhelm von Humboldt* [D'affinité élective et de même naissance – Caroline & Wilhelm von Humboldt], Francfort-sur-le-Main, 2009

¹²³ Karl August Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten und Vermischte Schriften* [Mémoires et écrits divers] vol. 5, 2^{ème} édition Leipzig 1843

Le chercheur en linguistique

L'œuvre linguistique de Humboldt appartient aux parties les plus reconnues de l'œuvre globale de sa vie. Son étude comparative des langues, et en particulier ses études de philosophie des langues, comptent parmi les contributions les plus innovatrices de la linguistique moderne et font encore l'objet de débats actuellement. En aucun autre domaine il n'a abordé aussi fondamentalement des problèmes cognitifs théoriques et sa recherche linguistique s'avère à maints égards la clef de sa compréhension de l'éducation-formation et de son action politique.

À treize ans, déjà, Wilhelm von Humboldt parlait couramment le latin, le français, l'anglais et lisait le grec ancien dans l'original. D'autres langues (en particulier l'italien et l'espagnol) s'ensuivront et il s'approchera encore d'autres langues en les exerçant – parfois avec l'aide de professeurs (par exemple, le sanskrit, l'hébreu, le basque, le hongrois, le letton). Dans sa correspondance internationale, avec des chercheurs meneurs en linguistique de son temps, il mentionne 206 langues en tout (!), auxquelles il valut pour lui de porter un intérêt.¹²⁴ Et cette étude des langues traversa l'ensemble de son parcours de vie, et même les moments hautement tendus de ses obligations diplomatiques où il rencontra des philologues et philosophes, pour approfondir ses études. On peut se permettre de mentionner une particularité linguistique chez cet homme, si génialement doué en cette science, qu'il possédait de sorte « qu'il ne pouvait prononcé convenablement la consonne chuintante allemande, en début de mot, <Sch> [prononcez <ch> en français comme dans chocolat, ndt], mais prononçait toujours <S> [prononcez doux

¹²⁴ <https://wvh-briefe.bbaw.de/Sprachen> [consulté le : 18.7.2024]

au début et au milieu d'un mot en français comme le «z» dans zone, ndt]», ce qui «[était] à peine remarqué dans les débats sérieux mais donnait là aussi à la raillerie [Scherze en allemand, prononcez «cherze», ndt] un type extérieur harmonieux»¹²⁵, comme le rapporta Karl August Varnhagen von Ense. Dès 1803, Humboldt écrit au baron von Brinkmann: «Je poursuis avec plus d'acharnement que jamais mes études de langue, et je les ordonne avec toutes leurs idées de premier ordre. La relation secrète merveilleuse de toutes les langues entre elles, mais avant tout cette haute réjouissance d'entrer dans chaque langue nouvelle dans un nouveau système d'expressions d'idées et de sensibilités m'attirent infiniment.»¹²⁶ Une grande partie de ses études de langues individuelles (avec prise en compte particulière des diverses grammaires afférentes) attendent encore une publication dans les archives.

Dans ces considérations Humboldt part d'une relation de conditionnement réciproque de la langue et de la formation représentative. Pour lui la langue n'est nullement un processus simplement imaginant, au contraire c'est un processus créateur incessant d'apparements.

«La langue, appréhendée en son essence réelle est quelques chose de persistant et qui, passe à tout instant. Même sa conservation par l'écrit, ce n'est qu'une conservation à l'instar d'une momification incomplète, laquelle nécessite d'abord à ce que l'on recherche d'y rendre sensible la forme d'éloquence qui l'a fait naître. Elle

¹²⁵ Karl August Varnhagen von Ense, *Denkwürdigkeiten und Vermischte Schriften [Mémoires et écrits divers]*, vol. 5, 2^{ème} édition, Leipzig 1843

¹²⁶ Wilhelm von Humboldt à Karl Gustav von Brinkmann, 22 octobre 1803, dans: *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Rößle avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, p. 245

même n'est pas une œuvre (e r g o n), mais une activité (e n e r g i a). Sa vraie définition ne peut être que propre à sa génération. Elle est notoirement le travail se réifiant toujours de l'esprit rendant l'expression de l'idée dans le phonème articulé.»¹²⁷

En ce travail il distingue trois facteurs opérationnels: 1. L'activité des sens (Perception) / 2. le traitement intérieur de l'esprit (concept) / 3. la synthèse (dans le jeu d'alternance de la représentation et la formation du mot). Ainsi Humboldt contredit-il particulièrement la conception défendue par Platon qui concevait la langue comme une médiation de quelque chose de déjà conçu avant d'être exprimé d'un contenu purement idéal, comme aussi l'hypothèse matérialiste selon laquelle le langage soit simplement à comprendre à l'instar d'une forme modifiée du processus de perception sensible. Seul Johann Gottfried Herder (1744–1803) avait déjà défendu – tout comme Humboldt – une progression triadique, dans son *Abhandlung über den Ursprung der Sprache* [*Traité sur l'origine du langage*] (qu'il avait présenté en réponse à un prix lancé par l'Académie des sciences de Berlin en 1769): perception – Méditation (intuition du concept) – formation du mot. Mais pour Humboldt, le mot n'était pas rien que l'expression appréhendée du concept mais au contraire quelque chose de nouveau, qui naît dans l'accomplissement de la langue en interaction avec la représentation [Celle-ci même est, selon Steiner, un «concept individualisé» par le sujet, ndt].

¹²⁷ Wilhelm von Humboldt, *Über den Einfluss des verschiedenen Charakters der Sprachen auf Literatur und Geistesbildung* [De l'influence du caractère différent de la langue sur la littérature et la formation de l'esprit], dans: *Sämtliche Werke* [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, vol. 4, p. 42

«Une activité subjective forme un objet dans le penser. Car aucune catégorie d'idée ne peut être considérée comme une simple contemplation réceptive d'un objet déjà existant. L'activité des sens doit se relier à l'action intérieure synthétique de l'esprit, et à partir de cette association se détache la représentation, laquelle devient un objet, en étant de nouveau perçu en retour vis-à-vis de la vertu subjective du connaître. Or, la langue est ici-même de première nécessité. Car en elle l'effort spirituel se fraye la voie au travers des lèvres, le résultat de la même langue retournant intérieurement à sa propre oreille.»¹²⁸

Humboldt ne comprend donc pas une langue comme un reflet d'objet, ni seulement comme une expression d'un concept général, mais de fait comme une production de l'être humain qui fait apparaître un état de santé de celui qui forme un langage. «La représentation est ainsi transférée dans l'objectivité réelle sans être soustraite à la subjectivité.»¹²⁹ Une explication pour la diversité des langues populaires était ainsi donnée à Humboldt: «La langue est pour ainsi dire l'apparition extérieure de l'esprit des peuples ; leur langue c'est leur esprit et leur esprit, leur langue, on ne peut jamais assez les penser comme identiques.»¹³⁰ Ainsi chaque langue trace «autour du peuple, auquel elle appartient, un cercle,

¹²⁸ ebd., p. 49

¹²⁹ Wilhelm von Humboldt, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts* [De l'influence du caractère différent de la langue sur la littérature et la formation de l'esprit], dans: *Sämtliche Werke* [Recueil des œuvres], Stuttgart 1999, vol. 4, p. 49

¹³⁰ ebd., p. 39

en dehors duquel il est possible de sortir, comme on laisse y venir aussi autrui.»¹³¹ C'est-à-dire que «étant donné que dans une langue une même subjectivité opère dans la même nation, ainsi repose en chaque langue une vision du monde qui lui est propre.»¹³² Avec le concept de «vision du monde», cela permet à Humboldt de rendre manifeste qu'une langue ne transporte pas simplement des concepts généraux, mais elle fait apparaître un «point de vue» subjectif. Les diverses langues font donc prévaloir divers aspects d'un objet, et non pas l'objet dans son abstraction.

Un exemple simple peut illustrer ces diversité de «visions du monde» :

En allemand le Soleil est féminin,
la Lune est masculine :

die Sonne – der Mond

dans les langues romaines de l'espace méditerranéen,
c'est l'inverse :

il Sole – la Luna (italien)
el Sol – la Luna (espagnol)
le Soleil – la Lune (français)

L'Antiquité connaît aussi au plan mythologique, des dieux solaires masculins (en Grèce : Zeus ; à Rome : Jupiter) et des déesses féminines lunaires (en Grèce : Artémis ; à Rome : Diana). Et il n'est pas difficile de reconnaître que le Soleil brûlant d'août desséchant toute

¹³¹ ebd., p. 53

¹³² ebd., p. 53

vie, comme « Zeus, sévère et répressif » ; mais la douceur du soir peut être vécu comme « Luna qui enveloppe et pardonne ». Là où, par contre, dans la mythologie nordique, la Soleil, sous la forme de la déesse solaire « Sól » (plus tard « Sunna ») et le Lune comme dieu lunaire « Mani », ce qui parle aussi à son tour c'est que « la Soleil chaude » y apporte les dons du ciel, et que le Lune « froid » par contre est vécu comme « ramenant à la raison ». Ainsi s'annonce déjà à l'article des langues, la manière dont les peuple individuels concernés vivent leurs objets désignés par eux. Et que Le Soleil et La Lune sont désignés et exprimés par le neutre « the », objectivant le Soleil et la Lune, dans la nation anglaise,

the sun – the moon (anglaise)

cela dit quelque chose sur la force du « I » anglais, soit le « Je » anglais, qui ressent la vie du monde centrée dans la mentalité anglaise. (*)

Pourtant quoique Humboldt vît la conscience normale enclose dans le « cercle » de chaque langue (ce qui lui apporta par la suite le reproche d'être un « relativiste », il insiste en même temps sur le fait que l'être humain « va bien au-delà des sa langue », car il est plus « que la capacité d'exprimer des mots »¹³³. D'une part, Humboldt décrit toujours la for-

(*) Que le peuple anglais exprime par un phonème qui marque la douleur chez nous en France (ai en phonétique) – « ai », en français, comme quoi la conscience doit être « douloureuse », dans cette « vallée de larmes » anglaises. Qui déboulent sur le pays de l'océan de l'Antique Atlantide, ndt]

¹³³ Wilhelm von Humboldt, *Fragmente der Monographie über die Basken* [Fragment de la monographie sur les Basques], dans : *Gesammelte Schriften* [Recueil d'écrits] VII, Berlin 1908, p. 602

mation du langage comme un processus¹³⁴ dialogique et formateur de communauté, toutefois, d'autre part, il attribue à l'être humain individuel la capacité de modifier sa langue : « Dans la manière dont, la langue se modifie chez tout individu, se manifeste [...] un pouvoir de celui-ci sur celle-là »¹³⁵ Car : « c'est seulement en l'individu que la langue acquiert son ultime détermination qualitative et ceci accomplit seulement le concept. Une nation dispose sans doute dans sa totalité de la même langue, mais elle ne dispose pas uniquement de toutes ses particularités en elle comme nous allons le voir tout de suite, c'est totalement la même langue, mais pourtant l'être humain individuel possède réellement la sienne propre. Quand on entend le mot, personne ne pense exactement à ce que l'autre cite, et la différence, aussi minime soit-elle, si l'on veut comparer la langue avec le plus mobile de tous les éléments, se poursuit dans toute la langue. »¹³⁶

Le philosophe Josef Simon récapitule l'essentiel de l'analyse linguistique de Humboldt : Nous n'atteignons seulement autrui dans son individualité en faisant l'expérience que nous ne la comprenons pas directement à partir de nos concepts et ceci, selon Humboldt, n'est pas seulement qu'une compréhension négative, mais positive en même temps mais une compréhension non conceptuelle d'une

¹³⁴ Voir en particulier l'essai significatif de W. v. Humboldt *Über den Dualis [Au dessus du Dualis]* (1827), auquel s'est rattaché, entre autres, Martin Buber avec sa philosophie du Je-Tu.

¹³⁵ Wilhelm von Humboldt, *Über die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues und ihren Einfluss auf die geistige Entwicklung des Menschengeschlechts [Sur la diversité de la structure du langage humain et son influence sur le développement intellectuel du genre humain]*, dans : *Sämtliche Werke [Recueil d' œuvres]*, Stuttgart 1999, vol. 5, p. 57

¹³⁶ Wilhelm von Humboldt, ebd., p. 165

forme « d'intériorité », à savoir, une forme individuelle de l'extérieur, non verrouillable, on bien légité». ¹³⁷

La recherche comparative menée par Humboldt sur les langues semble à de nombreux égards inspirée par la théorie goethéenne de la métamorphose des plantes et de la morphologie comparative et il bien est connu que Humboldt s'est directement entretenu avec Goethe au sujet des recherches de celui-ci au sujet de l'« *Urpflanz* », la plante archétype idéale qui structure et récapitule toutes les plantes réelles. Tous deux ce sont fait comprendre sur le fait que pour Goethe, il fut essentiel que cette plante « archétype » ne fût pas simplement pensée comme un modèle abstrait qui serait systématiquement à plaquer extérieurement sur l'importe quelle plante réelle – ce qui mènerait à une compréhension mécaniste non conforme à l'essence de la croissance végétal – mais au contraire, à l'issue d'un processus d'observations apparentées des plantes réelles qui mène à l'expérience d'un principe édificateur « sensible-suprasensible » unissant toutes les plantes dans leur croissance. Olivier Heinl a récemment présenté une grande contribution à la recherche comparative sur les langues dans cet esprit dans son ouvrage : *Das Wort in seiner Bedeutung [Le mot dans sa signification]* ¹³⁸, lequel cherche à montrer la parenté (spirituelle) de mots exem-

¹³⁷ Josef Simon, *Wilhelms von Humboldts Bedeutung für die Philosophie [L'importance de Wilhelm von Humboldt pour la philosophie]* dans : *Wilhelm von Humboldt, Vortragszyklus zum 150. Todestag [Wilhelm von Humboldt, cycle de conférences à l'occasion du 150^{ème} anniversaire de sa mort]*, édité par Bernfried Schlerath, Berlin & New York 1986, p. 141

¹³⁸ Oliver Heinl, *Das Wort in seiner Bedeutung. Zur Genese von Sprache und Bewusstsein [Le mot et sa signification. Sur la genèse de la langue et de la conscience.]* 2^{ème} édition élargie, Hamburg 2022, 3^{ème} édition élargie, 2023 ; on y trouvera aussi beaucoup de détails sur la compréhension linguistique de Humboldt.

plaires dans d'innombrables langues, ou encore de montrer une « monogenèse spirituelle » de toutes les langues.

La recherche linguistique de Humboldt fut particulièrement pour lui un chemin cognitif pour se consacrer à ce qui était authentiquement humain. Étant donné qu'une telle recherche ne soit guère à mener selon une compréhensibilité simplement générale ou selon une caractérisation simplement extérieure, son étude linguistique le conduisit à une libération et à un changement profond de sa vie d'âme. Avec cela ses études linguistiques ont directement donné une dimension nouvelle à la vie sociale, car il est manifeste qu'une culture humaine ne se dérive pas à partir de principes rationnels ; au contraire, elle nécessite une reconfiguration des concepts de l'intelligibilité en une réelle faculté subtile de perception pour percevoir l'existence de l'âme individuelle d'autrui en toute liberté et pour la laisser surtout se déployer librement en soi.

La Bhagavad-Gîtâ

Au moment où Wilhelm von Humboldt, dans ses années tardives, se met à lire l'antique Bhagavad-Gîtâ, (en sanskrit: gîtâ – chant/poème, bhagavan – le sublime/Dieu = poème/chant du sublime) dans le sanskrit, la parole archétype, il parle avec émotion d'un moment important de sa vie « dont on peut se souhaiter la chance de vivre cela avant encore de partir »¹³⁹. L'anglais Charles Wilkins avait traduit le premier la Bhagavad-Gîtâ en 1785. En 1823, le romantique, Auguste Wilhelm von Schlegel (1767–1845), qui fut appelé en 1818 à la première chaire d'indianisme à l'université de Bonn, édita la première édition bilingue (sanskrit/latin) qui rencontra un écho important. Humboldt lui-même avait apporté son enthousiasme pour le sanskrit à la lecture de la Bhagavad-Gîtâ. Le sanskrit lui apparaissait d'une certaine manière comme la source « originelle de toutes les langues »¹⁴⁰: « À chaque pas on est forcé de croire que cette langue est la racine du grec, du latin et de l'allemand »¹⁴¹

Les huit chants de la Bhagavad-Gîtâ se déroulent par le dialogue entre le Dieu Krischna et son élève humain, Arjuna. Dans les images de la Bhagavad-Gîtâ, Humboldt trouvait les degrés de la connaissance intérieure, depuis la plus

¹³⁹ Wilhelm von Humboldt à Friedrich Gottlieb Welcker, 25 septembre 1823, dans: *Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit* [Wilhelm von Humboldt – une vie et une œuvre, présentées dans des lettres, journaux intimes et documents de son époque], exposées et compilées par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 879

¹⁴⁰ Wilhelm von Humboldt à Friedrich Gottlieb Welcker, 7 mai 1821, ebd. p. 868

¹⁴¹ Wilhelm von Humboldt à Friedrich Wilhelm Riemer, 25 juin 1821, dans: *Wilhelm von Humboldts Leben* [La vie de Wilhelm von Humboldt], par Gustav Schlesier vol. 2, Stuttgart 1847, p. 496

simplement sensible jusqu'à la conscience toute une, comme lui-même – encouragé par Schiller et Goethe – avait commencé à s'adonner sur son cheminement. Le 30 juin 1825 et le 15 juin 1826, Humboldt tint deux conférences sur la Bhagavad-Gîtâ à l'académie des sciences de Berlin, lesquelles signalent effectivement, sous de nombreux aspects, un apparentement intime entre Humboldt et cette sagesse de l'Inde antique, mais toutefois le fait que l'être de Humboldt restait enraciné dans l'occident européen fut tout aussi manifeste. Il écrivit à Friedrich von Gentz, au sujet de son lien intérieur avec cette antique poésie de l'Inde: «Vous apprécierez certainement sa profondeur et son impact, et en même temps, vous comprendrez quel effet cela a dû avoir sur moi. Car je ne suis pas si différent de ces gens profondément enracinés dont il est question.»¹⁴² La vie terrestre n'était pour lui, d'une certaine manière, qu'un lieu de passage vers l'acquisition d'états [spirituels, ndt] supérieurs: «La Terre est un lieu d'épreuves et de formation, un degré vers ce qui est plus élevé et meilleur, il nous faut ici acquérir la vertu d'imaginer et de concevoir le supra-terrestre.»¹⁴³ Mais dans le même temps, cette vision du monde, s'échappant, d'une certaine manière, au terrestre n'est pas tout à fait conciliable avec cette solidarité au monde – également au plan de la sensibilité. «Je porte véritablement un être humain double en moi,» écrit-il à Caroline, «l'un, orientée sur la solitude, hors du monde, et un autre, qui par les circonstances, et souvent trop aisément aussi par le plaisir, se met en situation de se laisser heurter par le monde.» Ainsi

¹⁴² Wilhelm von Humboldt à Friedrich von Gentz, 1^{er} mars 1828, dans: *Ungedruckte Denkschriften, Tagebücher und Briefe von Friedrich von Gentz* [Mémoires, journaux et lettres inédits de Friedrich von Gentz], édités par Gustav Schlesier, Mannheim 1840, p. 300

¹⁴³ Wilhelm von Humboldt à Charlotte Diede, 1^{er} janvier 1832, dans: *Wilhelm von Humboldts Briefe an eine Freundin* [Lettres de Wilhelm von Humboldt à une amie], Leipzig 1909, vol. II, p. 208

son premier biographe, Gustav Schlesier, écrit aussi à ce propos : « Cet enseignement nous éloigne logiquement de toute mondanité. Mais Humboldt admettait également que cela s'appliquait au moment où il n'était pas censé agir, mais pouvait se consacrer entièrement à la contemplation du monde. C'est alors qu'il ressentait une certaine parenté avec ces sages de l'Inde antique [...]. Cependant, il différait expressément de ces sages de l'Inde antique en ce qu'il ne se concentrait pas, comme eux, sur la simple contemplation de la divinité, mais, en tant que véritable fils de la partie la plus historiquement du monde, sur le connaissable et le plus pratique, dans l'investigation approfondie de la nature spirituelle et sensuelle de être humain, dans les lois du développement du monde et dans le cours de l'histoire du monde.»¹⁴⁴ Toutefois, il se sentait certainement apparenté à l'un des fondements essentiels de la Bhagavad-Gîtâ qu'il récapitule de la manière suivante dans son commentaire :

« Le renoncement aux fruits des actions est aussi exprimé dans une abdication des actions dans la divinité.»¹⁴⁵

C'était un trait essentiel chez Humboldt qu'il fut certes toujours très conscient de son devoir d'accomplir toutes ses tâches et les charges qui les étaient confiées, aussitôt qu'il avait accompli son œuvre, il transmettait tout au monde, sans reste. Dans ce sens il ne fut pas personnellement présent à l'inauguration de l'université de Berlin, bien qu'il fut

¹⁴⁴ Gustav Schlesier, *Wilhelm von Humboldts Leben* [La vie de Wilhelm von Humboldt], vol. 2, Stuttgart 1847, pp. 434 & 439

¹⁴⁵ Wilhelm von Humboldt, *Über die unter dem Namen Bhagavad-Gîtâ bekannte Episode des Mahā-Bhārata* [Sur l'épisode du Mahā-Bhārata connu sous le nom de Bhagavad-Gîtâ], lu, à l'Académie des Sciences le 30 juin 1825 et le 15 juin 1826, Berlin 1826, p. 7

jusque dans le moindre détail l'expression de son initiative.

Par ailleurs à titre d'exemple quelques-unes des formulations, tirées du commentaire de Humboldt :

« L'égalité d'humeur est désignée avec un mot propre, à partir de la duplicité de la liberté de la réussite à laquelle on parvient ou que l'on rate. »¹⁴⁶

« Dieu se lie donc aux corps mortels et opère en les produisant et en fondant des arrangements humains. »¹⁴⁷

« Dans la qualité finie de la vie terrestre, ce qui existe ne doit pas seulement sombrer, ce qui a sombré doit encore renaître. »¹⁴⁸

L'essentiel ne voit en toutes les créatures que l'unité : dans l'Être divisé, le non-divisé. Au terrestre n'apparaît en elles que leur état de séparation. Celles qui sont enveloppées d'obscurité sont chargées, sans entrer au fond, sur la manière délimitée méconnaissante de l'essence des choses du particulier et tiennent celui-ci pour le tout. Le réel, qui ne peut reconnaître que le premier être non-divisé, n'est pas vu par le deuxième et est méconnu du troisième. »¹⁴⁹

¹⁴⁶ ebd., p. 8

¹⁴⁷ ebd., p. 18

¹⁴⁸ ebd., p. 19

¹⁴⁹ ebd., p. 30

«La première exigence de l'approfondissement c'est la répression de toutes les passions, le détachement total de tout pouvoir des sens, en effet de tous les objets extérieurs les attirant. Ce n'est que lorsque la spiritualité a reconquis sa domination, que l'approfondissement peut entrer en vigueur.»¹⁵⁰

«En soi la liberté morale est parfaitement sauvée. La divinité n'est ni bonne, ni mauvaise ou encore ni cause première, envers aucunes actions humaines, elles naissent du caractère de tout un chacun. Passion et erreur dissimulent la connaissance, à cause de cela le genre humain pèche. Mais ces ennemies peuvent et doivent être vaincues qui sécuriseront la domination de la connaissance.»¹⁵¹

Humboldt a reçu une reconnaissance particulière non seulement pour le contenu de son commentaire, mais aussi pour sa traduction de certains versets de la Bhagavad-Gîtâ, qu'il a intercalés dans ses conférences :

Wenn hoch am Himmel urplötzlich von
tausend Sonnen rings empor
Licht flammte, gliche sein Strahlen dem
Glanz dieses Erhabenen.
Das Weltganze als Eins stehend, was sich
bewegt, was nicht, erblick'
in meinem Körper, Haarlockger, und was du
sonst begehrt zu schaun.¹⁵²

¹⁵⁰ ebd., p. 37

¹⁵¹ ebd., p. 44

¹⁵² ebd., p. 14

*Quand en haut du ciel soudain
de mille Soleils alentour
Lumière s'enflamma, irradiante
d'un éclat de sublimité.
Le Tout-Un se dressant ce qui se
meut, ou pas, aperçoit
en mon corps, boucle de cheveux
où sinon ce que tu veux.*

Enthousiasmé par le travail de Humboldt, August Wilhelm von Schlegel lui écrit : « L'exposé me semble parfait. Une traduction métrique me semblait extrêmement difficile, presque impossible. Là aussi, des progrès extraordinaires ont été accomplis ; Et quant serait-il si Votre Excellence, voulût se joindre à moi pour unifier le tout ? Les parties métaphysiques resteraient en votre prérogative, les plus épiques, je pourrais les prendre en charge. »¹⁵³ Pourtant cette collaboration espérée par Schlegel n'eût pas lieu.

Au cours des années suivantes, Humboldt devint président de l'ASSOCIATION DES AMIS DE L'ART NOUVELLEMENT FONDÉE, puis également président de la COMMISSION POUR LA CRÉATION DU MUSÉE ROYAL de Berlin. En 1830, il fut de nouveau nommé au Conseil d'État, où il resta en tant qu'un auditeur silencieux pendant un moment. Il entretenait toujours une correspondance abondante et poursuivait

¹⁵³ August Wilhelm von Schlegel à Wilhelm von Humboldt, 29 octobre–12 novembre 1826, dans : *Briefwechsel zwischen Wilhelm von Humboldt und August Wilhelm Schlegel [Correspondance entre Wilhelm von Humboldt et August Wilhelm von Schlegel]*, éditée par Albert Leizmann, Avec une introduction de Berthold Delbrück, Halle sur la Saale, 1908, pp. 213 & 218

inlassablement ses études de langues. Pour son entourage, Wilhelm von Humboldt devient cependant de plus en plus le « Sage de Tegel».



Berlin, Château de Tegel, côté parc
(Retransformé entre 1820 et 1824 par Karl Friedrich Schinkel)

Photographie de Werner Köhler, 1931

Le sage de Tegel

Et pourtant un échange épistolaire singulier de ces dernières années de sa vie révèle à maints égards un « Humboldt ésotérique », dont on voyait à peine l'actualité. Dès 1814, Charlotte Diede, une connaissance de jeunesse de Humboldt, désormais divorcée et pauvre, se tourna vers le désormais célèbre homme d'État, pour obtenir de l'aide. Humboldt répondit à sa demande, soutint financièrement Charlotte et lui proposa une correspondance régulière dans laquelle il lui demanda d'abord de rendre compte honnêtement de l'évolution de sa vie. Il en résulta un échange de lettres dans lequel Humboldt répond à de nombreuses questions de Charlotte, parle ouvertement de sa propre vie et transmet d'une manière complètement nouvelle les conditions profondes de son développement intérieur :

« Croyez-moi assurément, quand bien même vous désignez cela avec rigueur, c'est pourtant uniquement ce qui conduit à une profonde paix de l'âme au travers de la vie, la première chose et la plus importante, c'est de se maîtriser soi-même de sorte que l'on se soumette au calme de ce qui ne change pas et que l'on puisse y puiser en toute situation, celle rendant heureux comme celle peu réjouissante, en les considérant comme une source à partir de laquelle le caractère, l'être intérieure, peut en retirer richesse et force. Il en naît ensuite le dévouement que presque personne n'a jamais atteint, quoique tous croient le posséder. Presque tous parient en effet sur ce dévouement en lui donnant une certaine mesure et croient se situer au-dessus de l'engagement nécessaire, s'ils semblent avoir dépassé cette mesure. À partir de ce vrai dévouement, qui conduit toujours au ferme espoir, qu'un

bien régissant infatigablement, même au destin le plus inattendu et le plus adverse, se rattache aussi à un tout qui apporte le salut en produisant l'aménité la plus sérieuse mais aussi la plus enjouée d'une vie dans sa manière de voir, souvent elle-aussi dérangée et troublée. On doit toujours vouloir tenter de conserver ou de créer en soi cette pure sérénité, il faut toujours tenter tout ce qui dépend de sa volonté. On ne peut guère toujours l'atteindre totalement à chaque instant de la vie. Elle ne se laisse pas non plus véritablement produire de force, car elle doit s'engendrer d'elle-même librement. Mais cela ne s'arrête pas là où le terrain est déjà préparé, et cette préparation repose sur deux points : une vision prudente et douce des choses, sans égoïsme, et un état d'âme au cœur paisible. On peut et on doit apprendre et s'exercer véritablement et résolument à les avoir en son pouvoir ces deux qualités, par la raison et le travail sur son vouloir. Une activité adéquate contribue beaucoup à calmer l'état d'âme du cœur. Ainsi rien ne peut, ni ne doit véritablement procéder dans l'âme de ce que l'être humain ne puisse y tolérer ou l'opprimer, après l'avoir soumis à un examen anti-cipé.»¹⁵⁴

Avec cela Wilhelm von Humboldt est à présent parvenu dans une sphère que Rudolf Steiner caractérise, dans son important cycle de conférences de Hambourg, intitulé : *Die Welt der Sinne und die Welt des Geistes [Le monde des sens et le monde de l'esprit]*, comme étant le début d'un cheminement de développement intérieur : « Eh bien, ce dévouement n'est véritablement à atteindre de sorte que dans une ma-

¹⁵⁴ Wilhelm von Humboldt à Charlotte Diede, 5 juin 1832, dans : *Wilhelm von Humboldts Briefe an eine Freundin [Lettres de Wilhelm von Humboldt à une amie]*, édité par Albert Leitzmann, Leipzig 1909, vol. II, p. 208

nière totalement énergique, on cherche incessamment à visualiser l'élément non conforme à une loi du penser simple, et qu'on s'efforce en outre d'instaurer une disposition d'âme de plus en plus dynamique et énergique, laquelle nous dit sans cesse : Tu ne dois absolument pas attendre de ton penser qu'il puisse te donner des connaissances du vrai, mais tu dois simplement attendre de ton penser qu'il t'éduque. C'est extraordinairement important pour nous que nous développions l'atmosphère en nous que notre penser nous éduque.»¹⁵⁵

Le fait que Humboldt ait suivi cette «voie éducative» avec une constance et un dévouement absolus, ouvrant ainsi l'avenir de l'idéalisme de Schiller au réalisme vivant de Goethe, peut être compris comme sa contribution essentielle à la culture.

Journellement, il dicta un sonnet dans ses dernières trois années, 1167 sonnets en tout dans lesquels il exprime ses motivations intérieures riches en images de sa recherche linguistique. Ainsi, le 988^{ème} sonnet¹⁵⁶ récapitule l'expérience de la conscience qui est en train de se libérer du corps vivant :

Freiheit und Zwang

Der Mensch muß oft ein Joch sich auferlegen,
Und sich aus eigener Willenskraft bezwingen;
Der Selbstbeherrschung nur kann es gelingen,
Sich frei in richtgen Bahnen zu bewegen.

¹⁵⁵ Rudolf Steiner, *Die Welt der Sinne und die Welt des Geistes* [Le monde des sens et le monde de l'esprit] conférence du 28 décembre 1911 à Hanovre, GA 134, Dornach 1979, p. 28

¹⁵⁶ Wilhelm von Humboldt, *Wilhelm von Humboldts Werke* [Les œuvres de Wilhelm von Humboldt], édités par Albert Leitzmann, vol. 9, Sonnet 988, Berlin 1912, pp. 410 et suiv

Denn Freiheit ist nicht regelloses Schwingen
Des Geistes ; sie, der Seele stiller Segen,
Ist nicht, auch strenger Fesseln Zwang entgegen,
Wenn sie kann selbst in sich den Sieg erringen.

Doch muß den Zügel schießen lassend wieder
Er auch, des Zwangs vergessen, sich erheben,
Dem Adler gleich, auf schwebendem Gefieder.

Wem Kraft Entschluß und Selbstverleugnung geben,
Ziehn nicht des Erdenstoffs Gewichte nieder,
Er kann in Aetherhöhe sicher leben.

Liberté & contrainte

*Un joug, l'être humain doit se l'imposer
En sa propre vertu du vouloir se forcer,
Il ne peut qu'atteindre la maîtrise de soi,
Et libre, se mouvoir sur de justes voies.*

*Car la liberté n'est pas un essor déréglé
De l'esprit ; elle, grâce de l'âme apaisée,
N'est pas contre une austère contrainte,
Si elle peut, d'elle triompher sans crainte.*

*Mais il faut bien à nouveau lâcher les rênes
Jé-ité aussi, oubliant la contrainte, s'élève
Comme l'aigle planant sur ses empennes.*

*Qui résout de faire abstraction et don de soi ;
N'est plus attiré par le poids d'aucune matière
Il sait vivre plus sûr aux hauteurs de l'éther.*

Que ces hauteurs de l'éther ne veulent pas dire ici, «loin de la Terre», mais une liberté pour pouvoir réellement aimer, c'est ce dont il témoigne à Charlotte dans une confession claire et, sous de nombreux aspects extrêmement modernes, quant à l'essence du christianisme :

«Mais il y a une certaine vérité réconfortante et, au plus haut degré, salutaire, c'est que, par le christianisme, toutes les bénédictions de la religion ont acquis une bienfaisance complètement universelle, que tout traitement préférentiel intérieur et extérieur cesse, et que chacun sans distinction peut se croire si proche de Dieu, qu'il peut s'en approcher par sa propre vertu et son humilité, en esprit et en vérité. En général, dans toutes les questions religieuses et morales, le caractère véritablement distinctif du christianisme c'est d'avoir ôté le mur de séparation qui séparait autrefois les peuples à l'instar d'espèces de créatures différentes. Cela a supprimé la présomption qu'il y eût une nation créée par Dieu, et l'eût enveloppée dans un lien général de charité autour de tous les peuples. Et ici, nous ne parlons plus de représentations picturales, ni de miracles, ici c'est la communauté spirituelle à laquelle, il peut participer toujours par la confiance et le changement»¹⁵⁷

¹⁵⁷ Wilhelm von Humboldt à Charlotte Diede, 6 décembre 1806, dans : *Wilhelm von Humboldts Briefe an eine Freundin [Lettres de Wilhelm von Humboldt à une amie]*, édité par Albert Leitzmann, Leipzig 1909, vol. II, pp. 271 et suiv

Testament / Legs

Au moment où mourut Wilhelm von Humboldt, le 8 avril 1835, dans sa 67^{ème} année – le troisième du milieu spirituel de la triade d'amitiés particulièrement importante autour de Goethe et Schiller – la première liaison ferroviaire fut inaugurée entre Nuremberg et Führt et des hommes, tels que Helmholtz ou Emil du Bois-Reymond, débutèrent directement leur soi-disant marche triomphale d'interprétation matérialiste du monde dont le caractère unilatéral domine depuis le monde social et naturel. À partir du milieu du 19^{ème} siècle, l'ensemble de la vie scientifique fut de plus en plus assujéti aux intérêts économiques nationaux-étatiques (le système Althoff¹⁵⁸) et donc focalisé unilatéralement sur les sciences naturelles au détriment des sciences humaines ou spirituelles. Le déséquilibre qui en résulta fut décrit de manière expressive et avec inquiétude par nul autre que Friedrich Nietzsche lui-même: « On peut enfin se demander: est-ce que toute cette floraison et cette splendeur de l'ensemble en valent la peine [...], si cette fleur grossière et chatoyante de la nation doit être remplacée alors que toutes les plantes et la végétation plus nobles, plus délicates, plus spirituelles, dont le sol était auparavant si riche, doivent en être ainsi sacrifiées ? »¹⁵⁹

¹⁵⁸ Friedrich Althoff (1839–1908) Homme politique prussien spécialisé dans l'éducation, surnommé le « Bismarck du système universitaire allemand » en raison de sa capacité à imposer les choses.

¹⁵⁹ Friedrich Nietzsche, *Menschliches, Allzumenschliches, Ahtes Hauptstück, ein Blick auf den Staat, Große Politik und ihre Einbußen* [Humain, trop humain, huitième chapitre, un regard sur l'État, la grande politique et ses pertes], dans: *Werke in drei Bänden* [Œuvres en trois volumes] édité par Karl Schlechta, Munich 1962, p. 691

Qu'il s'agissait alors de politique de puissance, cela devient évident dans une lettre de Bismarck à l'empereur Guillaume II: «J'ai déjà dit antérieurement que celui qui a l'école, a l'avenir.»¹⁶⁰ C'est d'abord par la monopolisation étatique du système éducatif que l'Allemagne – réunie par la fondation de l'empire allemand en 1871 [dans la galerie des glaces du château de Versailles, en France..., ndt] – que l'Allemagne put se développer, en quelques décennies, d'un pays agraire économiquement arriéré en une puissance économique et dirigeante européenne et forcer sa production industrielle jusqu'à produire une économie de guerre. La vie spirituelle en tant que telle y était bien trop faible pour venir s'opposer à de telles ambitions de puissance. Le couplage du monopole étatique à l'éducation et le financement de la science basé sur le clientélisme qui les ont accompagné, ont entraîné l'ensemble de la recherche scientifique dans les mécanismes de quantification de la simple formation d'hypothèses abstraites et de statistiques et ont donné naissance à une bureaucratie déférente dont la croyance banale dans l'État a finalement conduit à la catastrophe de la Première Guerre mondiale. C'est justement une partie constitutive immanente d'une science étatisée qu'elle ne peut que faire valoir des méthodes généralisatrices, parce que la nature de l'organisation étatique est sous la férule de la loi. C'est la raison pour laquelle Wilhelm von Humboldt s'est engagé d'une manière aussi décisive pour en limiter le pouvoir et ses effets dans ses *Limites d'une activité de l'état*. Science et vie

¹⁶⁰ Cité à partir de: Ludwig Fertig, *Zeitgeist und Erziehungskunst, Einführung in die Kulturgeschichte der Erziehung in Deutschland von 1600 bis 1900* [Esprit du temps et art de l'éducation. Introduction à l'histoire culturelle de l'éducation, en Allemagne entre 1600 et 1900], Darmstadt 1984, p. 243

publique étaient à fonder pour lui, d'une manière indispensable au-delà de ces limites.¹⁶¹

Et pourtant les germes déposés par Goethe, Schiller & Humboldt ont continué d'agir. Et l'œuvre de Humboldt – comme le dernier à mourir – doit rencontrer une attention de nouveau accrue, car son art de la conciliation purement humaine, orientée totalement sur l'individualité, rendit certainement possible d'abord les processus d'intensification de la grande époque de Weimar-Iéna – au-delà de toute corruption étatique institutionnellement exclusive ou d'une vie spirituelle sectaire banalisée. Ainsi est-il devenu un pionnier d'une organisation sociale humaine – à l'instar d'une nécessité de libération de la vie spirituelle et d'une articulation dynamique et concrète des ressorts de la vie sociale – que seul Rudolf Steiner [et désormais ses élèves, ndt] eut la capacité de relever dans la vie culturelle présente. « Il n'existe aucune réfutation au matérialisme », dit Rudolf Steiner : « Il n'existe qu'une voie, qui est à renvoyer au vouloir, quant à la manière de découvrir l'esprit en tant que tel. On doit trouver l'esprit totalement indépendamment de la matière, ensuite on le découvre, il est vrai aussi, créativement opérant dans la matière. Mais au moyen de descriptions quelconques de la matière, à partir de conclusions quelconques tirées de la matière, on ne peut jamais en arriver à l'esprit, parce que tout ce qui relève de la matière est une copie de ce qui existe vraiment dans l'esprit.»¹⁶²

¹⁶¹ Wilhelm von Humboldt, *Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen [Idées pour tenter de déterminer les limites de l'efficacité de l'État]*, dans: *Sämtliche Werke [Recueil des œuvres]*, Stuttgart 1999, vol. 1, p. 226

¹⁶² Rudolf Steiner, *Kulturphänomene, [phénomènes culturels]*, conférence du 5 mai 1923, dans l'ouvrage GA 225, Dornach 1961, p. 11

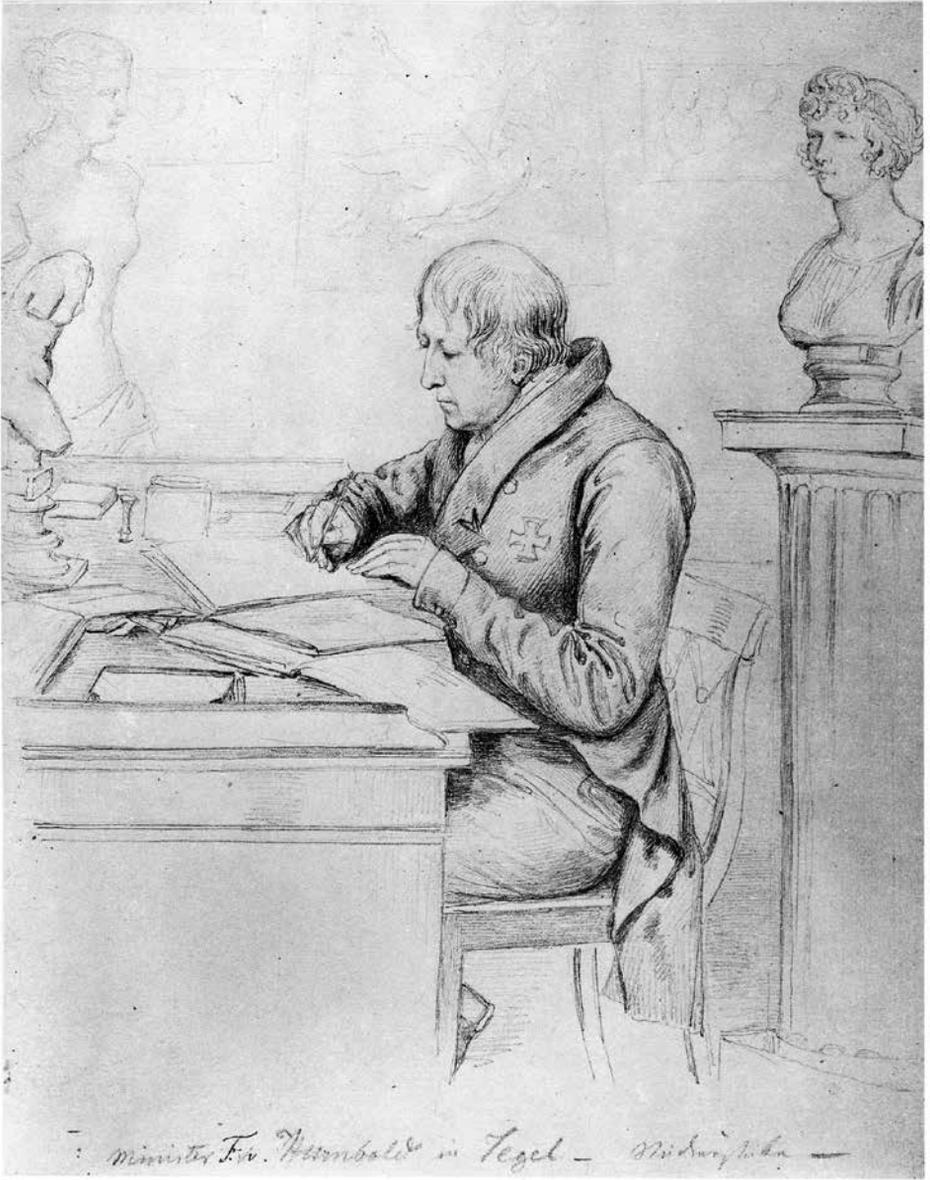
Ce «vouloir», auquel il faut s'adresser ici, selon Steiner, c'est le legs de Wilhelm von Humboldt. Animé d'une lumineuse et aimante intuition de liberté, son intérêt concernait constamment les conditions individuelles p u r e m e n t h u m a i n e s du développement social ; il renvoyait l'état à la tâche d'une neutralité juridique vigilante et le restreignait à la protection de l'espace de liberté de la connaissance de soi humaine et à sa configuration relationnelle.

Lui-même appelait cela «amour de l'individualité de la nature humaine»¹⁶³ qui le guidait dans tout ce qu'il entreprenait. Il devint ainsi le pionnier d'une nouvelle culture particulière qui surmonta les structures obsolètes de l'état privilégié, même si son statut privilégié de noble riche, eût pu faire de lui un partisan de l'ancienne hiérarchie. Cependant, l'établissement et la consolidation légitimes de sa position subjective particulière ne pouvaient pas le satisfaire, car son respect pour les capacités particulières de chaque être humain l'a conduit à la réalisation que des conditions sociales peuvent être créées pour permettre le plein éveil de ces talents. – et leur fécondité sociale.

«Car toute éducation-formation a son origine uniquement de l'intérieur de l'âme et ne peut que déterminer et inciter par des préparations extérieures et jamais être produite.»¹⁶⁴

¹⁶³ Wilhelm von Humboldt an Karoline von Humboldt, 19 mai 1809, dans : *Briefe [Lettres]*, sélection de Wilhelm Rößle avec une introduction de Heinz Gollwitzer, Munich 1952, p. 299

¹⁶⁴ Wilhelm von Humboldt, *Sämtliche Werke, [Recueil des œuvres]* Stuttgart 1999, vol. 1, p. 234



Effigie de Wilhelm von Humboldt (probablement en 1926)
d'un ouvrage d'esquisses de Luise Henry, née Claude (1798-1839)

Appendices

I

Étatique ≠ public

II

Wilhelm von Humboldt et Rudolf Steiner

III

Les Droits de l'être humain
sont des droits individuels

IV

Le néolibéralisme

Appendice I

Étatique ≠ public

La confusion irréfléchie répandue jusqu'à aujourd'hui entre le concept « d'état » et celui de « vie publique » compte parmi les anachronismes les plus fatals de notre époque. Qu'est-ce qu'une radio de « droit public » ? Est-ce une radio libre ? Naturellement pas, c'est au contraire une radio dominée par un cartel d'intérêts au pouvoir d'un parti politique. Ce qu'on appelle un conseil de « radiodiffusion » n'est justement pas réellement publique, au contraire c'est un instrument d'influence de direction possédé par un parti politique qui rien que par cette possession, empêche une réelle information équilibrée. Le cœur du problème c'est le couplage du pouvoir et de la formation de l'opinion qui n'est en effet possible que par une contribution radiophonique étatique exigée. (L'Allemagne possède, proportionnellement, le cartel médiatique d'État le plus soutenu financièrement au monde !) Les excès de propagande auxquels conduit ce réseau de *lobbying* et de formation de l'opinion publique sont devenus particulièrement évidents pendant la crise du coronavirus.¹⁶⁵

¹⁶⁵ Lorsque toutes les églises ont dû être fermées en raison des « ordonnances coronaires », un exemple frappant du fantasme de la toute-puissance mégalomane s'est produit aux heures tardives de ce dimanche de Pâques, le 12 avril 2020, dans le TAGESTHEMEN : le fabricant d'ordinateurs, multimilliardaire, qui n'était en aucun cas démocratiquement légitimé à le faire, Bill Gates, un lobbyiste professionnellement non qualifié en matière de santé et de vaccins, a annoncé dans une interview de 30 minutes – sans être contesté – son ambition de vacciner 7 milliards de personnes : « C'est un vaccin que nous allons donner à 7 milliards de personnes ». Ce scandale, déjà énorme en soi, se démasque comme une pure corruption, lorsqu'on rajoute que Gates, en tant qu'actionnaire est à compter parmi les plus grands profiteurs de cette campagne

Et le système éducatif ? Un exemple actuel montre les conséquences d'une amalgamation croissante de la science et de la politique dans le système universitaire allemand : La philosophe américaine-US renommée, Nancy Fraser, fut invitée à tenir des conférences à L'UNIVERSITÉ DE COLOGNE dans le cadre du « Professorat Albertus Magnus », et elle fut ensuite invitée après qu'on avait pris connaissance qu'en novembre 2023, qu'elle avait signé la déclaration *Philosophie pour la Palestine*. Dans son interview par la FRANFURTER RUNDSCHAU, elle s'exprima à ce sujet : « Je voudrais avant tout convaincre les gens qu'il s'agit d'un exemple révélateur et sans équivoque de ce que beaucoup de gens décriraient comme une tendance beaucoup plus large en Allemagne. Les responsables des universités et des institutions artistiques allemandes, ainsi que du gouvernement fédéral, qui approuvent de telles choses, violent clairement les normes académiques et, franchement, constitutionnelles de la liberté politique. Ce processus causera des dommages considérables à la science allemande. » Et à la question du FRANKFURTER RUNDSCHAU : « Compte tenu des récentes annulations en Europe et en Allemagne, on peut dire que vous êtes en bonne compagnie. Il y a eu les cas de Masah Gessen, Ghasan Hege, Judith Butler et d'autres. Beaucoup d'entre eux,

de vaccination poussée par l'état (À l'automne 2019 ! Sa fondation acquiert, entre autres, Les actions du fabricant de vaccins BioN-Tech, qui ont été vendues à nouveau à leur apogée, à l'été 2021, avec une valeur de marché plus de dix fois supérieure – un bénéfice de plusieurs centaines de millions de dollars). Et après la vente, il « remet en question l'efficacité des vaccins COVID » ... <https://childrenhealthdefense/bill-gates-nachdem-er-mit-dem-verkauf-von-biontech-aktien-riesige-gewinne-erzielt-hat-stellt-er-die-wirksamkeit-der-covid-impfstoffe-in-frage/?!land=de> (consultation au 27.9.2023) De plus, par mesure de précaution, les responsables de cette corruption avaient délogé tous les fabricants de vaccins de toute responsabilité... !

comme vous, sont juifs. Est-ce que cela vous concerne ?» elle répondit: «Pas moi personnellement. Je suis basée à New York et j'ai beaucoup de soutien, y compris une lettre très forte de la présidente de ma propre université, la NEW SCHOOL, Donna Shalala. Elle commence par la grande réplique ; «Albertus Magnus aurait été horrifié !» Shalala écrit qu'il est particulièrement inquiétant qu'une institution allemande annule un membre du corps enseignant de la NEW SCHOOL. Après tout, il s'agit d'une institution qui a non seulement sauvé des scientifiques allemands, fuyant le fascisme, mais qui a également créé un espace où la pensée critique, qui avait été anéantie chez les Allemands, pouvait perdurer. La NEW SCHOOL a contribué au corpus de pensée que nous appelons aujourd'hui théorie critique, tout comme moi. L'incident de Cologne est une insulte à la Nouvelle École et à moi-même personnellement. Et, plus important encore, une violation des normes de la liberté académique.»¹⁶⁶ Et le médecin légiste, Michael Tsokos, qui dirigea jusqu'en 2023 L'INSTITUT POUR LA MÉDECINE LÉGISLATIVE à la CHARITÉ de Berlin, devient encore plus clair: «Je suis d'avis que la médecine ne doit jamais être politique, et c'est malheureusement à la CHARITÉ de plus en plus le cas. À mes yeux, elle est devenue à de nombreux égards une institution politique qui suit par trop selon mon goût les courants de l'esprit du temps. Mais cela n'entre pas dans ma conception d'une médecine universitaire indépendante. Je n'ai pas embrassé un parcours académique en tant

¹⁶⁶ Interview avec Nancy Fraser, Franlfurter Rudschau online, 11.4.2024 www.fr.de/kultur/gesellschaft/deutschen-wissenschaft-erheblichen-schaden-zufuegen-nancy-fraser-ueber-ausladung-von-uni-koeln-dieser-vorgang-wird-der-92992311.html (consulté le 11.4.2024)

qu'enseignant universitaire pour marcher au pas cadencé.»¹⁶⁷ Et pour ce qui est de désigner ce qui s'est passé durant la crise coronaïque, Tsokos le rend aussi évident: «Tous ceux qui furent comptés au nombre des morts de la corona, qui étaient «corona-positifs» au moment de leur mort, mais qui moururent d'un accident de la circulation ou étaient aussi souûls, c'est déjà là, pleinement insensé. On avait là-dessus un regard clair quant à savoir si cela était v r a i ou n o n , ce n'était pas une décision consciente des politiciens. Les chiffres devaient être relevés»¹⁶⁸ (Dommage seulement que Tsokos ait gardé le silence pendant la crise coronaïque, alors que d'autres pour la même déclaration, furent diffamés à l'extrême.) Pour le dire brièvement, la politique instrumentalise la science de plus en plus pour ces objectifs et détruit de ce fait la liberté de la science, laquelle sans liberté n'est plus du tout une science.¹⁶⁹

Dans la loi Fondamentale [Grund-Gesetz = G-G, ndt] pour la République Fédérale d'Allemagne, il est dit à l'article 5 (3): L'art et la science, la recherche et l'enseignement, sont libres. La liberté de l'enseignement ne dispense pas d'une fidélité à la Constitution.» Pourquoi donc une telle liberté se voit-elle aussitôt restreinte à cette affirmation, de sorte que

¹⁶⁷ Interview avec Michael Tsokos, Berliner Zeitung, 10.4.2024
www.berliner-zeitung.de/mensch-metropole/rechtmediziner-michael-tsokos-interview-jede-woche-finden-wir12-bis-15-verfaulte-leichen-in-berliner-wohnungen-li.2203007 (consulté le 11.4.2024)

¹⁶⁸ ebd.

¹⁶⁹ Dans quelle ampleur ce mésusage a été poussé pendant la crise coronaïque, cela devint manifeste lors de la publication des protocoles de l'Institut Robert Koch, lesquels montrèrent notamment (quoiqu'ils avaient été en grande partie rendus confidentiels), que «de l'intérieur» on savait très bien que d'une manière «publique», on était en train de répandre des chiffres faux. Il ne s'agissait donc plus de science, mais de peur et de panique imposées politiquement.

l'état définit quels préalables et résolutions scolaires sont à achever, pour certaines formations et pour pouvoir devenir actifs dans certaines professions ? Est-ce donc que le concept de « liberté », dans l'article 5 (3) ne fût-ce qu'une « feuille de vigne », derrière laquelle se dissimulent de tout autres intérêts ? Konrad Schily, le fondateur de l'UNIVERSITÉ WITTEN HERDECKE, amène le problème au point suivant : « Le droit constitutionnel à la liberté de recherche et d'enseignement ne serait réalisé qu'avec la décentralisation complète. Car toute personne relevant de notre G-G, qu'elle travaille dans une université ou qu'elle soit simplement une simple citoyenne, est constitutionnellement en droit de revendiquer ces droits garantis. Ce faisant, elle ne doit pas violer la Constitution, pas plus que les universités. L'administration de l'État, en revanche, abolit cette liberté. »¹⁷⁰ Totalemment dans cet esprit, pour Humboldt il était clair :

« Qu'une éducation publique me semble par conséquent totalement en dehors des limites dans lesquelles l'état doit maintenir son activité. »¹⁷¹

Désigner une éducation-formation comme publique au sens de Humboldt, ce n'est possible que si elle est gérée par la société, c'est-à-dire par les êtres humains eux-mêmes – et à l'état ne revient rien que la tâche de protéger cette auto-gestion ! L'état se limite donc à la pose d'un cadre juridique par

¹⁷⁰ Konrad Schily, *Der staatlich bewirtschaftete Geist – Wege aus der Bildungskrise*, [L'esprit géré par l'État – Les solutions pour sortir de la crise de l'éducation], Dusseldorf, Vienne, New York et Moscou 1993, p. 150

¹⁷¹ Wilhelm von Humboldt, *Ideen zu einem Versuch die Grenzen der Wirksamkeit des Staats zu bestimmen* [Idées en vue d'une tentative de déterminer les limites de l'efficacité de l'état] dans : *Sämtliche Werke* [Recueil d'œuvres] Stuttgart 1999, vol. 1, p. 226

la G-G et par des « droits spécifiques de protection » (interdiction du travail des enfants, l'intégrité de la personne humaine, etc.), il n'intervient pas nécessairement en déterminant les contenus et l'organisation du plan des études. Lors d'une sobre observation, il ne peut absolument pas en être autrement, car le fondement de l'état c'est l'égalité devant le droit, la formation est toujours une affaire de l'individualité. Certes, la G-G garantit la fondation d'écoles en « responsabilité partagée (*Freier Trägerschaft*) » – Quant à savoir quelles initiatives des écoles sont en droit de désigner, cela reste, quoi qu'il en soit, largement défini par l'état.

L'étatisation du système éducatif saisit de plus en plus aussi la vie intérieure des universités, dans lesquelles, pour le moins jusqu'à la fin du 20^{ème} siècle, put encore se déployer, pour le moins encore, un certain reste du milieu de liberté qui lui fut mis à disposition par Humboldt. Par cette régulation de plus en plus puissante des contenus d'enseignement, l'université est de plus en plus scolarisée et fonctionnellement restructurée dans de simples institutions de formations spécialisées, raison pour laquelle le philosophe Konrad Paul Liessmann interroge : « Est-ce qu'il existe encore l'unité de la recherche et de l'enseignement ? Si l'on renonce à cette unité, l'université perd son identité. Le soucis de Humboldt que les universités ne fussent pas devenir des écoles s'est confirmé en 1999 à partir du ministère de l'éducation de l'UE installé à Bologne. Nous avons fait des écoles à partir de 80% de nos universités. »¹⁷² Avec cela une atmosphère d'inspiration mutuelle autonome, se développant dans un dialogue d'enseignants et d'étudiants fut finalement arrêtée – finale-

¹⁷² Konrad Paul Liessmann, dans : Cicero, *Der liberale rebell – Warum von Humboldt so aktuell ist* [Pourquoi von Humboldt est si actuel] n° 5, mai 2017, p. 19 – <https://www.cicero.de/kultur/wilhelm-von-humboldt-der-liberale-rebell>

ment au détriment de l'évolution ultérieure de toute la société. « L'état exerce une pression, en considérant les universités en premier lieu comme des institutions de formation. La dotation des universités s'ensuit d'après le nombre des diplômés de fin d'études qu'elles produisent. Cela veut dire en réalité que nous sommes devenus une entreprise industrielle d'attributions de diplômes qui produit sur son tapis roulant des *bachelors, bachelors, bachelors, Masters, Masters, Masters*. L'interaction humboldtienne entre solitude et liberté, recherche et échanges intenses appartient désormais à l'histoire. »¹⁷³

Pourtant ce rétrécissement de l'étude, la société s'est jouée au fond elle-même un mauvais tour, car les écoles (de l'état) et les universités sont financées sans interruption à partir de l'argent fiscal et une autre forme de financement est tenue pour à peine possible. Comme le dit si joliment le langage populaire : « *Wes Brot ich ess, des Lied ich sing / De qui je mange le pain, de qui je chante la chanson* ». Seuls ceux qui ont les moyens financiers peuvent probablement se permettre des écoles gratuites et il est fondamentalement antisocial de socialiser de cette façon. L'anatomiste renommé, Johannes W. Rohen, a caractérisé d'une manière significative le court-circuit d'une telle argumentation : « Lorsqu'on fait des demandes à l'État, on ne considère généralement pas que l'État est un « père » qui gagne de l'argent et peut le distribuer à ses « enfants », mais que nous sommes nous-mêmes les premiers concernés par chaque demande, c'est-à-dire l'État doit d'abord donner l'argent (par exemple par le biais des impôts) qu'il distribue ensuite ou en d'autres termes : chaque demande adressée à l'État est fondamentalement adressée à nous-mêmes ou à nos semblables, qui doivent en fin de compte acquitter les subventions collectées. Les prétentions

¹⁷³ ebd., p. 28

excessives au pouvoir de l'État ne sont donc essentiellement rien d'autre que le résultat de concepts erronés.»¹⁷⁴

Pour libérer le système éducatif de la tutelle de l'état (c'est à dire l'emploi abusif de l'état par des groupes d'intérêts), il ne faut pas seulement surmonter des préjugés, mais par un véritable développement social, grâce auquel les structures de richesse de plus en plus divergentes – paradoxalement précisément dans le contexte d'un « État providence » de plus en plus étendu – peuvent être équilibrées. Au lieu d'un bon d'éducation délivré par l'État (qui impliquerait à son tour des définitions de l'État) Rudolf Steiner propose un « Revenu d'éducation »¹⁷⁵ comme un revenu plus élevé des parents et autres tuteurs, mesuré « selon les conditions économiques générales ». Certes, Steiner part du fait que les parents et autres tuteurs de leurs enfants enverront le plus souvent leurs enfants à l'école à partir de leur libre volonté, nonobstant cela, il insiste expressément sur la possibilité (concrète) que « les parents à leur tour soient libres d'envoyer leurs enfants à l'école ou de les laisser dehors, sans contrainte de l'état ».¹⁷⁶

Quoique l'éducation, en Allemagne fût encore laissée à la souveraineté des Länder individuels et que donc des décisions pussent encore être prises dans un certain cadre individuel plus flexible, une présence d'obligation scolaire généra-

¹⁷⁴ Johannes W. Rohen, *Die funktionale Struktur von Mensch und Gesellschaft. Elementare Funktionsprinzipien im menschlichen und sozialen Organismus* [La structure fonctionnelle de l'homme et de la société. Principes fonctionnels élémentaires de l'organisme humain et social], Stuttgart 2003, pp. 16 et suiv

¹⁷⁵ Rudolf Steiner, *Die Kernpunkte der sozialen Frage*, [Les enjeux fondamentaux des questions sociales], GA 23, Dornach 1976, pp. 127 et suiv

¹⁷⁶ Rudolf Steiner, *Die dreifache Gestalt der sozialen Frage*, [La triple forme de la question sociale], 26 mai 1919, dans: *Soziale Zukunft* [Futur social], Livre de poche, Dornach 1985, pp. 16 et suiv

le, presque sacro-sainte s'est imposée (en tant qu'héritage de l'époque nazie¹⁷⁷). La problématique régnante fut rarement aussi clairement exprimée par l'endroit établi, tel que l'a fait le Pr. Dr. h.c. Dieter Lenzen, de longues années durant, président de l'université de Hambourg : « Je me demande pourquoi l'état en Allemagne défend bec et ongles l'obligation scolaire. La réponse n'est guère flatteuse : Adolphe Hitler interdit les cours à la maison en 1938 pour des raisons qui sont aisées à percer à jour. Il ne voulait pas laisser naître des domaines qui échappassent au contrôle de l'état. Et alors ? Ce qui a encore pu valoir pour Ulbricht et Honecker, c'est devenu difficile à comprendre encore pour l'Allemagne réunifiée. De quelle liberté a-t-on peur là ? Ne nous leurrons pas : le nombre de politiciens qui aiment prendre la population en main est en augmentation ; la lutte contre l'enseignement religieux le montre, tout comme les débats récurrents sur la censure d'Internet. Et : Il importe encore de savoir ce que les enfants ont appris, mais pas de savoir qui leur ont appris, On devrait laisser les parents en décider. »¹⁷⁸

Le fait que, malgré le monopole de l'État sur l'éducation qui existe encore aujourd'hui, les individus deviennent des personnalités sûres d'elles et engagées socialement ne doit cependant pas occulter le fait que pour beaucoup de gens aujourd'hui, l'école est une véritable torture qui ne peut être

¹⁷⁷ Voir à ce propos : La loi d'obligation scolaire du 6 juillet 1938 (*Gesetz über die Schulpflicht in Deutschen Reich [Loi sur la scolarité obligatoire dans le Reich allemand]* §12. « Scolarité obligatoire. Les enfants et les jeunes qui ne remplissent pas l'obligation de fréquenter l'école primaire et l'école professionnelle sont obligés de fréquenter l'école. La police peut être appelée à intervenir. »

¹⁷⁸ Dieter Lenzen, *Heimunterricht muss erlaubt sein* [l'enseignement à la maison doit être autorisé], dans : Tagesspiegel online, 25.5.2009 – <http://www.tagesspiegel.de/wissen/freie-sicjt-heimunterricht-muss-erlaubt-sein/1520628.html>

surmontée que par maladie ou culture excessive des loisirs. Le fait que l'éducation ne puisse pas être planifiée est notamment démontré par le fait que, malgré ce centralisme éducatif rigide, il reste 6,2 millions d'analphabètes (fonctionnels) en Allemagne. Et ce n'est pas un hasard si la profession d'enseignement se trouve être la profession au taux de *burn-out* le plus élevé. Mais pourquoi les parents envoient-ils leurs enfants dans ces contraintes, qu'ils avaient déjà eux-mêmes éprouvées ? Justement parce qu'ils les ont connues. « Nous devons apprendre à comprendre cette alternance entre société et individu. » écrit le psychothérapeute connu Hans-Joachim Maaz : « L'aliénation de chaque être humain individuel est accomplie au travers de l'éducation et donc par une formation du caractère, une scission du caractère et un blocage du sentiment. Et ce genre d'êtres humains, au caractère déformé, ne peuvent rien faire d'autre que de s'efforcer à trouver une société dans laquelle leur aliénation se voit honorée et appréciée. Ainsi se déforment les relations sociétales et les êtres humains déformés renouvellent sans cesse l'évolution pathologique ainsi faussée d'une société. Celui qui s'adapte finalement aux injonctions qu'une éducation répressive lui fait et en reçoit louanges et reconnaissances, puis plus tard prix et récompenses, ordres divers et fait une carrière politique et professionnelle, celui qui a finalement un succès extérieur et une place dans la société, celui-là n'a plus guère d'intérêts à ce que quelque chose soit changé dans la structure de sa Société. Ainsi l'individu réalisé empêche-t-il une évolution sociétale. Et cela ne réussit bien entendu que lorsque des déformations caractérielles apparaissent en masse, donc justement lors d'une éducation répressive appliquée à chaque individu. »¹⁷⁹ Ce que décrit

¹⁷⁹ Entretien avec le psychothérapeute Hans-Joachim Maaz : *Sind wir alle potentielle Stalinisten ? – Die psychischen Folgen der*

ici Maaz, en référence au système éducatif de la RDA, vaut entre temps de plus en plus pour l'Allemagne unifiée. Aussi longtemps que le système éducatif se trouvera encore sous le Diktat d'assertions abstraites de l'état, l'enseignant souffrira du stress, en tentant de concilier ce qui est au fond inconciliable – et une culture authentique de la confiance ne pourra jamais naître.

C'est pourquoi Rudolf Steiner insistait : «Ce qui doit être important à l'heure actuelle, c'est d'ancrer entièrement l'école dans une vie spirituelle libre. Ce qui doit être enseigné et éduqué, cela doit être emprunté seulement à la connaissance des êtres humains en devenir et à sa prédisposition individuelle. C'est une anthropologie véritable qui doit être la base de l'éducation et de l'enseignement. On ne doit pas se demander : Qu'est-ce qu'a besoin de savoir et de savoir faire l'être humain pour l'ordre social qui existe ; mais au contraire : Qu'est-ce qui est prédisposé en l'être humain et que peut on en développer en lui ? Ensuite il sera possible de pourvoir toujours l'ordre social de plus en plus des forces des générations montantes. Il y aura toujours de la vie dans cet ordre, de ce qu'en font ces êtres humains plus complets à partir d'eux-mêmes ; et non pas de vouloir faire de la génération montante ce que veut en faire l'organisation sociétale existante.»¹⁸⁰

Le perfectionnement d'une anthropologie qui appréhende l'être humain était un domaine de recherche central de Wilhelm von Humboldt. Il était clair pour lui qu'une tel-

DDR-Gesellschaft [Sommes-nous tous des staliniens potentiels ? – Les répercussions psychiques de la Société de la RDA] dans : ICH-Die Psychozeitung, Berlin, 2/1990, p. 9

¹⁸⁰ Rudolf Steiner, *Über die Dreigliederung des sozialen Organismus und zur Zeitlage – Schriften und Aufsätze 1915-1921 [Sur la Dreigliederung de l'organisme social et la situation actuelle - écrits et essais 1915-1921]*, GA 24, Dornach 1982, p. 37

le investigation anthropologique ne pouvait s'épuiser dans des déductions de connaissances scientifiques (des sciences de la nature) générales d'une individualité particulière car : « Pour connaître l'être humain avec précision tel qu'il est, et juger librement vers quoi il pouvait se développer, le sens pratique de l'observation et l'esprit philosophant doivent y être opérants. »¹⁸¹ Or, une telle anthropologie pré-disposée par Humboldt, fut finalement développée par Rudolf Steiner en une anthropologie intégrale (*Menschenkunde*)¹⁸² qui ouvre, au travers d'un passage de conceptualités générales, permettant d'appréhender immédiatement l'individualité dans l'amour, car toutes les vraies connaissances individuelles sont des connaissances essentielles qui ne se révèlent qu'à celui qui aime : « Pourtant pour conduire correctement à l'individuation, en éduquant telle qu'en est capable l'individualité de l'enfant, il est nécessaire pour cela d'avoir une certaine connaissance de l'esprit au regard de ce qui est acquis, ce qui ne peut guère être amené à un cas particulier de manière générale, mais dont sa loi doit d'abord être saisie par une intuition spirituelle immédiate justement dans ce cas particulier. La connaissance de l'esprit évoquée ici ne

¹⁸¹ Wilhelm von Humboldt, *Plan einer vergleichenden Anthropologie*, [Plan d'une anthropologie comparative], dans : *Sämtliche Werke* [Recueil d'œuvres] Stuttgart 1999, vol. 1, p. 155

¹⁸² Rudolf Steiner, *Allgemeine Menschenkunde als Grundlage der Pädagogik* [L'anthropologie générale (et intégrale) comme base de la pédagogie] GA 293 [Intégrale parce qu'elle n'est pas seulement matérialiste : elle intègre les dimensions du corps, de l'âme et de l'esprit de l'être humain complet, ici sur la Terre. C'est aussi un art du connaître l'être humain complet incluant toutes les dimensions du sociétal et de l'historique et même celles dans les temps qui viendront, ou dimensions futures. [Voir aussi la contribution de Lucio Russo : *Anthropologie, commentaires des conférences de Rudolf Steiner publiés en italien et traduits en français qui portent la connaissance de l'œuvre de cette anthropologie intégrale de Rudolf Steiner à la portée de tout un chacun*, ndt]

conduit pas, à l'exemple de la connaissance de la nature, à la représentation active d'idées universelles, en vue de les employer dans des cas particuliers, au contraire elle éduque ici l'être humain individuel à une complexion de l'âme dans un cas particulier, qu'il éprouve en contemplant la qualité de son autonomie.»¹⁸³

L'un des penseurs-précurseurs les plus influents et efficaces de la sphère publique gérée par l'État est le philosophe et sociologue Jürgen Habermas. Il était particulièrement soucieux de relier formellement les processus de communication de la société aux organes de l'État, car c'est la seule façon pour lui d'imaginer une interaction à but réussi et «rationnel». Dans son œuvre précoce, *Strukturwandel der Öffentlichkeit* [*Changement structurel dans la sphère publique*] (1962), il honore encore la qualité de «citoyenneté» de l'époque avant la constitution de l'état social et remarque d'une manière critique: Seule la «dialectique de la socialisation de l'État, qui s'affirme simultanément à mesure que progresse la nationalisation de la société, détruit progressivement la base de la sphère publique civile – la séparation de l'État et de la société».¹⁸⁴ Par l'industrialisation croissante se regroupent d'un côté des pouvoirs, mais l'ouvrier individuel est en même temps isolé – selon Habermas – il se tourne vers l'état: «La concentration du pouvoir dans la sphère privée de la circulation des denrées d'une part, et la sphère publique établie comme un organe d'État avec sa promesse institutionnalisée d'accessibilité générale, d'autre part, ont

¹⁸³ Rudolf Steiner, *Die pädagogische Zielsetzung der Waldorfschule in Stuttgart* [Les objectifs pédagogiques de l'école Waldorf de Stuttgart] Conférences sur l'éducation – Conférences destinées aux enseignants GA 300, Dornach 1975, p. 11

¹⁸⁴ Jürgen Habermas, *Strukturwandel der Öffentlichkeit* [Changement structurel dans la sphère publique], Francfort-sur-le-Main 1990, p. 226

renforcé la tendance des plus faibles économiquement à s'opposer aux supérieurs par le biais d'une opposition par des moyens politiques au marché.»¹⁸⁵ Ce que Habermas ne prend pas en compte, c'est que la politique ne s'intéressait pas du tout à la libre auto-organisation des travailleurs, et que Bismarck a même lutté contre toutes les associations libres et les communautés de solidarité économique afin de lier les travailleurs à l'État par sa « législation sociale ». « Mon idée c'était de gagner à moi la classe ouvrière, ou bien osé-je le dire, la soudoyer, de considérer l'état à l'instar d'une institution sociale, institution sociale qui existe pour eux et qui veut assurer leur bien-être.»¹⁸⁶ Et même si Habermas évoque même le danger d'une « re-féodalisation du public » dans son analyse du changement structurel, dans ses écrits ultérieurs¹⁸⁷, il réduit de plus en plus la sphère publique à une forme de communication légale, qui devrait désormais avoir un effet unificateur dans tous les domaines de la vie. Niklas Luhmann a critiqué cette manière de voir, parce que celle-ci n'a pas pris en compte, selon lui, la diversité des systèmes partiels que Lehmann classifie en trois catégories : systèmes « d'interaction », systèmes « d'organisation » et systèmes « sociétaux »¹⁸⁸.

¹⁸⁵ ebd., p. 229

¹⁸⁶ Otto von Bismarck, *Gesammelte Werke* [Œuvres complètes] (Édition Friedrichsruher) 1924/1935, vol. 9, p. 195–196

¹⁸⁷ Parexemple, Jürgen Habermas : *Faktizität und Geltung. Beiträge zur Diskurstheorie des Rechts und des demokratischen Rechtsstaats* [facticité et validité. Contributions à la théorie du discours sur le droit et à l'État de droit constitutionnel démocratique], Francfort-sur-le-Main, 1992

¹⁸⁸ Niklas Luhmann, *Soziale Systeme. Grundriß einer allgemeinen Theorie* [Systèmes sociaux, esquisse d'une théorie générale], Francfort-sur-le-Main, 1984

La perspective de Habermas devient expressive quand on lit comment il se représente matériellement « piloté » le processus du travail. Certes, l'être humain est aussi enserré dans les lois naturelles et de nombreux inventions technologiques sont reprises d'une certaine manière de l'organisme humain lui-même et ont été transposées sur les machines. Ainsi Habermas constate : « En tout état de cause, le développement technique se conforme au modèle d'interprétation d'après lequel l'espèce humaine aurait projeté les composantes élémentaires du cercle fonctionnel de l'action rationnelle et intentionnelle, initialement ancrées dans l'organisme humain, l'une après l'autre sur le plan technique et se serait elle-même déchargée des fonctions correspondantes. Tout d'abord, se sont les fonctions de la motricité de l'appareil locomoteur (mains et jambes) qui ont été renforcées et substituées, ensuite les fonctions génératrices d'énergie (du corps humain), puis les fonctions de l'appareil sensoriel (yeux, oreilles, peau) et finalement les fonction du centre gouvernant (celui du cerveau). »¹⁸⁹ Mais quiconque s'intéresse à cette sorte d'organisation de l'action « rationnelle » dans une société, doit en fin de compte exclure toutes les approches et motivations libres, simplement « subjectives », et les institutionnaliser dans une « activité étatique qui compense les dysfonctionnements du libre échange ». Une fois que la vie sociale a été centralisée et standardisée de cette manière dans les institutions de l'État, elle peut être orientée vers une standardisation rationnelle plus poussée « dans le système de la sphère publique administrée par les médias de masse »¹⁹⁰ : « La discussion publique, sans restriction et non autoritaire sur la pertinence et l'opportunité des principes et

¹⁸⁹ Jürgen Habermas, *Technik und Wissenschaft als « ideologie »* [Technique et science comme « idéologie »], Berlin 1968, p. 56

¹⁹⁰ ebd., p. 100

normes orientés vers l'action à la lumière des répercussions socioculturelles des sous-systèmes progressant de manière rationnelle et ciblée – une communication de ce type à tous les niveaux des processus politiques et de ceux de formation volontaire politique et de re-politisation [souligné en caractères italiques par T.B.] sont le seul moyen avec lequel une sorte de « rationalisation » est possible.»¹⁹¹ Celui qui ne joue pas le jeu est encore un « homme d'hier » qui n'a pas reconnu qu'il s'agit de faire valoir des revendications dans le cadre de structures-(pré-)juridiques organisées par l'État, car : Ces revendications convergent en une seule : celle de la Rationalité [raison, bon sens et sagesse, tutélaire, ndt],»¹⁹² Et ce qui est raisonnable, cela résulte justement du processus normalisé de communication. La « vie publique », comprise dans ce sens ce n'est donc plus effectivement la sphère libre de l'entente et de la compréhension immédiate d'une individualité à une autre individualité, mais bien au contraire, la soi-disant formation d'opinion rationnellement ciblée, organisée par le pouvoir politique. Toujours est-il que le rival d'Habermas, l'important sociologue Ulrich Beck, décédé en 2015, qui a su montrer – comment libérer consciemment l'éducation-formation et en particulier la question des grandes écoles du corset de la théorie sociétale matérialiste – qu'il n'y avait pas seulement une perspective p r é - r a t i o n n e l l e, mais au contraire aussi p o s t - r a t i o n n e l l e : « Une autre erreur de l'agenda néo-libéral repose dans la revendication d'autonomie des universités en la confondant avec l'autonomie du marché. Ainsi cela signifie que l'opportunité que Humboldt avait déjà envisagée au début du 19^{ème} siècle-

¹⁹¹ ebd., p. 98

¹⁹² Jürgen Habermas, *Vorstudien und Ergänzungen zur Theorie des kommunikativen Handelns* [Études préliminaires et compléments à la théorie de l'action communicationnelle], Berlin 1984, p. 104

le, notoirement d'organiser formation & recherche à la fois loin de l'État et loin de l'économie, est en train de se perdre. La clé de tout cela, à laquelle on ne peut absolument pas renoncer, réside dans l'autofinancement des universités, qui pourraient à leur tour s'appuyer sur diverses sources de financement : frais de scolarité, dotations, réseaux régionaux et mondiaux.»¹⁹³

C'est justement un court circuit fatal qu'une (libre) vie de formation publique fût ainsi assujettie aux intérêts économiques forcés. Une tel prétexte ne prend pas garde que l'étatisation du système éducatif précisément finit pas tomber dans une dépendance des intérêts qui lui sont extérieurs ; par contre, avec le renforcement des initiatives individuelles, une toute nouvelle sorte de vie économique lui ferait face. Car : «La vie spirituelle libérée développera totalement d'elle-même une compréhension sociale ; et à partir de cette compréhension il en résultera des attraits d'une tout autre espèce que ce qui repose comme avantage dans l'espoir attendu de la vie économique.»¹⁹⁴ Le monopole d'État actuel sur l'éducation n'est rien d'autre qu'un vestige de la seconde moitié du 19^{ème} siècle, lorsque l'enthousiasme pour la technologie était également subordonné à la vie sociale.

Il est essentiel d'abandonner certaines habitudes du penser car ensuite pourront être surmontés aussi les aspirations anachroniques d'unification et de centralisation (par exemple, ce qu'on appelle «*l'Abitur central*»). «Tout d'abord, il faudrait supprimer...» dit Dietrich Spitta, «le baccalauréat,

¹⁹³ Ulrich Beck, dans : DIE ZEIT, 11 novembre 2004, n° 47
http://www.zeit.de/2004/47/Essay_Beck_Beck/ (consulté le 18.7.2024). [La revue Sozialimpulse 3-4/2024 a consacré plusieurs articles d'André Bleicher, lui-même directeur d'une université, à cette question actuelle, tous traduits en français, ndt]

¹⁹⁴ Rudolf Steiner, *Die Kernpunkte der sozialen Frage* [Les enjeux fondamentaux de la question sociale], GA 23, Dornach 1976, p. 109

qui n'est d'aucune utilité pour l'éducation et la vie professionnelle ultérieure, ainsi que le système de qualification et de justification qui lui est associé. L'accès aux universités et grandes écoles, totalement comme cela se produit de nos jours, s'ensuit par l'université ou l'école elle-même par un examen d'entrée.»¹⁹⁵ Par plus de liberté et aussi et surtout plus de sens comment, il serait aussi d'apporter d'autres formes d'organisation aux études, comme les cite exemplairement le psycho-immunologue Christian Schubert: «Je commencerais donc le cours par des matières qui introduisent très tôt l'étudiant à une perspective médicale holistique, par exemple la philosophie, la sociologie et la science des systèmes. [...] La question d'un nouveau type de diplôme de médecine ne concerne pas seulement le «quoi», c'est-à-dire quelles matières doivent être enseignées et dans quel ordre, mais aussi le «comment», c'est-à-dire quelle forme de connaissance sera valorisée dans les futures études de médecine. Je suis clairement contre la mémorisation de cours professoraux individuels sans rapport entre eux et donc, au sens le plus vrai du terme, dénués de sens et de signification, comme c'est le cas des études médicales actuelles – surtout à l'heure de l'obsession de l'informatique et de la surcharge d'informations. En retour, j'ai préconisé la promotion de la synthèse de nombreux modules d'enseignement différents et interdépendants dans un corpus de connaissances holistique et écologiquement valable.»¹⁹⁶

¹⁹⁵ Dietrich Spitta, *Menschenbildung und Staat, das Bildungsideal Wilhelm von Humboldts angesichts der Kritik des Humanismus [L'éducation humaine et l'État – L'idéal éducatif de Wilhelm von Humboldt face à la critique de l'humanisme]*, Stuttgart/Berlin 2006, p. 124

¹⁹⁶ Christian Schubert, dans: *Perspektiven für den Wandel [Perspectives pour le changement]*, édité par Anne-Marie Jost & Thomas Brunner, Berlin 2023, pp. 207 et suiv

Un système éducatif ne peut être qualifié de véritablement public que s'il permet le développement d'une variété de formes complémentaires en toute liberté et s'il est capable de surmonter la tendance à l'uniformisation causée par les intérêts économiques ou d'autres idéologies et de les remplacer par un pur intérêt. dans l'être humain individuel particulier. Et cela vaut également pour toutes les branches de la culture, c'est pourquoi le grand homme de théâtre Max Reinhardt (1873-1943), qui dirigea le DEUTSCHE THEATER à Berlin et créa les SALZBURGER FESTSPIELE, souligna dans un discours peu avant son émigration qu'il avait Il a maintenu l'ensemble de son théâtre « à partir de ses propres ressources, sans aucune subvention et donc libre de tout lien politique ou partisan »¹⁹⁷.

¹⁹⁷ Cité à partir de: Christoph Funke, *Max Reinhardt, Köpfe des 20. Jahrhunderts*, [Max Reinhardt, *Les esprits du 19^{ème} siècle*], Berlin 1996, p. 66

Appendice II

Wilhelm von Humboldt et Rudolf Steiner

Fréquemment Humboldt est simplement considéré comme un «libéral» qui, sur la base de sa situation particulière en tant que noble, s'est beaucoup engoué de la liberté, mais au fond, il a fait partie de l'élite et s'est positionné comme un antisocial. Quand on y regarde de plus près, un tel jugement hâtif ne repose que sur une méconnaissance de l'œuvre et de la vie de Humboldt et aussi de l'incapacité de renoncer à ses propres habitudes du penser, pour reconnaître chez lui de réelles et nouvelles amorces. L'un de ceux qui estimèrent les amorces de Humboldt à leur valeurs et qui furent capables de les développer, fut Rudolf Steiner (1861–1925). Comme étudiant déjà, celui-ci fut appelé à introduire les éditions des œuvres de sciences naturelles de Johann Wolfgang Goethe. Ces introductions sont aujourd'hui éditées dans le premier volume de son œuvre vaste qui en renferment plusieurs centaines. La totalité de celle-ci, à partir de la phase philosophique précoce jusqu'à la *Dreigliederung* sociale, laquelle a pris naissance de sa science spirituelle (anthroposophie), Rudolf Steiner la comprenait constamment comme «l'effort pour faire renaître cette vie de l'esprit qui surgit dans la *Mitteleuropa* autour du tournant du 18^{ème} au 19^{ème} siècles. Au fond, la science spirituelle est la renaissance de cette vie de l'esprit sous une forme de vie de l'esprit qui convient à celle que doit apporter l'être humain moderne d'aujourd'hui.»¹⁹⁸

¹⁹⁸ Rudolf Steiner, *Geisteswissenschaft als Erkenntnis der Grundimpulse sozialer Gestaltung*, [Les sciences humaines comme connaissance des impulsions fondamentales de la conception sociale], Ansprache bei der Generalversammlung des Berliner Zweiges

Qu'y avait-il d'essentiel dans ce qu'ont apporté alors Goethe, Schiller, Humboldt et Hölderlin, etc. ? Ce qui était décisif chez eux, c'était qu'ils considéraient le processus des Lumières comme inachevé, c'est-à-dire qu'ils en voulaient pas se soumettre aux contraintes d'un simple rationalisme. Au lieu d'une raison simple et abstraite, il voulait mettre l'individu rempli de vie et l'âme remplie d'esprit. Ainsi Goethe se libéra-t-il d'une manière prométhéenne du corset programmatique chargé de raison et abandonna son jeune protagoniste en lui laissant directement exprimer sa souffrance sans artifice.¹⁹⁹ Schiller projeta une anthropologie qui a comme contenu, les êtres humains se libérant et s'organisant eux-mêmes.²⁰⁰ Et Wilhelm von Humboldt annonça le processus d'émancipation de l'être humain qui se fait jour en soi actuellement comme « le cours de la formation de l'humanité :

« Il existe des périodes entières dans l'histoire, où les masses ne sont que l'esprit grandissant du genre humain qui les emportent. Je veux dire les périodes de la formation du langage et de la naissance des mythes. Les périodes des chants et du philosophème(*) suivent, dont les auteurs sont donnés sous des noms indéterminés et a-historiques. Après ces deux premières périodes, seulement, s'ensuit la formation individuelle authentique où un être humain dé-

[Discours à l'Assemblée Générale de la branche de Berlin], Berlin, 17 septembre 1920, GA 199, Dornach 1967, pp. 273 et suiv

¹⁹⁹ *Die Leiden des jungen Werthers* [Les souffrances du jeune Werther] (1774)

²⁰⁰ *Über die ästhetische Erziehung des Menschen in einer Reihe von Briefen* [Sur l'éducation esthétique de l'homme dans une série de lettres] (1795)

(*) La proposition philosophique. Des traditions religieuses, philosophèmes antiques qui représentent les premiers essais de la sagesse primitive, ndt

terminé crée et agit seul à partir de lui-même. Sur ce lent détachement progressif de l'esprit individuel de celui des masses repose, selon ma conviction, l'exégèse du cours de formation de l'humanité.»²⁰¹

D'une manière apparentée, Rudolf Steiner précisera ce processus d'individualisation humaine comme «la foi sociologique fondamentale» :

«L'humanité aspire ardemment, au début des états culturels à la naissance de liens sociaux ; L'intérêt de l'individu est tout d'abord sacrifié à celui de ces liens sociaux ; l'évolution ultérieure mène à la libération de l'individu de ces intérêts sociaux et au libre déploiement des besoins, forces et vertus de l'individu.»²⁰²

Ce processus d'individualisation commença à ce faire jour à partir du 17^{ème} siècle. Avec l'irruption des sciences naturelles modernes, l'être humain commença à édifier une nouvelle relation avec le monde. L'empirisme tel qu'il fut prédisposé par Francis Bacon, en particulier, fit du monde un objet d'expérimentation matérielle. Le rationalisme, tel qu'il fut déployé par René Descartes (1596-1650), découvrit dans le sujet, la capacité de systématiser

²⁰¹ Wilhelm von Humboldt à Christian Karl Josias Bunsen, 22.11. 1833, dans: *Wilhelm von Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit*, [Humboldt – Sa vie et son œuvre, présentées dans des lettres, des journaux et des documents de son époque], sélectionné et présenté par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 958

²⁰² Rudolf Steiner, *Gesammelte Aufsätze zur Kultur und Zeitgeschichte 1887–1901* [Essais sur la culture et l'histoire contemporaine 1887–1901], dans lesquels: *Freiheit und Gesellschaft*, GA 31, Dornach 1966, pp. 255 et suiv

logiquement les contenus de représentation. Cette «loi de nature» générale, découverte de cette manière, déchaîna aux siècles suivants, dans sa mise en applications, les découvertes techniques fulminantes et avec cela l'industrialisation associée de l'économie. Pourtant, ce qui est possible pour le monde simplement matériel opère en détruisant le monde social, car avec la loi de nature toute générale, l'être humain individuel n'est justement pas pris en compte dans sa complexion particulière et sa situation. C'est pourquoi Rudolf Steiner fait la distinction entre la manière de prendre en compte de la science de la nature procédant de ce qui est universel, et l'élément singulier qui émane de la prise en compte de l'être humain par la science spirituelle :

«C'est quelque chose de tout différent quand on parle d'humanité en général. Dans ce dernier cas, le particulier est conditionné par le général ; Dans l'idée de l'humanité, c'est l'universalité à travers le particulier, [...] C'est l'opposition intérieure entre la nature et l'esprit. La première exige une science qui s'élève du donné immédiat, comme le conditionné, à ce qui peut être saisi dans l'esprit, comme le conditionnant ; ce dernier est celui qui progresse du donné, comme le conditionnant, vers le conditionné. Le fait que le particulier soit en même temps législatif [celui qui donne la loi, ndt] est ce qui caractérise les sciences spirituelles ; que ce rôle incombe à ce qui est universel, les sciences naturelles.»²⁰³

²⁰³ Rudolf Steiner, *Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Goetheschen Weltanschauung*, [Fondements d'une épistémologie de la vision du monde de Goethe] Dornach 1960, GA 2, p. 118

La science sociale peut seulement devenir féconde comme science spirituelle, parce que des êtres humains individuels ne sont justement pas des abstractions statistiques, mais ils ne peuvent être appréhendés que dans leur situation de vie particulière – s'ils ne doivent pas être supprimés en tant qu'individualités. Cela signifie: «Quand les statistiques énumèrent combien d'habitants un pays compte, quels produits il fabrique, quels moyens de les transformer, quels moyens de les transporter, etc., la théorie pure doit montrer que cela seul ne nous donne pas une meilleure connaissance de l'homme et de sa condition actuelle, et qu'il doit donc indiquer le rapport de toutes ces choses comme un moyen vers la véritable fin.»²⁰⁴ Dans les paroles de Rudolf Steiner: «On doit pouvoir faire face à l'idée en se la vivant ; sinon on tombe sous sa servitude»²⁰⁵

C'est ici que se pose le problème fondamental de la formation de l'État moderne, à savoir la question de savoir s'il est possible d'établir correctement le rapport entre la tâche de l'État (qui ne peut résider que dans la législation générale) et la sphère d'individus fondamentalement particuliers. Humboldt était clair à ce propos:

«L'esprit cherche une totalité dans le monde et ne connaît d'autres limites que les siennes ; la volonté trouve sa place dans l'individu, et ne le dépasse jamais»²⁰⁶

²⁰⁴ Wilhelm von Humboldt à Georg Forster, Erfurt, le 1^{er} juin 1792, dans: *Wilhelm von Humboldt – Briefe [Lettres]*, Munich 1952, p. 69

²⁰⁵ Rudolf Steiner: *La philosophie de la liberté – Grandes lignes d'une conception moderne du monde – Résultats d'une observation de la vie de l'âme selon une méthode de science naturelle*, Dornach 1992, (GA 4) p. 269. [Francoise.: ISBN 3-7274-6271-x]

²⁰⁶ Wilhelm von Humboldt, *Über den Geist der Menschheit*, [Sur

D'avoir rendu ce problème fondamental évident, voilà ce qui peut être considéré comme la production essentielle du pionnier que fut Humboldt pour le développement d'une science sociale moderne. Mais cela ne signifie rien d'autre que le traçage clair d'une frontière (c'est la raison pour laquelle Humboldt parle des « limites de l'activité de l'état » dans son essai) entre ma sphère individuelle d'action de celle de l'individualité d'autrui tout juste comme l'a dit son contemporain, le médecin suisse, homme politique et philosophe, Ignaz Paul Vital Troxler (1780-1866) :

« Personne ne peut s'essentialiser ni vivre pour autrui, et tout aussi peu penser et vouloir. »²⁰⁷

Une grande partie des ravages sociaux qui se produisent actuellement dans le monde est due à la dégénérescence de ce tournant de l'histoire culturelle, qui a été atteint depuis longtemps. Cela inclut également toute l'illusion « politique » de faisabilité et la mégalomanie pendant la soi-disant « crise du coronavirus », qui n'était en fait qu'une expression du fait que les responsables restent encore prisonniers des idées du rationalisme féodal du 17^{ème} siècle, lesquels n'ont donc pas fondamentalement fait le pas décisif vers l'ère moderne. Rudolf Steiner reconnu pleinement et clairement en revanche le germe important présent dans l'œuvre de Humboldt :

« Dans l'écrit de Humboldt, *Sur les limites de l'activité de l'état*, vous trouvez de belles amorces au sujet de ce que l'état devrait être véritablement. Mais doit-il être « démo-

l'esprit de l'humanité], dans: *Sämtliche Werke* [Œuvres complètes], Stuttgart 1999, vol. 1, p. 90

²⁰⁷ Ignaz Paul Vital Troxler, *Fragmente*, [Fragments], St. Gallen 1936, p. 344

cratique», alors ne peuvent régner en lui que ce qui a à faire entre tout être humain devenu majeur avec tout autre être humain devenu majeur. Ensuite ce qui constitue la vie spirituelle (et pour cela aussi le système de santé en fait aussi partie, puisqu'une maladie se trouve toujours en relation avec chaque disposition individuelle) doit être sortie de ce qui relève de la vie de l'état proprement dite, et de la vie économique – là où c'est l'expérience économique qui importe qui repose sur le crédit que l'on a et autres – donc, elle non plus ne doit pas se trouver sous la coupe de l'état.»²⁰⁸

Toutefois, ce qu'avait lu von Humboldt déjà présents en amorces à partir des événements de la Révolution française fut seulement décrypté clairement en toute lisibilité par Rudolf Steiner :

« Cette Révolution française, elle apporta déjà en amorces, peut-on dire, ce qui relève des impulsions les plus totalement justifiées de la vie humaine : la fraternité, la liberté et l'égalité. Mais j'ai déjà caractérisé une fois, lors d'une autre occasion, quelle contradiction apparut dans le véritable développement de l'humanité à l'intérieur même de la Révolution française : fraternité, liberté, égalité. Si l'on compte sur l'évolution humaine, à partir de ces trois idéaux que sont la fraternité [et/ou solidarité, ndt], la liberté et l'égalité, on ne peut guère parler sans les placer en rapport avec les trois composantes de la nature humaine. En relation avec la vie corporelle de l'ensemble de l'humanité, l'humanité doit s'élever peu à peu directement à l'époque de l'âme de conscience vers l'élément

²⁰⁸ Rudolf Steiner, *Neugestaltung des sozialen Organismus*, [Refonte de *l'organisme social*], GA 330, Dornach 1983, p. 328

de la fraternité [/solidarité, désormais vue la menace écologique, entre autres menaces, ndt]. [...] Mais on ne peut comprendre correctement cette fraternité que lorsqu'on pense l'appliquer sur la vie commune de tous les jours de corps humain à corps humain, dans l'être physique. Mais si l'on s'élève à la vie de l'âme, alors il peut être question de la liberté. Car on vivra toujours dans l'illusion de croire que la liberté se laisse réaliser d'une quelconque manière dans ce qui relève de la nature corporelle physique ; mais elle se réalisera au contraire dans le relation d'âme à âme. On ne peut absolument pas s'autoriser à concevoir l'être humain à l'instar d'une unité micromac et parler ensuite ingénument de fraternité, liberté et égalité, au contraire on doit absolument savoir que l'être humain est articulé en composantes distinctes : corps vivant (Leib) âme et esprit et aussi : l'être humain ne parvient à la liberté que s'il veut être libre en se libérant en son âme. Et quant à l'égalité, les êtres humains ne peuvent s'y élever qu'en rapport à l'esprit. L'esprit qui spirituellement nous saisit, c'est le même pour chacun de nous. C'est ce à quoi aspire la cinquième époque, l'âme de conscience, qui s'efforce d'atteindre le soi spirituel. Et en relation à cet esprit-là auquel on aspire, les êtres humains sont égaux, exactement comme véritablement le proverbe populaire, qui dit, en relation justement à cette égalité de l'esprit : Dans la mort tous les êtres humains sont égaux.»²⁰⁹

Ce qui est essentiel dans ces développements, c'est que Rudolf Steiner coordonne «l'esprit» avec la vie du droit, «l'âme» par contre à la vie culturelle/spirituelle (culture etc.).

²⁰⁹ Rudolf Steiner, *Geschichtliche Symptomatologie*, [*Symptomatologie historique*] GA185, Dornach 1962, pp. 40 et suiv

Une loi de valeur juridique vaut même pour tous les êtres humains **e x a c t e m e n t** comme $2 + 2 = 4$ est pensable pour tous. Dans la vie de l'esprit (dans la culture, le système de santé, dans l'éducation-formation, les questions religieuses), on ne peut guère dériver d'une loi de validité générale ce que les individu(e)s se représentent, ressentent ou veulent et quelles facultés-capacités ils/elles ont à former, mais au contraire, ce qui importe ici c'est l'attention portée à l'individualité d'âme qui prévaut. On ne peut guère non plus dériver une loi sur ce que les êtres humains ont à apprendre, comme sur la manière dont ils/elles sont traité(e)s au plan de leur santé, etc, car pour toutes les questions individuelles il s'agit de manière primaire de prendre en compte la constitution individuelle tout comme les dispositions afférentes [parce qu'elles viennent d'avant la naissance entre autres, ndt]. Ce qui est particulier à l'individualité ne peut guère non plus être aisément saisi à l'instar d'une loi spirituelle abstraite. C'est pourquoi Steiner explique :

« On peut accéder aux corps ; on peut se mettre d'accord sur l'esprit ; mais l'âme siège au sein de l'individualité de l'être humain de telle manière qu'on accède au plus difficilement à elle. »²¹⁰

Dans la vie spirituelle il ne s'agit justement pas seulement de gagner un discernement « égal », mais au contraire de concevoir effectivement autrui dans son individualité singulière. À partir de cette conception de lois universelles « générales » intelligibles, l'esprit est à distinguer finalement aussi, et cela va de soi, de la contemplation immédiate intuitive d'entités

²¹⁰ Rudolf Steiner, *Gegenwärtiges Geistesleben und Erziehung*, [Vie spirituelle et éducation contemporaines] Ilkley, 7 août 1923, Dornach 1986, GA 307, p. 60

spirituelles. Cette vision intuitive relève nonobstant aussi d'un événement de l'âme individuelle singulière, et non pas une donnée de capacité d'intelligibilité universelle. Il vaut de distinguer entre « esprit abstrait » [abstrait= extrait du contexte, ndt] et « esprit-essence ». C'est pourquoi, il ne s'agit pas non plus (selon Steiner), dans la vie spirituelle de former d'une « unité abstraite », mais plutôt d'intérêts les plus vastes possibles pour l'élément de singularité qui anime la manière de voir d'autrui :

« C'est pourquoi, quiconque veut être un véritable membre de la société doit s'efforcer de faire preuve de tolérance intérieure envers les autres, aux tréfonds de son âme. Comprendre les autres, apprendre à les connaître, même lorsqu'ils pensent et font des choses que vous ne voulez pas penser et faire vous-même, cela devrait être un idéal. »²¹¹

L'égalité a pour tâche d'écarter toutes les inégalités, qui à notre époque naissent du fait que l'état met directement le grappin sur toutes sortes d'intérêts économiques et autres ambitions relevant du pouvoir, des idéologies et à un système déformé de privilèges.

Ainsi Rudolf Steiner, voit dans les trois idéaux de la Révolution française, les trois principes constituant les trois composantes fonctionnelles de la vie sociale :

²¹¹ Rudolf Steiner, *Die Konstitution der Allgemeinen Anthroposophischen Gesellschaft und der Freien Hochschule für Geisteswissenschaft – der Wiederaufbau des Goetheanum, 1924–1925*, [La constitution de la Société anthroposophique générale et de la libre université de science spirituelle - la reconstruction du Goetheanum 1904-1925] Hebdomadaire: DAS GOETHÉNUM / Feuilles aux membres, 24.2.1924, Dornach 1966, GA 260a, p. 53

Vie économique (corps vivant) = **F r a t e r n i t é** /
[solidarité / Ndt]
Entreprises (Associations) / *Contrat*

Vie juridique (Esprit) = **É g a l i t é** /
État de droit (démocratie) / *Loi*

Vie de l'esprit (âme) = **L i b e r t é** /
Individualité (libre liens) / *Conseil*

La «*Dreigliederung*» sociale est donc une déconcentration des attributions de compétences :

L'**État** démocratique n'est donc plus l'instance omnipotente, qui édicte les lois générales, et détermine aussi ce qui est à produire, comment les citoyens doivent être éduqués et formés, or, au contraire l'état n'est encore plus que le gardien des lois qui doivent être égales pour tous. Ici prévaut le principe de la démocratie (élections libres et référendums populaires).

La libre **vie de l'esprit** (formation / culture / médias / religions, etc.) est cédée à la responsabilité des individualités (ou bien pour les enfants, sous la responsabilité de leurs éducateurs / enseignants). Toute initiative culturelle est libre et peut se relier avec d'autres au sien de libres associations. Aucun courant spirituel ne peut revendiquer un quelconque monopole juridiquement fixé.

«Un remède universel pour l'ordonnement des relations sociales existe aussi peu qu'un aliment qui rassasie pour toujours. Mais les êtres humains peuvent entrer dans de telles communautés qui par leur collaboration vi-

vante, oriente l'existence sans cesse en direction du social, or un telle communauté c'est la composante spirituelle de l'organisme sociale qui s'administre elle-même.»²¹²

La **vie économique** fraternelle/sororale n'a pas un gain maximum comme contenu primaire de l'entrepreneur individuel, mais au contraire l'accomplissement des besoins qui sont demandés et identifiés dans des associations. Avec la conception de ces associations Rudolf Steiner développe les «associations» du même genre déjà mises en place par Humboldt sous le terme de *National-Anstalten* (institutions (préparatrices) nationales).

Les associations ne sont donc pas des collectivisations d'entreprises individuelles, mais des organes de perceptions qui se forment spontanément et librement, où se rencontrent producteurs, détaillants et consommateurs pour communiquer des besoins, des stocks des rendements de production, etc.

Les associations ne sont donc pas à confondre avec la formation d'un cartel, car dans le cartel il s'agit d'élargir à son avantage propre, à l'encontre d'autres participants de l'économie, or pour les associations il s'agit directement du contraire : à savoir rechercher l'équilibre concret des intérêts. Le paradoxe du droit antitrust c'est qu'il jugule également toute coopération significative entre les entreprises, ce qui encourage à son tour la formation de grands monopoles, tout en forçant les petites entreprises à une concurrence inégale.

²¹² Rudolf Steiner, *Die Kernpunkte der sozialen Frage*, [Les points essentiels de la question sociale, préface et introduction] Dornach 1996, p. 14

C'est pourquoi Dietrich Spitta écrit : « Les associations de consommateurs doivent toutefois également reconnaître qu'il leur incombe en outre de collaborer avec les associations représentant les entreprises de services, de production et de commerce. L'interdiction des cartels en vigueur en Allemagne et dans l'Union européenne n'empêche nullement la coopération associative, car elle ne vise que les accords horizontaux au niveau économique où la poursuite d'intérêts unilatéraux au détriment des autres acteurs du marché est possible. Par contre, dans une coopération associative verticale avec des acteurs du marché, relevant d'autres niveaux économiques, des conflits d'intérêts apparaissent, de sorte qu'il n'est pas possible d'imposer des intérêts unilatéraux. »²¹³ Par les associations, les unilatéralités, aussi bien que le libéralisme économique tout comme l'économie planifiée, sont surmontés. Le libéralisme économique insiste sur les intérêts propres à l'entrepreneur, parce qu'il tient pour impossible (comme on peut le comprendre) une conduite reposant sur la représentation de la vie économique reposant sur la base d'une complexité des événements du marché, et au lieu de cela il croit à « l'auto-régulation » des marchés [par la main « invisible » des marchés, ndt] par l'offre et la demande. Les partisans d'une économie planifiée croient par contre, qu'au travers des valeurs statistiques, une production et une distribution les meilleures possibles peuvent être déterminées et organisées, ce qui doit mener en définitive à l'extinction de toute initiative individuelle responsable. Au moyen des associations, par contre, un « sens du bien commun » est

²¹³ Dietrich Spitta, *Kooperation statt Konkurrenzkampf, Die Selbstverwaltung des Wirtschaftslebens als Antwort auf die Weltwirtschaftskrise*, [Coopération plutôt que compétition. L'autogestion de la vie économique comme réponse à la crise économique mondiale] dans DIE DREI, 3/2009, pp. 35 et suiv. [Non traduit à ma connaissance, ndt]

sollicité – sans perdre de vue ni étouffer l'individualité. L'association élargit beaucoup plus des fondations de jugement chez l'individu, par lesquelles il complète sa vision par les visions de ceux qui l'entourent. Vu avec sobriété, il ne peut en être autrement.

Il est décisif que les associations ne soient pas comprises comme des organes centraux de direction (dans l'esprit de la planification économique). Or, c'est justement une méprise fortement répandue que l'association doive en arriver à des « jugements collectifs » quelconques d'une manière ou d'une autre. Jugements et décisions économiques ne peuvent être établis et pris que par des individus. L'association est donc un organe de perception, qui fournit par un rassemblement transparent des diverses données, les attentes et besoins de production, du commerce et de la consommation de l'individu une « fondation de jugement » élargie, afin de mieux orienter son action sur l'ensemble et pouvoir configurer des équilibres sociaux. Des contrats ne sont pas collectifs mais établis entre des individus (ou groupes d'individus). L'association est donc un organe, dans lequel l'être humain apprend à regarder bien au-delà du rayon étroit de sa sphère égoïste (et de ses considérations abstraites), et à engager ses capacités toujours plus pour un besoin réellement existant. « En se trouvant plongé dans une vie associative », dit Rudolf Steiner, « les êtres humains peuvent avoir ce discernement indispensable ; du fait que des intérêts doivent s'équilibrer contractuellement les biens et services circuleront selon leurs valeurs correspondantes ». ²¹⁴

²¹⁴ Rudolf Steiner, *Die Kernpunkte der sozialen Frage*, [Les enjeux fondamentaux de la question sociale], GA 23, Dornach 1976, pp. 16 et suiv

Et il insiste :

«Je désigne cela comme une action associative, parce qu'on doit y percevoir l'individualité humaine dans l'action associative, c'est-à-dire dans la réunion des forces de l'un avec les forces de l'autre, l'individualité demeure existante. Dans les coalitions, dans les sociétés associatives, l'individualité décline.»²¹⁵

Il s'agit en particulier des cinq points suivants :

- **Transparence / inventaire** : les entrepreneurs accomplissent un inventaire et apportent leurs données sur les valeurs de leurs actifs, écoles, volumes des ventes, etc, dans l'association
- **Détermination des besoins** : Ce n'est pas l'offre qui doit déterminer la consommation, mais plutôt le besoin réel qui détermine la production.

consommation – commerce – production en discussion
- **Prix** : Détermination des relations de valeur concrètes des biens entre eux.
- **Accords** : Contrats individuels fondés sur un jugement commun. Compensations de production mutuelles.

²¹⁵ Rudolf Steiner, *Die Kardinalfrage des Wirtschaftslebens*, [La question cardinale de la vie économique] Kristiania [depuis 1925: «Oslo», ndt] 30 novembre 1921, dans: Rudolf Steiner: *Die Wirklichkeit der höheren Welten, Eine Einführung in sein Werk* [La réalité des mondes supérieurs, une introduction à leur œuvre], Zurich 1974, p. 365

- **Régulation de la dévaluation monétaire** dans le sens d'une gestion concrète des cycles monétaires :

1. Argent d'achat devient,
2. Argent de prêt puis,
3. Argent de don

«Mais de la même façon que ce que la nature a produit s'épuise, de même le travail organisé par le capital s'épuise, de même le capital doit simplement s'épuiser, et être correctement épuisé, dans son cours ultérieur. [...] Or, cela ne peut se faire que si l'ensemble du processus économique est correctement organisé du début à la fin, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il revienne à la nature, de sorte qu'il y existe une sorte d'autorégulateur, comme dans l'organisme humain.»²¹⁶

Rudolf Steiner impulse donc une culture économique toute nouvelle, qui exige effectivement une tout autre attitude intérieure que celle actuelle, à savoir celle de la doctrine du profit maximum enseignée dans les universités et grandes écoles économiques. Ce que cela signifie concrètement est exprimé, par exemple, par un texte que Rudolf Steiner a écrit en réponse à une demande de création d'une institution de type bancaire :

«Ce qui distingue cette opération des opérations bancaires ordinaires, c'est qu'elle ne sert pas uniquement à des fins financières, mais également à des opérations réelles soutenues par la finance. Il sera donc important avant tout que les prêts, etc. ne soient pas accordés de

²¹⁶ Rudolf Steiner, *Nationalökonomischer Kurs*, [Cours d'économie politique] GA 340, Dornach 1979, pp. 76 et suiv

la manière dont ils sont accordés dans le cadre d'une banque ordinaire, mais selon les points de vue objectifs qui entrent en considération pour une opération à entreprendre. Le banquier doit donc avoir moins le caractère d'un prêteur que celui d'un homme d'affaires qui connaît le dossier et qui peut, avec bon sens, évaluer l'importance d'une opération à financer et, avec le sens des réalités, prendre les dispositions nécessaires à son exécution.

L'accent sera mis principalement sur le financement d'entreprises qui visent à placer la vie économique sur une base associative saine et à façonner la vie intellectuelle de telle manière que les talents légitimes soient placés dans une position où leurs talents peuvent s'exprimer de manière socialement fructueuse. Ce qui est particulièrement important, c'est que, par exemple, les entreprises actuellement rentables soient concentrées afin de les utiliser pour soutenir d'autres entreprises qui ne pourront porter des fruits économiques qu'à une date ultérieure et, surtout, grâce à la semence spirituelle qui doit être semée en elles maintenant et qui ne pourra grandir qu'après un certain temps.»²¹⁷

C'est effectivement une nouvelle culture sociale qui est ici prédisposée. Ce qui est nouveau avant tout c'est que l'individualité n'y est pas seulement pensée dans son souci d'elle-même, mais plus encore dans sa capacité socialement créatrice – si la confiance lui est apportée et si des facultés nouvelles sont effectivement formées.

²¹⁷ Rudolf Steiner, *Leitgedanken für eine zu gründende Unternehmung* [Principe directeur pour la création d'une entreprise] (1920), dans: *Über die Dreigliederung des sozialen Organismus und zur Zeitlage – Schriften und Aufsätze* [Sur la structure triple de l'organisme social et la situation actuelle – Écrits et essais] 1915-1921, GA 24, Dornach 1982, pp. 460 et suiv

«Voilà, mes chers amis, ce qu'il faut envisager comme le premier pas dans la vie économique: il faut d'abord se tourner vers les associations – de même que dans le domaine spirituel, l'essentiel est que les gens comprennent ce que signifie devenir indépendant dans le domaine spirituel. Et si ces deux domaines comprennent désormais comment se positionner sur le terrain qui doit être reconnu comme le leur, par leur nature même, alors il restera finalement le domaine politico-juridique. Cela étant, celui-ci se trouvera, car la première chose qui compte, c'est que ces deux ailes soient bien formées: la vie spirituelle et la vie économique. Le domaine de la vie politico-juridique se trouvera une fois l'ordre créé sur ces deux ailes. Voilà ce qu'il faut dire de la vie politique et juridique dans la perspective de la triple articulation fonctionnelle de l'organisme social.»²¹⁸

Ces quelques indications peuvent éventuellement suffire pour illustrer de quelle manière Rudolf Steiner a repris des germes prédisposés dans l'œuvre de Wilhelm von Humboldt qu'il a ensuite profondément développés. Ce ne sont là que des indications. Il est devenu ainsi évident, peut-être, que Rudolf Steiner – ainsi que Wilhelm von Humboldt d'ailleurs – n'était guère un révolutionnaire voulant s'emparer du pouvoir de l'état, mais il emprunta un très long chemin, en calculant sur la lente évolution humaine. En ce sens, à la fin de cette brève introduction à la Dreigliederung

²¹⁸ Rudolf Steiner, *Soziale Ideen – soziale Wirklichkeit – soziale Praxis*, [Idées sociales – Réalité sociale – Pratique sociale], vol. II, Schweizer Bund für Dreigliederung, Zweiter Seminarabend vom 7. Oktober 1920 [Fédération suisse de la Triarticulation fonctionnelle de l'organisme social [Dreigliederung, dont une traduction française n'est guère totalement satisfaisante ! Ndt], Deuxième séminaire, soignée du 7 octobre 1920], Dornach 1999, pp. 168 et suiv

de l'organisme social, il convient d'ajouter une citation de l'autobiographie de l'industriel Hanns Voith, qui a promu la culture et l'éducation de nombreuses manières (et qui avait personnellement rencontré Rudolf Steiner dans sa jeunesse), une citation qui, dans un certain sens, pourrait également s'appliquer à Wilhelm von Humboldt lui-même :

«Il existe un critère et une preuve de la justesse et de l'authenticité d'un chemin spirituel et de l'application de ses fruits à la vie personnelle et sociale : il produira des effets bénéfiques. L'œuvre de Rudolf Steiner a eu un effet bénéfique et, je l'espère, fera ses preuves de manière inattendue à l'avenir.»²¹⁹

²¹⁹ Hanns Voith, *Im Gang der Zeiten – Erinnerungen* [Au fil du temps – Souvenirs], Tübingen 1960. p. 202

Appendice III

Des droits de l'être humain sont des droits individuels

L'importance de la nette séparation entre la sphère étatique et celle de la culture qu'a réclamée Wilhelm von Humboldt, devient évidente en particulier en relation avec ce qu'on appelle « l'auto-détermination des peuples ». Peu de qualité conceptuelle n'a fondé autant de confusion et de mésintelligence après la première Guerre mondiale que cette « auto-détermination des peuples » que proclama le président américain de l'époque, Woodrow Wilson, dans son programme en 14 points, en vue d'un nouvel ordre pacifique. Hannah Arendt démontra qu'avec ce « droit d'autodétermination », de nombreux réfugiés privés de leur pays natal furent carrément précipités dans l'absence de droit, par cette « imbrication paradoxale des droits de l'homme avec la souveraineté populaire réalisée dans l'État-nation »²²⁰ qui ne prend guère en compte l'individu.

La raison pour laquelle la « souveraineté wilsonienne du peuple » n'a pas la capacité de concevoir l'être humain individuel, le juriste Ted van Baarda l'a clairement dégagée dans son ouvrage : *L'illusion du siècle* dont la préface de Rupert Neudeck mérite d'être prise en compte : « La manière de voir matérialiste de Wilson et d'autres est reliée à une anthropologie, qui ne veut percevoir que l'extérieur de l'être

²²⁰ Hannah Arendt, *Der Niedergang des Nationalstaates und das Ende der Menschenrechte*, [Le déclin de l'État-nation et la fin des droits de l'homme], dans Hannah Arendt: *Element und Urprünge totaler Herrschaft. Antisemitismus, imperialismus, totale Herrschaft* [Éléments et origines du totalitarisme. antisémitisme, impérialisme, totalitarisme], Munich 2001, p. 605

humain et renie son côté intérieur, c'est-à-dire la vie de son d'âme. Le droit d'auto-détermination des peuples, y compris le nationalisme qui s'en est développé, renforce cette manière de voir. Parce que le concept de «peuple» est à proprement parler d'ordre culturel et non pas politique, le droit d'auto-détermination, tel que le comprit Wilson, entrave dès lors la différenciation culturelle.»²²¹

Dans ce sens, un état-de - d r o i t moderne ne peut donc plus être n a t i o n a l, car cela veut dire qu'un groupe populaire est sur-ordonné sur d'autres groupes de peuple par un privilège, l'individualité elle-même continuant d'être patronnée par cet État. Le fait que cette clarification n'ait guère été obtenue jusqu'à présent n'est pas seulement évident dans la discrimination contre les Kurdes en Turquie ou dans le conflit israélo-palestinien, qui couve depuis des décennies et qui dégénère actuellement en guerre ; mais le problème fondamental apparaît également dans les soi-disant «démocraties occidentales libérales» comme la République fédérale d'Allemagne, car on ne peut guère parler de véritable émancipation que lorsque l'État ne prescrit plus du tout le contenu de l'éducation et de la culture, mais se limite à l'octroi purement juridique de droits fondamentaux et protège ces droits fondamentaux, qui ne doivent jamais être des «droits de groupe» car ils ne peuvent être que les droits de tous les êtres humains, se fondant sur le principe d'égalité. Les peurs, qui sont dans les arguments fréquemment avancés à l'encontre d'une telle auto-détermination dans le cul-

²²¹ Ted van Baarda, in: *Die Jahrhundertillusion, Wilsons Selbstbestimmungsrecht der Völker, Steiners Kritik und die Frage der nationalen Minderheiten*, [L'illusion du siècle, le droit à l'autodétermination des peuples de Wilson, la critique de Steiner et la question des minorités nationales]. Avec une préface de Rupert Neudeck, édité par Jens Heisterkamp, Francfort-sur-le-Main 2002, p. 43

turel, ne tiennent pas compte que des expériences de tutelle promeuvent le refuge dans ce qui relève du coutumier et prétendument propre et font naître directement de ce fait des fondamentalismes en empêchant une orientation purement humaine, à l'encontre de laquelle une considération dépourvue de préjugés révèle qu'une authentique capacité relationnelle ne peut naître que d'une expérience réellement vécue comme telle, de laquelle peut surgir une confiance en soi. Cette liberté culturelle signifie en fin de compte aussi, comme le dit Ramon Brüll, «que les soi-disant minorités doivent pouvoir créer des écoles sur une base d'égalité, qui répondent à tous égards aux besoins du groupe de personnes concerné.»²²². Il est clair que dans le même temps, les subventions publiques sans cesse croissantes à l'éducation et à la culture – notamment en Allemagne (aucun pays au monde ne compte plus de théâtres subventionnés par l'État que l'Allemagne, par exemple) – doivent être démantelées, car elles constituent le véritable instrument de la culture des prérogatives et du contrôle de l'État.

Non pas parce qu'une personne appartient à tel ou tel «peuple», mais parce que chaque personne – en tant qu'individu – est un sujet des droits de l'homme, l'individu a le droit de façonner sa vie de manière indépendante. C'est pourquoi Rudolf Steiner a vivement critiqué le postulat wilsonien et l'a clairement critiqué :

«La libération des peuples est possible. Mais elle ne peut être que le r é s u l t a t , non pas la b a s e de la libération de l'être humain. Si les êtres humains sont libérés, alors les peuples le seront aussi par eux.»²²³

²²² ebd., pp. 198 et suiv

²²³ Rudolf Steiner, 2. Memorandum, in: *Über die Dreigliederung des sozialen Organismus und zur Zeitlage, Schriften und Aufsätze*

La correction fondamentale du « droit d'auto-détermination des peuples » dans l'auto-détermination de l'individualité humaine, comme telle comme elle fut formulée par Rudolf Steiner est encore à peine connue, mais il existe cependant au moins l'exemple historique suivant d'un lien direct, qui ré-acquiert actuellement une pertinence particulière : Hugo Schmuël Bergman (1883-1975), camarade de classe et ami de Franz Kafka à Prague, plus tard, futur président de la toute nouvelle Université de Jérusalem, avait rencontré personnellement Rudolf Steiner à plusieurs reprises et avait été tellement impressionné par sa personnalité qu'en 1961, à l'occasion du 100^{ème} anniversaire de la naissance de celui-ci, il lui avait consacré toute une série de conférences à l'Université de Jérusalem. Inspiré par Rudolf Steiner, il a lancé (avec entre autre, Martin Buber et Gershom Scholem) l'initiative BRIT SHALOM (Ligue pour la paix) en Palestine entre 1925 et 1933 (bien avant la fondation de l'État d'Israël, en 1948), qui visait, à parvenir à une coexistence égale et pacifique entre Juifs et Arabes dans un seul pays. Cependant, Brist Shalom n'a pas eu suffisamment d'influence sur le développement ultérieur d'Israël pour pouvoir contribuer à en façonner un développement réel.

ze 1915–1921 [Sur la structure fonctionnelle tri-articulée de l'organisme social et la situation actuelle, écrits et essais 1915–1921], GA 24, Dornach 1982, p. 269

Appendice IV

Le néolibéralisme

« Les néolibéraux réfutent une « Société »
comme solution et érige au lieu de celle-ci
de nouvelles formes d'autorité »

Philip Mirowski²²⁴

Le néolibéralisme est un courant hétérogène dans la science économique dont les partisans défendent un marché libéral et divers degrés d'éléments compensateurs d'interventions étatiques. Parmi les auteurs (et courants identifiés) connus, on compte entre autres: Friedrich von Hayek (école autrichienne), Milton Friedman (Chicago School of Economics), Walter Eucken (ordolibéralisme), Alfred Müller-Armack (économie sociale de marché).

Comme heure de naissance du néolibéralisme, on peut considérer le COLLOQUE WALTER LIPPMANN, organisé à Paris par Walter Lippman, du 26 au 30 août 1938, lequel rassemblait déjà de nombreux protagonistes ultérieurs du néolibéralisme. Ceux qui ouvrirent la voie au grand pouvoir d'action du marché de l'idéologie néolibérale, se réunirent en outre au Mont Pèlerin, à proximité du lac Léman. En 1947, Friedrich von Hayek y avait invité pour la première fois des scientifiques de l'économie et des philosophes, pour discuter du libéralisme économique. Aux congrès qui s'ensuivirent au moins une fois par an de la SOCIÉTÉ DU

²²⁴ Philip Mirowski, *Untote leben länger – Warum der Neoliberalismus nach der Krise noch stärker ist*, [Les morts-vivants vivent plus longtemps: pourquoi le néolibéralisme est encore plus fort après la crise], Berlin 2015, p. 60

MONT PÈLERIN (SMP) nouvellement fondée, prirent part des personnalités renommées : Maurice Allais, Walter Eucken, Milton Friedman, Friedrich August von Hayek, Frank Knight, Fritz Machlup, Ludwig von Mises, Karl Popper, Wilhelm Röpke, George Stigler, Alexander Rüstow, Alfred Müller Armack, entre autres.

En partant de la SMP, d'innombrables chaires d'économie furent implantées dans le monde entier et avec cela, la direction néolibérale de l'économie devint progressivement une orientation massive et puissante de la science économique. Huit membres de la SOCIÉTÉ DU MONT PÈLERIN ont désormais reçu le prix Alfred Nobel en sciences économiques, parrainé par la RIKSBANK SUÉDOISE : Friedrich von Hayek (1974), Milton Friedman (1976), George Stigler (1982), Ronald Coase (1991), Gary Becker (1992) et Vernon Smith (2002).

Jusqu'à présent nombre d'absences de clarté et de malentendus subsistent au sujet de l'idéologie néolibérale, par surcroît il ne s'agit pas d'une doctrine unitaire. La différence sérieuse avec le libéralisme classique y est fréquemment négligée. Le néolibéralisme partit de la question de savoir comment le libéralisme classique pouvait être « réformé » pour maintenir en vie le « principe du marché libre » (« l'autorégulation », entre l'offre et la demande, par la « main invisible d'Adam Smith »), tout en « amortissant en même temps les chocs », (*) à savoir, les récusations sociales que le libéralisme apporte avec lui, qui s'étaient déchargées déjà alors dans la première Guerre mondiale et dans la crise économique mondiale de 1929. En considération des mouve-

(*) *Ab-federn*, à savoir : 1-1 plumer « un volatile », ici la société civile [ndt] ; 2. Garnir de ressorts (afin « d'amortir les chocs » p.ex. : suspension Citroën®) et II -v.t. (haben) perdre ses plumes, muer (tj) ; un « volatile » [Dict ; Bertaux-Lepointe deux agrégés d'allemand chez Hachette 1941, édité donc en « pleine occupation » de Paris, Ndt]

ments totalitaires qui montèrent à leur suite [en réponse aux récusations sociales, ndt] (Hitler, Mussolini, Franco, etc.), on tenta selon des possibilités, de compléter le libéralisme simple au moyen de composantes sociales. C'est pourquoi il fut projeté alors – particulièrement dans le concept « d'économie sociale de marché » – de faire vivre la construction duelle d'une société dotée « d'un marché libre » et d'un « état social » compensateur. (En tout cas, Ludwig Mises, adopta quant à lui une position nettement à part, étant donné qu'il reconnut lucidement les dangers d'un tel « état social paternaliste » dans toute cette affaire / T.B.) Qu'avec cela le problème véritable n'est pas encore surmonté – notoirement la conception que l'égoïsme, à savoir, la « force motrice » du marché dût opérer d'une manière nécessaire – le néolibéralisme n'était donc pas clair avec lui-même, car il ne pouvait se représenter, comme solution quelconque, qu'une planification économique de l'état, qu'il refusait fondamentalement toutefois, car celle-ci ôtait la liberté d'entreprendre. C'est pourquoi le néolibéralisme a soutenu le principe d'airain de la propriété des moyens de production et des biens-fonds.

Qu'il existât foncièrement une autre possibilité pour s'en tirer, Rudolf Steiner l'a exprimée en toute clarté par contre : « Quand quelqu'un entre dans une entreprise, une partie de la propriété lui est octroyée, c'est égal qu'il soit ouvrier ou patron. La propriété a en tant que telle une valeur morale. On ne peut tirer un revenu que de ce que produisent les moyens de production, uniquement de la performance. (...) Je ne veux pas lutter contre la liberté de circulation. Ce que je veux dire ici n'a rien à voir avec cela, mais seulement avec le fait que chaque personne a un intérêt dans les moyens de production sur et avec lesquels elle travaille. Du fait qu'elle entre dans la fabrique, vous faites d'elle un être humain qui participe également à son entreprise, comme un fermier dans sa ferme. [...] Dans les opérations commerciales et in-

dustrielles, si quelqu'un quitte l'entreprise, il perd ses droits de propriété. Ceux-ci sont attachés au site. [...] Aujourd'hui, l'entrepreneur vend toute son entreprise et toute son usine et avec elle tous ses ouvriers. Or si tout le monde est copropriétaire, cela ne peut plus arriver.»²²⁵ C'est pourquoi Rudolf Steiner insistait pour que le conseil de surveillance dût être composé de gens qui sont eux-mêmes actifs dans l'entreprise : «Il ne peut jamais y avoir là-dedans des gens qui se comportent comme des bourdons.»²²⁶ Une science sociale qui reste saine et concrète en vient nécessairement au concept de propriété d'usage (ou de responsabilité d'usage), puisque sinon – comme cela est usuel dans notre présent – la vie économique est constamment affectée par des privilèges dévastateurs et des exigences extérieures. Étant donné que la part dans l'entreprise ne peut plus être considérée comme une propriété privée, la gestion des moyens de production disponibles ainsi que les relations avec toutes les autres entreprises deviennent plus objectives. Dans le dialogue associatif entre producteurs, commerçants et consommateurs, un équilibre économique et une mise à disposition des moyens de production au service de la satisfaction des besoins respectifs deviennent possibles.

²²⁵ Rudolf Steiner, *Sozialwissenschaftliche Texte, [Textes de sciences sociales]* édités par Roman Boos, premier numéro, janvier 1919, pp. 30 et suiv

²²⁶ ebd., p. 31

[Il faut savoir ici que dans une ruche d'abeille, les mâles, qui n'existent qu'au printemps et quelques semaines en été, sont incapables de butiner, par exemple, et sont donc maintenus en vie par des ouvrières qui les nourrissent. Il va de soit que la métaphore de Rudolf Steiner concernant le conseil d'entreprise n'en est que plus puissante. Surtout qu'à partir d'un certain moment à l'été, les ouvrières «sachant» qu'ils sont devenus inutiles, les laissent simplement mourir de faim, avis aux patrons néolibéraux, ndt]

En maintenant la propriété privée des moyens de production et des biens-fonds, le néolibéralisme façonne ainsi une conception mal comprise de la liberté qui rend plus difficiles les initiatives entrepreneuriales libres servant les besoins sociaux, car il confond propriété et capacité. Les fissures sociales causées par cette « construction » impropre doivent être réparées par un État-providence, qui conduit progressivement à ce que les domaines réels de liberté dans la société (éducation, science et culture) soient de plus en plus standardisés par les mécanismes généralisateurs de l'État (tandis que la sphère culturelle se mute de plus en plus en une culture pseudo-libre des loisirs et des divertissements). De plus, la classe politique (avec toutes les institutions qui lui sont associées) chargée de gérer l'éducation, la culture et les affaires sociales, tend à se détacher de plus en plus de la vie sociale réelle et à élever la préservation de sa propre propriété au rang de fin en soi.

Cela montre comment le néolibéralisme conduit à une liaison désastreuse entre le marché financier et la classe politique, car l'économie tirée par le capital privé est en même temps le terreau social et financier de l'expansion de l'État-providence. Lorsque la croissance économique stagne, le système social néolibéral a besoin de crises pour que l'économie réelle puisse à nouveau être stimulée (par le marché financier ou par des investissements publics). Qui-conque comprend cela comprend également pourquoi la soi-disant « crise du coronavirus » n'était rien d'autre que la révélation de soi du système actuel.

Postface

« Ce n'est pas un réel système démocratique, c'est un système de corruption, c'est simplement un système légal de corruption. C'est pourquoi nous voulons repenser le système politique : il appartient en fin de compte au secteur financier. »²²⁷

David Graeber

C'est rare, mais toujours est-il que cela arrive encore à l'occasion dans les médias du « système », où l'on ne tourne pas autour du pot, mais où l'on parle vraiment franchement. Un tel moment se produisit, quelques années après la grande crise (2007/2008), alors que l'anthropologue et sociologue, David Graeber (1961-2020), était invité à une émission de la ZDF(*), chez Maybrit Illner, où il prononça la phrase ci-dessus. Et Graeber de poursuivre en outre : « Je crois que nous devons vraiment repenser une fois encore le système financier [...] et ensuite il faut repenser tout le système de notre façon de vivre, la façon dont nous organisons notre monde, et créer une société plus démocratique. Cela veut dire qu'on se rende compte qu'il n'y a pas vraiment besoin de rembourser les dettes, les grands joueurs ne remboursent pas leurs dettes, ces sommes énormes – que vous ne pouvez même pas imaginer – ne sont pas remboursées. C'est une décision consciente. Pourquoi ne pas faire un effaçage dès le début, puisque vous laissez partir les gros joueurs de toute

²²⁷ David Graeber, dans l'émission de la ZDF avec Maybrit Illner – 24.5.2012, www.youtube.com/watch?v=afdTedx6EB4

(*) ZDF (abréviation de *Zweites Deutsches Fernsehen*; orthographe stylisée : ZDF) est le programme principal de la société de radiodiffusion du même nom et le deuxième programme de télévision publique nationale en Allemagne. ZDF diffuse depuis 1963. (wiki, ndt)

façon ? »²²⁸ Et à la question de Maybrit Illner de savoir si l'on pouvait simplement « souffler » sur cette montagne de dettes sans remettre ainsi en cause des institutions politiques centrales, Graeber répondit : « Il faut que ce soit possible, car la situation actuelle ne peut pas continuer comme elle est, et il n'y a que deux solutions : soit on efface tout, soit on laisse l'inflation s'installer, car il n'y a alors plus aucune possibilité de croissance, puisque l'inflation recule. »²²⁹

Comme attendu, cette « réduction de la dette » n'a pas été réalisée et on peut aussi se demander si une telle réduction aurait changé quelque chose, car les principes du monde économique moderne n'auraient pas été abandonnés. Ainsi, depuis 2008, la bulle financière et les montagnes de dettes privées et surtout publiques qui l'accompagnent ont augmenté de manière exorbitante. La seule raison pour laquelle il n'y a pas eu de *krach* c'est que la masse monétaire s'est à nouveau élargie et que les systèmes sociaux ont été de plus en plus dé-démocratisés et re-féodalisés, c'est-à-dire que la plupart des gens ont été progressivement privés de leurs droits et intégrés dans des structures économiques planifiées.

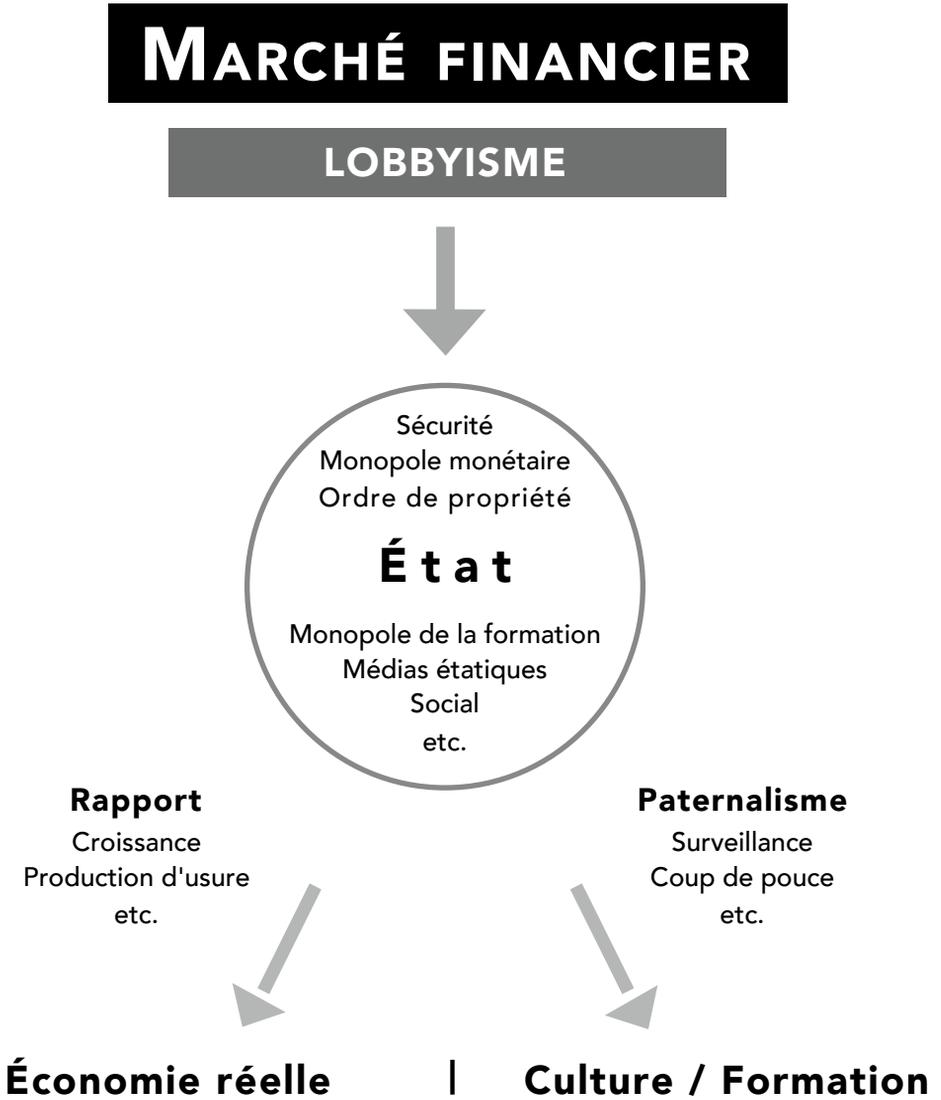
On se plaint fréquemment que cette évolution est le résultat d'une « dérégulation néolibérale » à la rencontre de laquelle on ne pourrait aller que lorsque le chemin vers « l'économie sociale de marché » sera redécouvert. Toutefois cette façon de voir repose sur une simple illusion et mystification, car la tendance qui se dessine vers une société totalement gouvernée n'est rien d'autre que la conséquence du système schizophrène de la soi-disant « économie sociale de marché » elle-même. C'est la qualité de tête de Janus implantée dans une société qui pense, d'un côté, devoir débrayer

²²⁸ ebd.

²²⁹ ebd.

L'ordre pyramidal

La reféodalisation de la société de haut en bas



er librement de l'égoïsme comme «force motrice de la vie économique», et de l'autre, déléguer la responsabilité sociale de manière abstraite à «l'état social». C'est une société qui s'est elle-même défaite d'une instance responsable.

Bien sûr, il existe des entrepreneurs mégalomanes et sans scrupules, ainsi que des politiciens corrompus et complaisants ou autres laquais du système, qui abusent des fausses évolutions de la société à leur propre profit ou pour leurs escapades idéologiques. Le système financier actuel est certainement une construction inappropriée en soi, car la manière dont l'argent est créé lui a fait perdre tout lien réel avec l'économie réelle. Mais ce n'est là qu'un aspect de la grande misère, car toute cette situation bancaire est avant tout une expression du fait que les hommes se sont aliénés de la réalité (sociale) par l'abstraction et l'égoïsme. «Le bourgeois ou la bourgeoise», dit Erich Fromm, «se représente un système clos sur soi et autour d'iel, dans lequel le prochain, comme toutes choses, est aliéné et n'est qu'un moyen de satisfaire des besoins. Pour la première fois dans l'histoire, la société bourgeoise a développé un être humain qui a brisé les liens du sang et de la communauté et s'est établi comme une individualité. Mais en même temps, elle a fait de l'être humain un être séparé des autres et en opposition fondamentale avec ses semblables. Nous ne pouvons pas approfondir ici dans quelle mesure cet être humain isolé et sans relations est le produit de la pratique de vie du mode de production bourgeois et de la structure sociale qu'il a édifiée sur lui. Dans ce contexte-ci, il nous importe seulement de montrer que le caractère narcissique fondamental de l'être humain, que Freud considère comme une caractéristique naturelle de celui-ci, est en réalité une caractéristique historiquement conditionnée aussi de la mentalité bourgeoise.»²³⁰

²³⁰ Erich Fromm, *Gesellschaft und Seele*, München 1996, p. 44. [Voir aussi de Erich Fromm: *Die Furcht vor der Freiheit* [La crainte de la

Il est tout à fait conforme à cette vision qu'une grande partie de l'argent qui «erre» sur le marché financier en quête d'investissements – mais qui a en fin de compte un impact sur la société sous la forme d'une «pression d'aliénation» potenti-
alisée – est constituée de «dépôts d'assurance» privés de gens ordinaires, car l'isolement est si grand qu'aucune communauté ne s'est formée sur la base d'une mutualité immédiate qui pourrait venir en aide en cas d'urgence. La création d'un nouveau système d'assurance autogéré peut constituer un élément constitutif du renouveau de la société.

Pourtant, une science sociale moderne doit y regarder plus profondément, car les véritables facteurs d'aliénation ne reposent pas toujours seulement sur la structure sociale, mais dans des éléments sous-sensibles – paralysant le vouloir et troublant la conscience – des effets de changements dans la perception de la réalité apportée par l'électrification du monde social depuis le milieu du 19^{ème} siècle. Personne n'a encore compris les conséquences de ce problème, car ces changements imposeront de nouvelles exigences aux gens eux-mêmes, s'ils ne veulent pas tomber dans un esclavage inimaginable. L'homme croyait encore qu'il était confronté à la nature dans sa perception et ne parvenait donc pas à reconnaître que la technologie électrifiée moderne ne résulte pas simplement d'une mécanisation des légités naturelles, mais libère en même temps une «volonté propre» sous-naturelle, laquelle menace de remplacer l'autonomie de la volonté humaine: «La grande majorité de ce qui fonctionne aujourd'hui dans la culture grâce à la technologie et dans laquelle l'homme est profondément impliqué par sa vie n'est pas la nature, mais la sous-nature. C'est un

liberté] Munich152021, cité par Andreas Neider, dans: *Les fondements de la liberté. Sur la présente mise à jour de la politique corono-
naïque – Partie III, Die Drei 5/2024, ndt]*

monde qui s'est émancipé de la nature en sombrant dans un abîme. La sous-nature doit être à présent reconnue comme telle. Or, elle ne le peut que si l'être humain s'élève, au moins dans les connaissances suprasensibles, aussi haut à la connaissance spirituelle de la supra-nature extra-terrestre, qu'il est descendu dans la technique, dans la sous-nature. L'époque a besoin d'une connaissance qui va au-delà de la nature, car elle doit faire face intérieurement à un contenu de vie apparemment dangereux qui s'est enfoncé au-dessous de la nature.»²³¹

C'est d'une manière très profonde que s'est transformé le monde social, en particulier durant ses 40 dernières années avec la montée des répercussions d'Internet. Intervient ici nettement le « danger agissant sur un contenu de vie » caractérisé par Rudolf Steiner dans son apparition. En dépit de nouvelles possibilités d'une communication à l'échelle mondiale, c'est avant tout une forme d'isolement social qui se révèle, dans laquelle l'individu s'encoconne de plus en plus dans la « chambre d'écho » de son propre « contenu addictif ». En même temps l'Internet n'a jamais existé auparavant en poussant dans cette dimension du centralisme (d'informations), lequel sape entre temps aussi les structures étatiques. La scientifique américaine de l'économie, Shoshana Zuboff, a forgé pour cela un concept : le « capitalisme de surveillance » (Surveillance capitalism)²³². L'avocat Joachim Steinhöfel en récapitule les répercussions d'une manière prégnante : « Le capitalisme de surveillance a généré une richesse immense pour les cinq entreprises connues sous le nom de Big Tech (Apple, Amazon, Google, Meta, Microsoft). La majeure partie de cette richesse

²³¹ Rudolf Steiner, *Anthroposophische Leitsätze [Maximes anthroposophiques]* Dornach 1962, pp. 256 et suiv

²³² Shoshana Zuboff, *Das Zeitalter des Überwachungskapitalismus [L'ère du capitalisme de surveillance]*, Francfort-sur-le-Main 2018

provient de systèmes qui envahissent secrètement les univers personnels, exploitent les données comportementales, puis les revendiquent à l'instar d'une propriété privée de l'entreprise, où elles sont disponibles pour les processus de fabrication et de distribution en aval. Les prédictions comportementales de haute qualité sont vendues aux clients commerciaux.

La situation est comparable à celle des débuts de l'industrialisation, lorsque les propriétaires d'usines étaient tout-puissants. Il n'y avait aucun droit pour les employés ou les consommateurs. Ces mesures n'ont été mises en œuvre que plus tard, et nous nous trouvons aujourd'hui dans une phase similaire.

La situation actuelle conduit à une cascade de conséquences antidémocratiques. Ces questions concernent à la fois la racine morale de la démocratie – la dignité humaine – comme aussi sa superstructure. Une concentration sans exemple du savoir sur les êtres humains et le pouvoir dénué de responsabilité qui naît de ce savoir, s'ensuivent dans la destruction de la sphère privée, la montée de la désinformation et finalement dans le combat autour des principes fondamentaux d'un ordre social.»²³³

La tendance de la mécanisation d'une technologie sous-naturelle impulsée et appuyée par les algorithmes prend possession de plus en plus du monde social, revendique la formation de capacités nouvelles et d'organes sociaux. Cette formation ne peut toutefois pas être dérivée des principes (abstraites) des sciences naturelles, au contraire elle a besoin du processus de méditation de l'être humain lui-même sur le germe de son entité supérieure prédestinée sommeillante.

²³³ Joachim Nikolaus Steinhöfel, *Die Digitale Bevormundung* [Le paternalisme numérique], Munich 2024, p. 25

Car :

«Il est nécessaire à ceux qui sont réellement en quête d'une connaissance de l'être humain que celui-ci perce(*) à jour la manière dont tout ce que révèle la nature en «beauté, grandeur et sublimité» ne peut guère mener à l'être humain. Car l'intériorité, chez l'être humain extérieurement créateur, n'a pas sa source dans le monde naturel, mais au contraire dans le monde spirituel.»²³⁴

Dans son œuvre de vie, Wilhelm von Humboldt développe sa première intuition de cette nécessité de se tourner vers le monde spirituel d'une nouvelle manière. Bien qu'il n'ait guère été lui-même touché par les effets de la technologie moderne, il reconnaissait déjà très clairement que le cheminement de l'humanité ne pouvait trouver un progrès digne de l'humanité que si l'être humain transforme sa propre intellectualité, qui s'exprime dans des abstractions, en un penser sensible à la réalité et développe ensuite une vie d'âme entière par «la pratique et l'intention».²³⁵ Il a reconnu avec une clarté totale que le pouvoir contraignant de la logique unificatrice elle-même doit devenir l'objet d'une ré-

(*) Il s'agit en fait même ici de fait d'une «perceval-isation à jour», autrement dit d'un réveil du candide isolé en nous. Ndt.

²³⁴ Rudolf Steiner, *Die Konstitution der Allgemeinen Anthroposophischen Gesellschaft und der Freien Hochschule für Geisteswissenschaft. Der Wiederaufbau des Goetheanum*, [Constitution de la Société anthroposophique générale et de l'École de science spirituelle. La reconstruction du Goethéanum], 20 avril 1924, Dornach 1966, GA 290a, p. 202

²³⁵ Wilhelm von Humboldt à Charlotte Diede, 5 juin 1832, dans : Wilhelm von Humboldts Briefe an eine Freundin [Lettres de Wilhelm von Humboldt à une amie], vol. II, édité par Albert Leitzmann, Leipzig 1909, pp. 239 et suiv

flexion intérieure si elle ne veut pas subjuguier la vie psychospirituelle réelle :

«L'unité nécessaire du caractère a notoirement, je pense, plusieurs degrés de dignité supérieure et inférieure. Je souhaiterais diviser les degrés ainsi :

1. Unité par maîtrise de la sensibilité corporelle. Unité par rusticité – chez tous les peuples barbares.
2. Unité des forces esthétiques – chez les Grecs. Une unité par raison ce relie à celle-ci chez les esprits spéculatifs – chez Platon.
3. Manque d'unité par grande formation de l'intellect.
4. L'unité la plus élevée, née de ce manque. Le développement de l'intellect entraîne le développement de la raison pratique. Cela exige la perfection, en quelque sorte le contenu de la loi formelle. Cette perfection [requiert] l'unité du pouvoir, non pas l'unité par le pouvoir exclusif d'un seul, mais par une part égale du gouvernement entre chacun. Pour y parvenir, la raison pratique se tourne vers le juge de toutes les puissances humaines, la réflexion. Ainsi, l'unité de la réflexion apparaît comme l'inatteignable vers lequel nous devons tendre.»²³⁶

De même que «l'unité de la réflexion comme l'inatteignable» n'apparaît que comme l'aperçu de la perspective à atteindre et à laquelle nous «devons aspirer», de nouvelles structures sociales peuvent également être pensées à l'avance, même si

²³⁶ Wilhelm von Humboldt à Christian Gottfried Körner, 19 novembre 1793, dans : *Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit* [Humboldt – Sa vie et son œuvre, présentées dans des lettres, des journaux et des documents de son époque], sélectionné et présenté par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 171

elles ne peuvent pas encore être réalisées en raison de notre propre incapacité. Ici commence le chemin de la spiritualisation du penser, telle que Rudolf Steiner l'a méthodiquement esquissée de diverses manières: «L'être humain peut introduire dans le penser conscient ordinaire un déploiement plus fort du vouloir que celui qui existe dans l'expérience ordinaire du monde physique. Il peut ainsi passer du penser à l'expérience actualisée du penser expérimental. Dans la conscience ordinaire, ce n'est pas le penser qui est expérimenté, mais ce qui est pensé lorsqu'on pense, à savoir le résultat de cette activité.¹»²³⁷ Carl Unger (1878–1929), élève de Rudolf Steiner, spécialiste des sciences cognitives et fabricant de machines, a résumé en termes clairs ce que ce processus d'approfondissement du penser peut signifier pour l'action dans la vie sociale:

«La question importante se pose maintenant de savoir comment il est possible de procurer un terrain nourricier au nouveau penser, à l'idée de la *Deigliederung*. Pour répondre à cette question, il nous faut les cheminements sur lesquels des idées deviennent des réalités de la vie: des êtres humains doivent donc exister qui puissent être des porteurs de ces idées, en situation d'apporter une durée de vie à ces idées afin de pouvoir les accueillir dans leur sensibilité réceptive, de sorte à en retirer une complexion de vie. De ces convictions vivantes du penser grandissent ensuite les impulsions qui sont animées par des êtres humains lesquels peuvent mener à de réelles configurations conscientes.»²³⁸

²³⁷ Rudolf Steiner, *Vom Menschenrätsel [De l'énigme de l'être humain]*, Dornach 1984, GA 20, p. 161

²³⁸ Carl Unger, *Über «Die Kernpunkte der sozialen Frage» von Rudolf Steiner [Sur «Les points essentiels de la question sociale» de*

Humboldt trouvait déjà des amorces d'une éducation intérieure humaine, laquelle fut ensuite élargie par Rudolf Steiner – sur la base d'une « contemplation goethéenne du monde selon la méthode de Schiller »²³⁹ – en un art du penser scientifique d'un cheminement élargissant la formation à l'esprit²⁴⁰, afin d'en rejeter, non plus seulement les théories sociales abstraites et idéologiques, mais encore de pouvoir devenir opérant dans la formation des liens sociaux dans la vie elle-même. « C'est pourquoi », dit Rudolf Steiner, « une science spirituelle se tient en pleine conscience dans tout le sérieux de la pleine conscience de l'état actuel du monde, elle sait quel grand combat se livre entre ce qui peut advenir par la science de l'esprit en impulsions sociales de la *Dreigliederung* et la « vague bolcheviste » qui conduirait au malheur de l'humanité, s'opposant à cette *Dreigliederung*. Or, il n'y a guère de troisième protagoniste en dehors de ces deux protagonistes-là. »²⁴¹

Dans quelle ampleur cette « vague bolcheviste » a entre temps submergé la vie sociale, c'est ce que montrent de nombreuses tendances actuelles. Cela se manifeste, par exemple, dans l'énorme croissance des budgets des États, qui conduit de plus en plus les hommes politiques à croire qu'il

Rudolf Steiner], Schriften I [Écrits I], Stuttgart 1964, p. 223

²³⁹ Siehe: Rudolf Steiner, *Grundlinien einer Erkenntnistheorie der Goetheschen Weltanschauung* (1886), [Principes fondamentaux d'une théorie de la connaissance de la contemplation du monde chez Goethe], (1886), GA 2

²⁴⁰ Voir: Rudolf Steiner, *Wie erlangt man Erkenntnisse der höheren Welten ?* [Comment acquiert-on des connaissances des mondes supérieurs] (1904/05), GA 10

²⁴¹ Rudolf Steiner, *Die neue Geistigkeit und das Christus-Erlebnis des zwanzigsten Jahrhunderts* [La nouvelle spiritualité et l'expérience du Christ au 20^{ème} siècle], Conférence du 17 octobre 1920, Dornach 1980, GA 200, p. 26

leur incombe de gérer des milliards d'argent des contribuables comme s'il s'agissait du budget de leur propre association privée. Ainsi, l'idéologie néolibérale donne-t-elle de plus en plus naissance à un système néo-féodal. Bien que le système cache, derrière toutes sortes de paroles de liberté, un mépris pour le citoyen responsable, à y regarder de plus près toutefois, cette « liberté » elle-même se révèle être un instrument de paternalisme. Cette liberté, écrit Philip Mirowski, « ne doit pas s'étendre de l'utilisation du savoir dans la société à l'utilisation du savoir sur la société, car toute réflexion sur les raisons pour lesquelles nous devrions accepter passivement des connaissances publiques et incomplètes, conduirait à la prise de conscience de la manière dont les signaux du marché produisent certaines formes de connaissances et en oppriment d'autres. »²⁴² Bien entendu, les normes appliquées à « l'élite » de ce système sont différentes de celles qui s'appliquent à la masse de la population. Cela devient évident, par exemple, lorsque des représentants de la politique et de la haute finance se réunissent lors de conférences sur le climat pour discuter de réglementations restrictives sur la consommation mondiale de CO² – mais qu'en même temps, les jets privés de cette élite inondent les aéroports voisins. Même l'économiste, conseiller politique, professeur de macroéconomie à l'université Humboldt et président du DEUTSCHES INSTITUT FÜR WIRTSCHAFTSFORSCHUNG (DIW) [l'Institut allemand de recherche économique], Marcel Fratzscher a déclaré dans une interview :

²⁴² Philip Mirowski, *Untote leben länger – Warum der Neoliberalismus nach der Krise noch stärker ist*, [Les morts-vivants vivent plus longtemps : pourquoi le néolibéralisme est encore plus fort après la crise], Berlin 2015, p. 67

«Nous sommes depuis longtemps une société de classes, voire une société de castes.»²⁴³

Wilhelm von Humboldt a toujours été opposé à toute forme d'arrogance condescendante de la part des autorités et son principal effort politique a donc été de «contrecarrer directement par son travail l'addiction à gouverner»²⁴⁴, car cela abaisse le «peuple gouverné» au rang de simple objet de planifications et de calculs abstraits et c'est donc fondamentalement néfaste pour la société. Cela doit être compris par les (jeunes) «idéalistes» qui se plaignent de la surexploitation de la nature et de la crise écologique qui l'accompagne, car cette crise est le résultat d'une politique d'investissements qui profitent à l'économie industrielle à grande échelle, laquelle exploite non seulement la nature mais aussi ses semblables. Objectivement, la majorité des prétendus «profits» sont dus avant tout au fait que les salaires sont trop bas et que la nature n'est pas améliorée ou ennoblie mais exploitée.²⁴⁵ Mais ce «capitalisme prédateur»

²⁴³ Marcel Fratzscher en interviewe : *Wer unter ist, bleibt unter – Der Ökonom Marcel Fratzscher über die Wachsende Kluft zwischen Arm und Reich und das Versagen des Sozialstaats [Celui qui est en bas, reste en bas] – L'économiste Marcel Fratzscher sur l'écart croissant entre riches et pauvres et l'échec de l'État-providence*, dans DIE ZEIT, n° 13/2016, 19 mars 2016 : <http://www.zeit.de/2016/13/armut-marcel-fratzscher-ungleichheit-deutschland-klassismus/komplettansicht> (consulté le 18.7.2024).

²⁴⁴ Wilhelm von Humboldt an Johann Georg Forster, 1er juin 1792, dans : Humboldt – Sein Leben und Wirken, dargestellt in Briefen, Tagebüchern und Dokumenten seiner Zeit [*Humboldt – Sa vie et son œuvre, présentées dans des lettres, des journaux et des documents de son époque*], sélectionné et présenté par Rudolf Freese, Berlin 1953, p. 161

²⁴⁵ Le fait que les choses puissent être faites différemment est démontré par le Dr. Erwin Thoma, qui, s'appuyant sur des connaissances ancestrales sur le bon moment et la bonne manière d'abattre les arbres («bois de lune»), a développé une méthode

n'est en réalité que l'autre face d'un paternalisme et d'une politique d'investissements intenable. Car ce qui est fondamentalement faux, c'est l'hypothèse selon laquelle une « autorité centrale » pourrait mieux savoir quels développements réels devraient être promus dans une région où les gens y vivent eux-mêmes – cette forme de « bonheur mondial » est, au sens le plus vrai du terme, un rationalisme anachronique du 17^{ème} siècle. Mais ce « rationalisme » est en plein essor. Il s'agit notamment de l'« Agenda vert » et des « Plans mondiaux de santé » de l'OMS, ainsi que du « Gret Reset » avec le président du Forum économique mondial, Klaus Schwab, qui croit pouvoir promouvoir une « quatrième révolution industrielle » par laquelle tous les peuples seraient intégrés dans un mécanisme de haute technologie contrôlé de manière centralisée. Mais c'est là une atteinte à la dignité de l'homme lui-même, car l'homme s'aliène à lui-même lorsqu'on lui refuse la possibilité de former ses actions à partir d'une perception directe et de sa propre intuition. En ce sens, le docteur Thomas Hardtmuth écrit : « Une telle vie de travail, qui ne se développe plus en fonction des besoins réels et des nécessités sociales, et ne s'ennoblit plus de l'oubli de soi et du dévouement immédiat, mais se voit au contraire surchargée d'intérêts personnels dans des choses étrangères et cérébralisés, déracine les êtres humains de leur sphère de vitalité véritablement au fondement de la vie – à savoir le travail réalisé en commun pour un monde meilleur. »²⁴⁶

de traitement innovante et l'utilise pour construire des maisons en bois durables et économes en énergie. Voir: Erwin Thoma, *Für lange Zeit: Leben und Bauen mit Holz – Alte Weisheiten für moderne Technologien* [Vivre et construire pour longtemps avec le bois – De vieilles sagesses pour des technologies modernes], Vienne 2003

²⁴⁶ Thomas Hardtmuth, *Wenn die Wahrnehmung das Steuernde ist – Zur Aktualität der Nervenfrage*, [Lorsque la perception tient le

La vision mécanique du monde est devenue particulièrement effrayante lorsque la campagne de vaccination synchronisée à l'échelle mondiale a vu le jour pendant la crise du coronavirus. Il ne s'agissait pas seulement d'une atteinte à l'intégrité spirituelle de l'individu, mais aussi, d'un point de vue scientifique, d'une forme de charlatanisme imposée par la politique du pouvoir. Étant donné que chaque personne est porteuse d'un microbiome particulier (l'ensemble des micro-organismes, bactéries et virus présents dans l'organisme), chaque personne a sa propre prédisposition aux maladies et nécessite donc une thérapie individuelle. Fondamentalement, la « campagne de vaccination contre le coronavirus » avec les nouveaux vaccins à ARNm, presque non testés, était aussi dénuée de scrupules que la manie de la compétitivité des années 1950 et 1960, lorsque les gens croyaient encore que le pesticide DDT pouvait rendre l'agriculture plus efficace. À l'époque, il fallut des décennies pour que les sols contaminés et les rivières mortes révèlent pleinement ce qui avait été fait. Cette fois-ci, les effets secondaires se font déjà sentir et on craint de graves conséquences à long terme. « L'abus de la science »²⁴⁷, qui apparaît comme une caractéristique du néo-féodalisme, ne signifie pas seulement la destruction de la science, mais aussi le viol de la réalité, c'est pourquoi Mattias Desmet résume simplement son important livre sur la psychologie du totalitarisme :

gouvernail – Au sujet de l'actualité de la question nerveuse] dans DIE DREI 12/2014, pp. 10 et suiv. [Traduit en français: DDTH124.pdf. ndt]

²⁴⁷ Voir: Michael Esfeld, *Land ohne Mut, Eine Anleitung für die Rückkehr zu Wissenschaft und Rechtsordnung*, [Pays sans courage. Guide pour le retour à la science et à l'ordre juridique], Berlin 2023

«La science adapte sa théorie à la réalité, l'idéologie adapte la réalité à la théorie.»²⁴⁸ Cela se voit également, par exemple, dans l'interdiction totale (à laquelle on aspire ainsi) de l'homéopathie par le ministre de la Santé Lauterbach. Bien que (ou parce que ?) d'innombrables chirurgiens et médecins ont obtenu de grands succès (et en même temps peu coûteux) avec les traitements homéopathiques depuis de nombreuses décennies, ces remèdes devraient être abolis ; alors le fait que des substances très puissantes ne peuvent plus être physiquement détectées suffit aux technocrates matérialistes comme preuve de leur inefficacité. L'abolition de toute réalité indépendante de la vie, de l'âme et de l'esprit, n'est alors plus loin.²⁴⁹ Mais un ordonnancement de société, qui anéantit l'être humain individuel et met à sa place l'appareil d'état agissant, ôte à la société en définitive tout espace de liberté pour pouvoir produire un profond développement. Nous vivons justement un temps décisionnel dans lequel tout être humain individuel est interrogé pour savoir s'il veut co-œuvrer, par son propre cheminement évolutif, afin de surmonter des structures de direction devenues anachroniques et obsolètes ou bien s'il s'abandonne par commodité aux mécanismes d'exploitation et de tutelles existants.

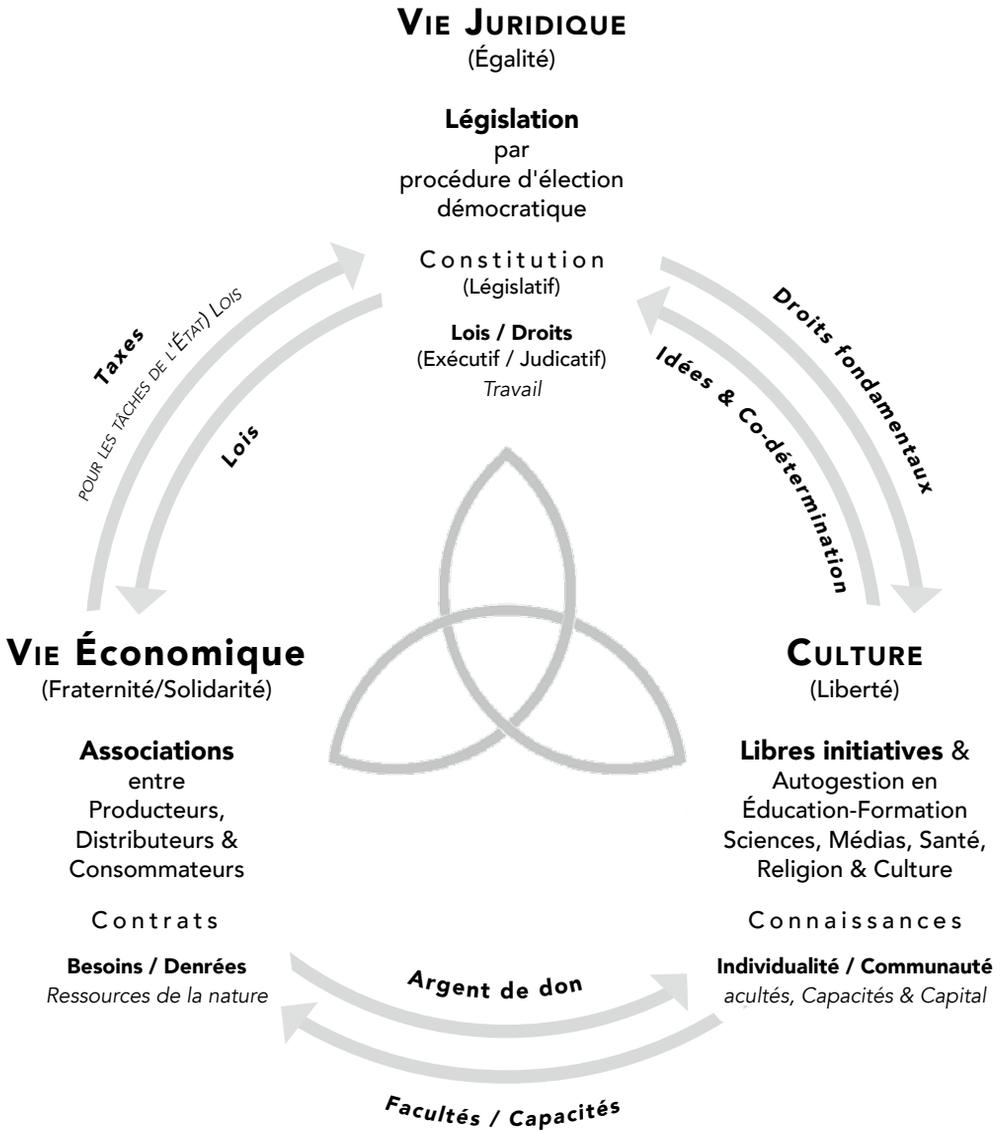
L'actualité demeurant de Wilhelm von Humboldt repose sur la conviction claire qu'une société humaine ne peut se

²⁴⁸ Mattias Desmet, *Die Psychologie des Totalitarismus* [La psychologie du totalitarisme], Munich 2023, p. 60

²⁴⁹ siehe z.B.: Peter Heusser, *Anthroposophie und Wissenschaft – Eine Einführung. Erkenntniswissenschaft, Physik, Chemie, Genetik, Biologie, Neurobiologie, Psychologie, Philosophie des Geistes, Anthropologie, Anthroposophie, Medizin, [Anthroposophie et science – Une introduction. Sciences cognitives, physique, chimie, génétique, biologie, neurobiologie, psychologie, philosophie de l'esprit, anthropologie, anthroposophie, médecine]*, Dornach 2016.

Les trois membres différents

d'une configuration sociale dignement humaine



former que si nous accordons à chaque personne le chemin de développement qui corresponde à son individualité particulière et si, grâce à notre coopération active, nous permettons à chacun de contribuer à la vie sociale selon ses capacités. Il sera alors de plus en plus possible de structurer de manière appropriée les sphères de la responsabilité sociale et de surmonter l'illusion dévastatrice d'un État central tout-puissant, afin de tirer une nouvelle sensibilité au droit des sphères libératrices de la vie spirituelle, d'une part, et de la vie économique, d'autre part, et permettre ainsi à cette vie du droit d'émerger d'une manière réellement efficace.



Wilhelm von Humboldt

Dates de sa vie

- 1767 : Le 22 juin, Friedrich Wilhelm Christian Carl Ferdinand von Humboldt est né à Postdam
- 1769 : Le 14 septembre, son frère Alexandre von Humboldt est né à Berlin. La même année, Joachim Heinrich Campe devient le précepteur de son frère aîné Heinrich, né d'une première union de sa mère Von Campe enseigne aussi Wilhelm à lire et à écrire
- 1777 : Gottlob Johann Christian, âgé de 20 ans, devient précepteur de Wilhelm et Alexandre et reprend l'organisation de la formation des frères pour la prochaine décennie

- 1779: Le 6 janvier, le père Alexandre Georg von Humboldt meurt
- 1785: Les frères fréquentent des cours privés dans les cercles berlinois des Lumières ainsi que le salon de Henriette Herz
- 1787: Études du droit à l'université de Francfort-sur-l'Oder. Wilhelm est admis dans « l'alliance secrète » de Henriette Herz, Brendel Veit et Carl von La Roche. Dans ce contexte, il fait la connaissance de sa future épouse, Karoline von Dacheröden
- 1788: Études à l'université Georg-August de Göttingen (entre autres, il suit des cours sur l'Antiquité de Christian Gottlob Heyne). Études des écrits d'Immanuel Kant. Il fait la connaissance de Georg et Therese Forster. Voyage de formation sur le Rhin. Visite chez Friedrich Heinrich Jacobi sur sa propriété de Pempelfort près de Düsseldorf
- 1789: Dans les mois d'août et septembre, en compagnie de son ancien précepteur, Joachim Heinrich Campe, il visite le Paris révolutionnaire. Le 16. dezembre fiançaille avec Karoline von Dacheröden
- 1790: 1. avril Wilhelm débute son activité au service de l'état de Prusse
- 1791: En mai, il met fin à son activité au service de l'état.
Idées sur la constitution de l'État, suscitées par la nouvelle constitution française.
Le 29 juin Wilhelm et Karoline se marient à Erfurt dans la propriété de ses beaux-parents
- 1792: *Idées au sujet d'une tentative de déterminer des limites à l'activité de l'état.*

- Rencontre et début de l'amitié avec le philologue Friedrich August Wolf. Le 16 mai, naissance de sa fille aînée Caroline
- 1793: *Sur les études de l'Antiquité et celle grecque en particulier.*
Il fait la connaissance et échange avec l'ami de Schiller, Gottfried Körner
- 1794: Pour se rapprocher de Schiller, la famille déménage à Iéna. Humboldt encourage l'amitié débutant entre Schiller & Goethe. Le 5 mai, naît son fils aîné, Wilhelm.
- 1795: *Sur la différence entre les sexes et leur influence sur la nature organique*
- 1796: Le 14 novembre, Humboldt perd sa mère Marie-Elizabeth. Wilhelm hérite, en outre, du manoir de Tegel, Alexandre de l'argent pour son voyage d'exploration
- 1797: Le 19 janvier: naissance du deuxième fils, Theodor. Wilhelm et Karoline partent pour quatre ans à Paris
- 1799: D'août 1799 à avril 1800: voyage en Espagne. *Sur Hermann & Dorothea de Goethe*
- 1800: 17 mai: Naissance de la deuxième fille, Adelheid
- 1801: De nouveau un voyage en Espagne, ensuite retour en Allemagne
- 1802: Humboldt devient ministre résident auprès du saint-siège à Rome. Le 28 mai, naissance de la troisième Gabriele.
- 1803: Le 15 août: mort du fils aîné, Wilhelm

- 1804: Le 2 juillet: naissance de la quatrième fille, Luise. Le 18 octobre: Luise décède
- 1805: Le 9 mai, Friedrich Schiller meurt à Weimar
- 1806: Le 7 janvier, naissance du troisième fils, Gustav
- 1807: 12. novembre: Mort du fils Gustav
- 1808: Retour en Allemagne. Karoline reste à Rome avec les enfants jusqu'en 1810
- 1809: Wilhelm von Humboldt est nommé Conseiller d'État secret et directeur de la « section de la culture et de l'instruction publique » du ministère de l'intérieur de la Prusse.
Le 28 avril: Naissance du quatrième fils, Hermann.
Le 24 juillet, Humboldt soumet au roi la demande de fondation de l'université.
Le 19 août, fondation de l'université, approuvée par ordre du cabinet du roi Friedrich Wilhelm III
- 1810: Fondation de l'université de Berlin.
Le 29 avril: démission du ministère.
Le 14 juin: Nomination comme ambassadeur extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Vienne. Le 10 octobre: Ouverture des cours à l'université avec 256 étudiants et 56 enseignants
- 1813: Humboldt représente la Prusse au congrès de la paix à Prague. *Mémoire sur la constitution allemande à l'adresse du baron vom Stein*
- 1814: Humboldt travaille au quartier général des représentants alliés de la Prusse sous Hardenberg et le Congrès de Vienne. Il reçoit la Croix de Fer 1^{ère} classe sur ruban blanc. Début de l'échange épistolaire avec Charlotte Diede.

- 1815: Participation active aux négociations de paix à Paris. Représentant prussien à la Commission territoriale de Francfort-sur-le-Main.
- 1816: *Sur la gestion des affaires de la Confédération germanique par la Prusse.*
Parution de la traduction métrique de Humboldt de l'Agamemnon d'Eschyle.
- 1817: Nomination au conseil d'état. Différences d'appréciation croissantes d'avec le Chancelier d'état Karl August von Hardenberg. Nomination comme ambassadeur à Londres.
- 1818: Observateur au Congrès d'Aix-la-chapelle ; rupture définitive avec Hardenberg.
De nouveau représentant prussien à la Commission territoriale de Francfort-sur-le-Main.
- 1819: Le 21 janvier, Wilhelm von Humboldt est nommé ministre des Domaines et des Affaires municipales et provinciales. Bataille martiale avec Herdenberg.
Le 31 décembre, Humboldt fut démis de toutes ses fonctions par le roi.
- 1820–1835: Wilhelm von Humboldt se retire dans son château, devient le « Sage de Tegel », se consacre à ses recherches philosophiques, linguistiques et historiques, entretient diverses correspondances et compose chaque jour un sonnet
- 1821: *Sur la tâche de l'écrivain historique*
- 1824: Inauguration du château de Tegel, reconstruit par Karl Friedrich Schinkel
- 1825/26: Wilhelm von Humboldt devient président de l'Association des Amis de l'Art, fondée en 1825. Humboldt donna des conférences sur la

Bhagavad-Gîtâ à l'Académie des sciences les
30 juin 1825 et 15 juin 1826.

*À propos de l'émergence des formes
grammaticales et de leur influence sur le
développement des idées*

- 1827 : *À propos du Dualis* [ou dialogicité / Ndt]
- 1828 : Voyage vers Paris et Londres
- 1829 : Le 26 mars, Karoline von Humboldt décède
à Tegel. Wilhelm est nommé président
de la commission pour la création du
Musée royal de Berlin.
*À propos de la diversité de la structure du lan-
gage humain.*
- 1830 : De nouveau nommé au Conseil d'État,
Humboldt participe principalement en tant
qu'observateur silencieux. Récompensé de
l'Ordre de l'Aigle Noir. Ouverture de l'ancien
musée. Publication de la correspondance avec
Friedrich Schiller, ainsi que des *Souvenirs de
Schiller et du déroulement de son
développement spirituel*
- 1832 : Le 22 mars, Johann Wolfgang von Goethe d
écède à Weimar.
Sur la langue Kawi
- 1835 : Le 8 avril Wilhelm von Humboldt décède à
Tegel.

Premières publications

p. 153: Appendice IV: Le néolibéralisme

Première publication dans: *Thomas Brunner, Aktions Unglück, La crise coronaique du point de vue de la science spirituelle*, Berlin 2021, p. 37

Quelques chapitres sont déjà parus sous une forme concentrée dans la revue *Die Drei* 2/2023 pp. 45 et suiv [Traduit en français: DDTB223.pdf / Ndt]

Source des illustrations

Couverture: Wilhelm von Humboldt, peint par Gottlieb Schick (environ de) Rome 1808/1809:

bpk / Deutsches Historisches Museum / Sebastian Ahlers

p. 17: Wilhelm von Humboldt à 29 ans

Relief de Gottlieb Martin Klauer, 1796: privé

p. 51: Correspondenzblätter, Anno 1814: privé

p. 83: Caroline von Humboldt: [https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Humboldt,_Caroline_von_\(1766-1829\).jpg?uselang=de](https://commons.wikimedia.org/wiki/File:Humboldt,_Caroline_von_(1766-1829).jpg?uselang=de)

p. 99: Berlin, Château de Tegel, côté parc, (Retransformé entre 1820 et 1824 par Karl Friedrich Schinkel), Photographie de Werner Köhler, 1931:

Bundesarchiv, B 145 Bild-P062848 / Werner Köhler / CC-BY-SA 3.0

p. 109: Effigie de Wilhelm von Humboldt (probablement en 1926) d'un ouvrage d'esquisses de Luise Henry, née Claude (1798-1839):

bpk / Stiftung Preussische Schlösser und Gärten Berlin-Brandenburg

p. 179: Wilhelm von Humboldt, dessin à la craie de Johann Joseph Schmeller:

<https://commons.wikimedia.org/wiki/File:WilhelmVonHumboldt.jpg>

p. 187: Thomas Brunner: privé

Remerciements

Ce livre n'aurait pas été possible sans l'engagement infatigable et compétent d'Ulja Novatschkova de l'Édition Immanente. Je tiens également à souligner la très bonne collaboration avec elle sur la conception de la couverture. Un autre merci tout particulier à l'éditeur Jens Göken, qui a non seulement affiné les imprécisions grammaticales et les inexactitudes subtiles, mais a également donné quelques suggestions concernant le contenu. Je tiens également à remercier Volker Wetzck pour sa recherche minutieuse des dernières erreurs et en particulier Maria Kleo pour la vérification du registre. Et enfin, merci à tous ceux dont les dons ont permis la recherche pour ce livre.

Thomas Brunner

Le traducteur remercie tout particulièrement Ulja Novatschkova de Edition Immanente pour sa disponibilité et l'aide apportée à la réalisation de la traduction française.

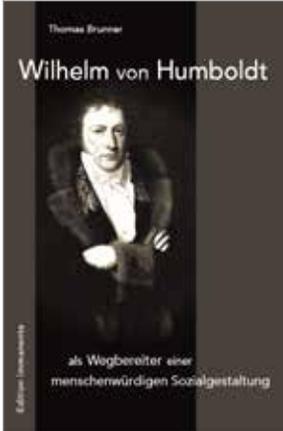
Daniel Kmiecik



Thomas Brunner, est né en 1965 ; a étudié l'art du mouvement, l'eurythmie à Munich, Vienne, Stuttgart. À côté de cela il a librement suivi l'étude de la philosophie, de l'anthroposophie de Rudolf Steiner et la science sociale. Il a enseigné dans les écoles Waldorf de Kiel, Cottbus et Görzlit. Depuis 2010 il a travaillé en collaboration à un projet de recherche dans le cadre de l'Institut Daniel Nicol Dunlop à Heidelberg. Depuis 2021, il est artiste et crée librement, directeur de chorale, conférencier et directeur de séminaires. Il a réédité l'ouvrage de Paul Asmus (en écrivant la préface) : *Das Ich und das Ding en sich / Le Je et la chose en soi.*(1876/2004). Il a rédigé diverses publications dans les contextes de l'art, la théorie de la connaissance et la question sociale .

Développement de divers projets, dont : ›Compte d'initiative‹ dans le GLS Bank | ›D'espace initiative pour l'art et le design social‹, Kiel | Brouillon et design : ›Ovalbau‹, Kiel-Garden | ›Libre Université d'été‹ | ›Forum des sciences sociales‹, Berlin | ›Werkstattbühne‹, Cottbus | Initiateur du ›Libre Fondation pour l'éducation‹ (www.freiebildungsstiftung.de).

LE LIVRE EN ALLEMAND:



Thomas Brunner

Wilhelm von Humboldt

als Wegbereiter einer
menschenwürdigen Sozialgestaltung

Ob als Gründer der Universität in Berlin, als Sprachwissenschaftler, Vertrauter Goethes und Schillers oder als Diplomat, der ganz neue Perspektiven für die Entwicklung Europas entwarf – Wilhelm von Humboldt erscheint in diesem Buch als ein vorausdenkender, seelisch erfüllter Menschenfreund.

Es ist gerade der unvollendete, zukunfts offene Charakter dieses Lebenswerkes, der es für die Gegenwart so anregend und inspirierend macht.

»Denn alle Bildung hat ihren Ursprung allein in dem Innern der Seele, und kann durch äussere Veranstaltungen nur veranlasst, nie hervorgebracht werden.«

Wilhelm von Humboldt

■ Berlin 2024 | Fadenheftung, gebunden, 200 Seiten,
ISBN 978-3-942754-35-4 | € 22

Mit jedem Kauf dieses Buches gehen 3% des Erlöses an die
Menschlich Wirtschaften e.G.

Freie Bildungsstiftung

(Libre Fondation pour l'éducation)

La Libre Fondation pour l'éducation est une initiative de la société civile libre pour le développement et la promotion d'un travail culturel et éducatif libre. Surtout dans un monde de plus en plus globalisé économiquement, l'individualité humaine doit prendre conscience de ses responsabilités. Il ne s'agit pas seulement de l'autogestion des domaines culturels et éducatifs traditionnels, mais aussi du renforcement de l'individualité dans tous les domaines de travail.

En organisant des forums et des conférences éducatives publiques, par le biais de recherches fondamentales gratuites, du développement d'un programme d'études générales contemporain et de la création d'une société de fondation à laquelle les personnes intéressées de tous les domaines professionnels peuvent adhérer à tout moment, l'objectif est de créer une conscience publique de plus en plus large du thème de l'auto-administration de l'éducation et de la culture par la société civile et de promouvoir des projets concrets.

Soutenez le

développement futur de la Libre Fondation pour l'éducation

(Freie Bildungsstiftung) avec votre don.

Merci beaucoup !

Contact et informations :

Clara Steinkellner, Tel. 0178 - 6152189

Thomas Brunner, Tel. 0355 - 4887480

kontakt@freiebildungsstiftung.de

Coordonnées bancaires:

Dachstiftung für individuelles Schenken

BIC: GENODEM1GLS

IBAN: DE54 4306 0967 0103 7008 00

But d'utilisation: Freie Bildung

(veuillez toujours l'indiquer !)

Que ce soit comme fondateur de l'Université à Berlin, comme linguiste, comme ami intime de Goethe et de Schiller ou comme diplomate, qui ébaucha des perspectives entièrement nouvelles pour le développement de l'Europe — Wilhelm von Humboldt (1767–1835) apparaît dans cet ouvrage comme un penseur précurseur dont l'âme est remplie d'amitié à l'égard du genre humain.

C'est directement le caractère inachevé restant ouvert sur l'avenir de l'œuvre de cette vie, qui la rend si stimulante et inspiratrice pour le temps présent.

« Car toute éducation/formation prend uniquement sa source au plus profond de l'âme et ne peut qu'inciter des organisations extérieures, sans jamais être engendrées par celles-ci. »

Wilhelm von Humboldt

Traduction française
est sous licence
CC BY-NC 4.0

ISBN 978-3-942754-37-8

www.edition-immanente.de



L'Édition Immanente
est membre de la coopérative
Menschlich Wirtschaften (Économie Humaine).
À chaque achat de le livre print, 3 % des bénéfices sont
reversés à Menschlich Wirtschaften e.G.